

MÉMOIRES SECRETS
ET UNIVERSELS DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

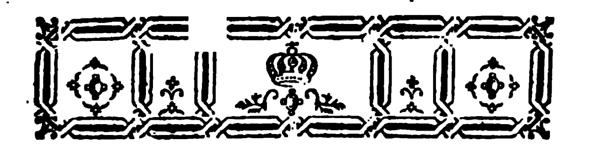
HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN
OU
MEMOIRES
SECRETS ET UNIVERSELS
DE LA
REPUBLIQUE DES LETTRES

PAR
M. JEAN BAPT. DE BOYER MARQUIS D'ARGENS,
CHAMBELLAN DE S. MAJ. LE ROI DE PRUSSE
DIRECTEUR DE LA CLASSE DE BELLES-LETTRES
DANS L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES
DE BERLIN.



TOME XI.

A BERLIN,
CHEZ HAUDE ET SPENER
1767.



LETTRE VINGT SIXIEME.

SUR LES POËTES MODERNES; ET SUR QUELQUES AUTRES AUTEURS.

§. I.

MONSIEUR,

JE me propoſe d'examiner dans cette lettre *le Temple du goût* de Mr. de Voltaire: cela me fournira l'occaſion de vous dire ce que je penſe des auteurs qui y ſont critiqués.

Lorsque cet ouvrage parut, il excita un tumulte général dans la République des Lettres. On pouſſa la fureur, & j'oſe dire, la vengeance, auſſi loin que la licence du Paganisme & la férocité de l'ancien eſprit républicain l'avoient jamais fait. Peu content de vouloir accabler Mr. de Voltaire de mille écrits injurieux, on le donna en ſpectacle au public dans une Comédie intitulée

 le

le Temple du goût, composée par Romagnei
Tout Paris courut à cette Piéce [1]; &, qu
pi

[1] J'ecrivois ceci plusieurs années avant que Mr. d
Voltaire eût mis au théatre l'*Ecossoise*, piece où M
Freron est excessivement maltraité, & dépeint comm
un fripon, comme un homme sans mœurs, comme u
espion de la police. C'est une chose bien déplorab
que les Magistrats se prêtent à la haine & aux fureu
des gens de lettres, qu'ils permettent qu'on outrage p
bliquement les citoyens, & qu'on leur impute les cı
mes les plus odieux, sans en avoir auparavant appoı
des preuves juridiques. Une pareille conduite rend
France méprisable aux yeux de toutes les nations étra
geres, & voici quel est leur raisonnement. Si Mr. Fı
ron avoit fait le quart de ce qu'on lui impute da
la comédie qui l'accable d'opprobre, sans doute l
Juges lui auroient fait son procès dans un pays polic
non-seulement ils ne l'ont jamais attaqué, mais ils o
meprisé les fausses imputations dont on veut le noirci
il faut donc que tous les crimes dont on charge M
Freron n'ayent aucun fondement. Or quelle barba
& quelle injustice n'y a-t-il pas de livrer l'innocen
à l'ignominie, à la risée de tout un public, & de sou
frir ce que le Paganisme a condamné? On sait q
l'ancienne comédie, qui attaquoit personellement les
toyens fut défendue à Athenes. Depuis plus de de
mille ans tous les gens de bien ont en horreur la
médie où Aristophane osa produire Socrate sur le th
tre: cependant la licence du spectacle françois est po
sée plus loin que celle que les Grecs réprimerent;
l'on a vu les gens les plus respectables par leurs tal

pis eſt, tout Paris l'applaudit; quoiqu'elle n'eût ni invention ni conduite, & que le ſens

& par leur probité, préſentés au public, dans la comédie des philoſophes, ſous le maſque des plus grands ſcélérats. On les a dépeints comme des fourbes, des athées, des citoyens dangereux: toute l'Europe éclairée gémiſſoit de voir la vertu vilipendée & proſtituée dans une comédie, d'autant plus dangereuſe qu'elle étoit paſſablement écrite. Paris couroit avec empreſſement pour voir percer des traits de la plus atroce calomnie, les gens qui par leurs connoiſſances illuſtroient cette ville.

Voilà à quoi conduit l'abus du théatre. Romagneſi joue Mr. de Voltaire; Mr. de Voltaire joue Mr. Freron, & Mr. Paliſſot joue les philoſophes, ou plus-tôt Mr. Diderot, Mr. Helvetius, Mr. Rouſſeau, & pluſieurs autres gens de lettres très-reſpectables dont il fait ou des fous ou des fripons. Hé que diſent à cela les Magiſtrats? Rien. Les ſages Magiſtrats! S'ils avoient défendu que Romagneſi eût inſulté ſur le théatre un homme qui fait autant d'honneur à la France que Mr. de Voltaire; s'ils avoient ordonné que quiconque proſtitueroit un citoyen en public ſeroit puni: Mr. de Voltaire n'auroit pas fait l'Ecoſſoiſe, ni Mr. Paliſſot les Philoſophes.

Quand on recherche la cauſe de tous ces procédés ſi contraires, je ne dis pas à la religion, mais à la ſimple probité, on trouve que les ſujets les plus médiocres ſont la ſource de tous ces crimes, (car comment peut-on les appeller autrement?) une piece de vers qu'on aura critiquée, un livre qu'on n'aura point approuvé, voilà ce qui produit tant de haines, & tant de fureur.

ſens commun ne s'y trouvât pas mêm
Le plaiſir d'entendre calomnier un auteu

Qu'importe à un ſage philoſophe, lorsqu'il écrit ce qu penſe & ce qu'il croit conforme à la vérité, qu'un teur le condamne? Que fait à un grand poëte la critiq de ſes envieux? Quand un ouvrage eſt bon, non-ſeu ment toute la France, mais toute l'Europe en pre la défenſe. Eſt-ce que l'Abbé Desfontaines a nui écrits de Mr. de Voltaire, & de tant d'autres auteu célebres qu'il a attaqués? Eſt-ce que l'Abbé de la Po a diminué la réputation des bons ouvrages qu'il a co damnés? Mr. Freron, ſucceſſeur de la haine de l'Ab Desfontaines contre Mr. de Voltaire, a-t-il pu jusq préſent empêcher le débit des écrits de cet homme luſtre? pourquoi donc toutes ces cabales, toutes ces jures, toutes ces calomnies?

Je ne dis pas qu'un auteur qu'un Journaliſte attaq mal à propos, ne puiſſe avoir la liberté de ſe déf dre: mais il doit éviter dans ſa réponſe les perſonn tés, les médiſances & ſur tout les calomnies. En rité, lorsque je lis celles qu'on a écrites dans tant d'o vrages contre Mr. Freron, je ne puis que gémir de vo que la plus part des gens qui l'attaquent employ d'auſſi foibles armes. Je n'approuve pas d'avantage invectives affreuſes dont on a cru accabler Mr. Paliſſo on lui a reproché de n'être pas dévot; les gens l'attaquoient ſur ſa dévotion en avoient-ils plus que lu On a dit qu'étant dans un ſoupé il avoit fait abjure un convive ſa religion, après l'avoir enivré. Je ſaurois croire que la choſe ait été ſérieuſe: mais en to cas on convient que le pervertiſſeur étoit auſſi ivre q

illustre répara tous les défauts dont elle étoit remplie, & la soutint contre le sage mé-

l'apostat; ainsi ce seroit sur le vin qu'il faudroit rejetter cette prétendue & ridicule abjuration, sans vouloir en conclurre tout de bon que Mr. Palissot soit un impie, qui se joue de ce qu'il y a de plus sacré. Il est plus difficile de le justifier sur l'ingratitude qu'on lui reproche, à l'égard de Mr. Helvetius, & en général de tous ses bienfaiteurs. On assure encore qu'il en a fort mal agi avec Mr. Freron, à qui il avoit obligation; quelques-uns même le supposent auteur d'une chanson injurieuse, non-seulement à Mr. Freron, mais encore à son épouse: mais l'Abbé de la Porte a bien voulu prendre cette iniquité sur son compte, & s'en faire honneur. Je me garderai bien de placer ici cette affreuse chanson: je crois même devoir dire qu'elle attaque mal à propos Mr. Freron sur ses connoissances; car il n'en est pas destitué, mais il en abuse quelquefois; c'est ce que j'ai tâché de prouver avec toute la politesse possible, en examinant l'extrait infidele qu'il a fait de ma traduction d'Ocellus Lucanus.

Je crois devoir observer, avant de finir cette note, que Mr. Palissot qui n'est pas sans talens, & qui n'a pas besoin de faire le métier de Zoïle pour s'acquérir quelque réputation, devroit éviter de donner de nouvelles prises à ses ennemis, en publiant des écrits qui semblent prouver qu'il aime mieux plaire en médisant qu'en louant. Il est pourtant le maître de choisir entre ces deux genres d'écrire, parce qu'il n'a pas besoin du secours de la medisance pour amuser ses lecteurs, & que ses talens bien employés pourroient être goûtés.

mépris d'un nombre d'honnêtes gens, qui gémiſſoient de voir le mérite en proie à l'envie & à l'ignorance.

Il eſt ſurprenant qu'on ait voulu faire un crime à Mr. de Voltaire d'avoir dit ſon ſentiment ſur quelques bons Auteurs modernes qu'il a jugés trop ſevérement; tandis qu'on a ſouffert que vingt écrivains bien au deſſous de lui, ayent écrit des volumes remplis d'invectives & de fauſſes critiques contre les meilleurs auteurs grecs & romains. A-t-on joué Perrault ſur le Théatre pour avoir dit que Platon étoit un Auteur mépriſable, que Pindare écrivoit d'une maniere inintelligible, & que ſes odes n'étoient que de pompeux galimathias? Jamais Riccoboni, ni Romagneſi livrerent-ils aux riſées des ſpectateurs l'Abbé Terraſſon, pour avoir écrit, en termes nets & clairs, qu'Homére étoit un fort mauvais écrivain, qui n'avoit jamais été admiré que par des pédans, ou des gens qui n'avoient aucun goût. Les Partiſans des anciens ſe ſont juſtement récriés contre de pareils ſentimens; ils en ont même montré l'abſurdité; mais ſans violer la probité, & ſans faire l'affront le plus ſanglant à ceux qui les ſoûtenoient.

Il

illustre répara tous les défauts dont elle étoit remplie, & la soutint contre le sage mé-

l'apostat; ainsi ce seroit sur le vin qu'il faudroit rejetter cette prétendue & ridicule abjuration, sans vouloir en conclurre tout de bon que Mr. Palissot soit un impie, qui se joue de ce qu'il y a de plus sacré. Il est plus difficile de le justifier sur l'ingratitude qu'on lui reproche, à l'égard de Mr. Helvetius, & en général de tous ses bienfaiteurs. On assure encore qu'il en a fort mal agi avec Mr. Freron, à qui il avoit obligation; quelques-uns même le supposent auteur d'une chanson injurieuse, non-seulement à Mr. Freron, mais encore à son épouse: mais l'Abbé de la Porte a bien voulu prendre cette iniquité sur son compte, & s'en faire honneur. Je me garderai bien de placer ici cette affreuse chanson: je crois même devoir dire qu'elle attaque mal à propos Mr. Freron sur ses connoissances; car il n'en est pas destitué, mais il en abuse quelquefois; c'est ce que j'ai tâché de prouver avec toute la politesse possible, en examinant l'extrait infidele qu'il a fait de ma traduction d'Ocellus Lucanus.

Je crois devoir observer, avant de finir cette note, que Mr. Palissot qui n'est pas sans talens, & qui n'a pas besoin de faire le métier de Zoïle pour s'acquérir quelque réputation, devroit éviter de donner de nouvelles prises à ses ennemis, en publiant des écrits qui semblent prouver qu'il aime mieux plaire en médisant qu'en louant. Il est pourtant le maître de choisir entre ces deux genres d'écrire, parce qu'il n'a pas besoin du secours de la medisance pour amuser ses lecteurs, & que ses talens bien employés pourroient être goûtés.

Et, cependant, un fripon de Libraire
Des beaux Esprits écumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ses yeux étaloit,
Tout Pittaval, & jusqu'à Desfontaines,
Receuils nouveaux, & Journaux à centaines,
Et Monseigneur vouloit lire, & bâilloit.

L'endroit sur les Musiciens ignorans, & s leurs admirateurs, est encore excellent, peint d'après nature.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art & du bon sens,
Défiguroient, sur des tons glapissans,
Des vers François en fredons Italiques.
Une Bégueule, en lorgnant, se pâmoit;
Et certain fat, ivre de sa parure,
En se mirant, chevrotoit, fredonnoit,
Et de l'index battant faux la mesure
Crioit *bravo* lorsque l'on détonnoit.

Le Portrait des Commentateurs est très-re semblant; il n'y a qu'un seul vers qui n paroît susceptible d'une juste critique.

Là j'apperçus les Daciers, les Saumaises,
Gens hérissés de savantes fadaises;
Le tein jauni, les yeux rouges & secs;
Le dos courbé sous un tas d'auteurs grecs;
Tous noircis d'encre & couverts de poussiere;
Je leur criai de loin, par la portiere,
N'allez-vous pas, dans le Temple du Goût,
Vous décrasser? Nous, Messieurs, point du tout
Ce n'est pas-là, grace au Ciel, notre étude;
Le Goût n'est rien; nous avons habitude

De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa: mais nous ne pensons point.

Il est vrai, au pié de la lettre, qu'il est peu de gens qui pensent moins que les Commentateurs. Ils sont ordinairement occupés à faire des compilations, aussi indigestes qu'ennuyeuses & nombreuses; ils composent la moitié d'un gros volume sur un seul passage qu'ils pourroient expliquer dans trois ou quatre lignes. Mais je n'approuve point que Mr. de Voltaire nomme, parmi les mauvais Commentateurs, peut-être les deux seuls estimables. S'il avoit dit simplement, que Dacier étoit un foible traducteur, j'aurois été de son sentiment: mais il le traite d'homme qui n'a écrit que des fadaises. Ce jugement est peu juste, &, pour en convaincre Mr. de Voltaire, je ne veux que lui-même. Il a mis une note dans son Temple du goût, où il s'exprime en ces termes: *Quoique Dacier défigure Horace, & que ses notes soient d'un savant peu spirituel; son livre est plein de recherches utiles, & on loue son travail, en voyant son peu de génie.* Si les ouvrages de Dacier sont pleins de recherches utiles; si l'on est obligé de louer son travail, comment n'est-il qu'un homme *herissé & rempli de savantes fadaises?* Il y a, entre les

vers

vers & la prose de Mr. de Voltaire, contrariété manifeste. Quant à Saum le jugement, qu'il en fait, est encore précipité. Il croit s'excuser, en disant une note, que Saumaise *est un auteur sa qu'on ne lit plus*. Mais il reste à savoir *on ne* le *lit plus*. Pour moi, je con bien des gens qui le lisent. Despré étoit un homme d'esprit & un excellen ge dans les matieres de belles lettres: l qu'il a voulu parler d'un habile Comm tateur, il a cité Saumaise.

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

§.

* Il y a plusieurs odes de Mr. de la Mothe fort les. Mr. de Voltaire convient que le nombre de ses C heroïques est au dessus de quinze: celle sur la décla tion, adressée à Mademoiselle Duclos, célèbre act est une des plus belles: celle sur la sagesse du Roi perieure aux évenemens, est admirable. Quant Odes anacreontiques elles sont charmantes, & on naïveté & la douceur de celles d'Anacreon. Les tr dies de Mr. de la Mothe, Romulus, les Maccabées, I de Castro, ont de très-beaux endroits: la versifica en est un peu dure. L'on joue très-souvent Inès Castro; cette piece se soutiendra toujours par le gr intérêt que l'auteur y a mis. La traduction en vers l'Iliade est très foible, pour ne rien dire de plus. Qu aux ouvrages de Mr. de la Mothe en prose, ils écrits avec autant d'élegance que de clarté, & l'on p

§. II.

La Mothe Houdart.

Ce que Mr. de Voltaire dit de Mr. de la Mothe me paroît très vrai: il convient qu'il écrivoit fort bien en Prose & avec goût; qu'il y avoit infiniment d'esprit dans ses vers; mais qu'ils étoient ordinairement durs, sur tout ceux qu'il avoit composés en dernier lieu [a]. Tout cela est vrai en partie: mais j'aurois souhaité qu'il n'eût point tourné en ridicule le caractère doux & affable de feu Mr. de la Mothe. Pour-

dire qu'en général tous les ouvrages de Mr. de la Mothe, soit en vers soit en prose, sont remplis de pensées solides & rendues très-souvent d'une maniere énergique: tel est ce vers sur les differents miracles des Apotres:

„Le muet parle au sourd étonné de l'entendre;"

& ceux-ci sur l'inutilité des sermens:

„ - - - Laisse là les sermens:
„S'ils faisoient dans les cœurs naître les sentimens,
„Je t'en demanderois; mais qu'elle est leur puissance?
„Le vice les détruit; la vertu s'en offense.

Voici la vanité des philosophes qui cherchent à se faire un nom par leur bisarre austerité, parfaitement dépeinte.

„Envain ce severe stoique
„Sous mille defaurs abattu
„Se vante d'une ame heroïque
„Toute vouée à la vertu;

De grace, ouvrez, je veux à Despreaux,
Contre les vers, dire, avec goût, deux mots.

Ces vers sont fort jolis: il est fâcheux, en vérité, qu'ils servent à tourner en ridicule un homme qui avoit un esprit infini, & un caractère qui devroit servir de modèle à tous les gens de lettres.

§. III.

Ce que Mr. de Voltaire dit de Rousseau me paroît beaucoup plus excusable. En l'attaquant personnellement, il étoit autorisé par un arrêt du Parlement de Paris; & en condamnant ses derniers ouvrages, il avoit pour lui tous les gens de goût. Il me paroît cependant, que, parmi les passages qu'il a cités, pour montrer la dureté des vers que Rousseau faisoit en dernier lieu, il en a cité un qui pourroit être excusé, à la rigueur, & dans lequel Rousseau, en plaisantant, a voulu imiter un vers d'Aristophane: Voici les vers dont il s'agit.

Pour une grenouille aquatique,
Qui du fond, d'un petit thorax,
Va chantant pour toute Musique
Brekeke, kex, koax, koax, koax.

Monsieur de Voltaire se récrie sur cet horrible jargon, *il croit que les Dieux ont changé la voix de Rousseau en ce cri ridicule, pour la*

la punition de ses crimes. Pour moi, qui ne crois point aux métamorphoses, je pense & je suis persuadé, que Rousseau a eu en vûe d'imiter les vers que voici d'Aristophane. Il auroit pu l'éviter: mais enfin cela me paroît une faute bien légere, d'autant mieux que la comédie des Grenouilles d'Aristophane est connue de tous les gens de lettres; & qu'on comprend d'abord, en lisant les vers de Rousseau, qu'ils font allusion à un choeur de cette comédie.

Brekeke kex coax coax
Brekeke kex coax coax,
Aquæ paludosa stirps
Laudum modos consonos
Dicamus hic concentibus canoris.
Coax coax, &c.

Βρεκεκεκὲξ, κοάξ, κοάξ
Βρεκεκεκέξ, κοάξ, κοάξ,
Λιμναῖα κρηνῶν τέκνα,
Ξύναυλον ὕμνων βοὰν
Φθεγξώμεθ', ἔυγηρυν ἐμὰν ἀοιδάν.
Κοὰξ, κοάξ.

Aristoph. Comed. in Ran. Act. I. Scen. V.

§. IV.

BENSERADE.

Je viens au jugement d'un grand nombre d'auteurs, qui me paroît très-équitable

en partie, mais non point en tout. *Je fort étonné*, dit Mr. de Voltaire, *de ne trouver, dans le sanctuaire, bien des gens passoient il y a soixante ou quatre vingts pour être les plus chers favoris du Dieu goût. Les Pavillon, les Benserade, les lisson* ³, *les St. Evremont, les Balzac,*

³ Pélisson, de l'Academie françoise, & Maître des quêtes, a écrit l'histoire de l'Academie françoise. Mr. d'Olivet a continuée. Il a fait plusieurs pieces vers assez jolies. Mr. Pélisson fut chargé du détail pensions & des charités que l'on donna après la ré cation de l'Edit de Nantes aux Protestans qui chai rent de Religion. Il n'acquit pas dans cet emploi de gloire qu'il en avoit eu par ses poësies. Mader selle de Scuderi a donné dans son roman de Cleli portrait de Mr. Pelisson sous le nom d'Herminius, elle a encore fait celui de Sarazin, qu'elle app Amilcar.

Sarazin étoit un auteur bien supérieur pour le gé à Pelisson, Despreaux compare plusieurs de ses éle à celles d'Ovide. *Je passerois*, dit-il, en parlant anciens & des modernes, *condamnation sur la satire l'élegie, quoiqu'il y ait des satires de Regnier admiral & des élégies de Voiture, de Sarazin, de la Comtesse la Suze, d'un goût infini.* Dans la même lettre Despre fait encore l'éloge de Voiture & de Sarazin: *Avec battemens de main*, dit-il, *n'a-t-on pas reçu les ouv ges de Voiture, de Sarazin, de la Fontaine!* Le poë

Voiture, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avoient autrefois, me dit un de mes guides, ils brilloient avant que les beaux jours des belles lettres fussent arrivés: mais, peu à peu, ils ont cédé aux véritables grands hommes; ils ne sont plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plus-

sur la défaite des bouts-rimés est une des plus jolies pieces de Sarazin. Balzac, qui a écrit d'une maniere si opposée au stile naif & badin, en faisoit cependant un très-grand cas, parce que le vrai & le naturel ont toujours le droit de plaire.

Etienne Pavillon naquit à Paris en 1632. il mourut le 10 Janvier 1705. âgé de 73 ans. Nous en avons déjà parlé dans les lettres précédentes.

Paul Pelisson Fontanier naquit à Beziers en 1624. & mourut à Paris le 27 Fevrier 1693.

Charles Marquetel de Saint Denis le Guast, Seigneur de Saint Evremont, naquit le premier d'Avril 1613. & mourut à Londres le 20 Septembre 1703.

Isaac de Benserade naquit à Lyons, petite ville de la haute Normandie, en 1612. & mourut le 19 Octobre 1691. dans sa 80me année.

Jean François Sarazin, Secretaire des Commandemens de Mr. le Prince de Conti, naquit à Hermanville sur la mer, dans le voisinage de Caen, où son pere étoit tresorier général de France, & mourut à Pezenas le 5 Decembre 1654. âgé d'environ cinquante ans.

plus-part n'avoient guéres que l'esprit de le temps, & non cet esprit qui passe à la de nière postérité.

Déjà de leurs foibles écrits
Beaucoup de graces sont ternies:
Ils sont comptés au rang des beaux esprits;
Mais exclus du rang des génies.

Je conviens d'abord, avec Mr. de Voltair que Balzac a un mérite bien inférieur à c lui que lui ont attribué ses contemporain je pense encore qu'on peut dire la mêm chose de Pavillon & de Pelisson. Quant Benserade, sans vouloir disputer avec M de Voltaire, je me contenterai d'opposer sentiment de Despréaux au sien. Il ne m'a partient pas de vouloir décider entre de aussi grands hommes.

Non nostrum inter vos tantas componere lites 4.

Voici comment pensoit, sur Benserade, *Poëte de la raison*: C'est le surnom, q Mr. de Voltaire donne lui même à De préaux.

Que de son nom chanté par la bouche des bell
Benserade en tous lieux amuse les ruelles 5.

Les plus belles paroles sur lesquelles le meux Lambert ait fait des airs, sont de Be

4 Virgil. Eclog. 3.

ſerade. Il y a encore des Ballets faits par le même auteur, qui ne ſont point mépriſables. Il eſt vrai, que ſon ouvrage des Métamorphoſes d'Ovide eſt médiocre: cependant on y trouve, de temps en temps, quelques morceaux ſpirituels du nombre desquels eſt ce Rondeau.

Ce garçon chaſte, & qui ſut reſiſter,
Avoit vingt ans, au moins, à bien compter:
Il plut aux yeux d'une Reine fort belle,
Qui deploya tout ce qui fut en elle
De plus charmant afin de le tenter.
    Mais n'ayant pu jamais le ſurmonter
    Elle ſe mit à le perſécuter
    Et fit périr, par une mort cruelle,
        Ce garçon chaſte.
    Plus d'une fois eſſaya Jupiter
    D'en faire un autre, & ſi bien l'imiter
    Que ſa figure enfin fut toute telle:
    Mais en ayant égaré le modéle,
    Le plus court fut de le reſſuſciter
        Ce garçon chaſte.

Voici encore un autre Rondeau du même ouvrage, qui me paroît bon.

Ocyroë changée en Jument.

Qu'on diroit bien des choſes fortement
Sur cette fille & ſur ſon changement:

Tant

§ Boileau, art poëtiq. dernier chant.

Tant de ſcience à la fois dans la tête,
Une harangue à faire toujours prête,
Et n'avoir plus que le henniſſement.
Si l'on diſoit auſſi qu'apparemment
Des juſtes Dieux le profond jugement
Punit l'orgueil arrivé jusqu'au faîte,
Qu'on diroit bien!
Nous ne ſaurions parler fort ſurement
Ni de l'inſtinct ni du raiſonnement.
Et que ſait-on ce que penſe une bête;
Une ſavante, & qui ſe fait de fête,
N'eſt pas toujours ſi loin d'une Jument
Qu'on diroit bien.

6 Nous placerons encore ici deux autres rond de Benſerade, qui ne le cedent pas aux deux que avons rapportés. Comme l'ouvrage d'où nous les nons eſt devenu rare, nous croyons faire plaiſir à de nos lecteurs qui ne l'ont pas:

Deucalion & Pirra.

A coups de pierre ils ne s'attendoient guere
De repeupler l'univers ſolitaire.
Deucalion & Pirra ſeuls jetoient,
Non ſans horreur, les os de leur grand' mere.
Simples cailloux en langage vulgaire
Etoient ces os. Sur la foi du miſtere
Le grand debris du monde ils rajuſtoient
A coups de pierre.
Tous deux avoient leurs pareils à refaire,
Ce n'étoit pas une petite affaire.
De leur travail, comme ils s'y comportoient
Corps, têtes, bras, mains, jambes, pieds, ſorto

Au reste, en voulant tâcher de réhabiliter Benserade, par l'approbation de Boileau, je ne saurois déguiser à mes Lecteurs, que dans un autre endroit, cet habile juge l'accuse d'avoir abusé des pointes & des jeux de mots.

Je ferois mieux, j'entends, d'imiter Benserade:
C'est par lui qu'autrefois mis en ton plus beau jour
Tu sus, trompant les yeux du Public, de la Cour,
Leur faire à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots, tes quolibets frivoles.

Ces

Ils firent là ce qu'on ne voit plus faire
A coups de pierre.

Pan & Syrinx.

A quel usage où soit mis l'amour même,
Il a souvent une amertume extrême.
A ses plaisirs Pan un peu trop enclin
Avec Syrinx veut unir son destin,
Et quiteroit pour elle un diademe.
Elle le fuit, elle en est seche & blême;
Lui pour la vaincre use de stratagème.
Elle est adroite, & du monde malin
A quelque usage.
N'en pouvant plus, par la bonté supreme
Elle est changée en roseau: Pan blaspheme;
De ce roseau delicat tendre & fin
Il fait sa flute, & n'est-ce rien en fin
Que de pouvoir employer ce qu'on aime
A quelque usage?

Ces derniers vers de Boileau ne détruiſe point les louanges qui ſe trouvent da ceux que j'ai déjà cités. Je crois qu'o peut conclurre de leur oppoſition, que Be ſerade a fait de bons & de mauvais ouvr ges. C'eſt ce que Mr. de Voltaire aur du dire, du moins, dans une note, s'il j geoit à propos de le ſupprimer dans texte de ſon ouvrage.

§. V.

SEGRAIS.

Il me paroît que Segrais [7] auroit enco plus de raiſon de ſe plaindre de Mr. Voltaire. Je conviens, qu'il a fait un ma vais Opera; qu'il y a apparence, qu'il n' point l'auteur de Zaïde, que Mr. Huet donné à Madame de la Fayette; ſa tradu tion de l'Enéide de Virgile eſt un ouvra très-médiocre, quoi qu'il s'en faille bi qu'il ſoit écrit du ſtile de la Pucelle Chapelain, comme le prétend Mr. de Vo taire. Je choiſis, de cet ouvrage, au h ſard, quelques vers, que ma mémoire r

foi

7 Jean Renaud de Segrais, gentilhomme ordin de Mademoiſelle Ducheſſe de Montpenſier, naqui Caen le 22 Août 1624. & mourut le 25 Mars 17 âgé de 77 ans.

fournit, & je prie les Lecteurs de juger, s'ils sont du goût de ceux de Chapclain.

> Non, cruel! tu n'es point le fils d'une Déesse;
> Tu suças, en naissant le lait d'une tigresse:
> Et le Caucase affreux, t'engendrant en courroux,
> Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses cailloux.

Je placerai ici les vers originaux de Virgile: ceux qui entendent le Latin pourront d'abord juger si Segrais est un traducteur si mauvais.

> [8] *Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus Auctor,*
> *Perfide? Sed duris genuit te cautibus horrens*
> *Caucasus, hircanæque admorunt ubera tigres.*

Voici encore un passage de la même traduction.

> D'autres Peuples sauront l'art d'animer le cuivre;
> Leurs marbres sembleront & respirer & vivre,
> D'autres de l'Eloquence emporteront le prix,
> Ou décriront l'Olympe, & son riche lambris:
> Ton art, Peuple Romain, ton illustre science
> Sera d'asservir tout à ta vaste puissance,
> De te rendre, en tout lieu, dans la guerre & la paix,
> L'effroi des ennemis, & l'amour des sujets.

Voici les vers Latins: j'ose dire, que je les trouve fort bien rendus dans les François.

> [9] *Excudent alii spirantia mollius æra:*
> *Credo equidem, vivos ducent de marmore vultus.*

Ora-

8 Virg. Æneid. Lib. IV.
9 Virg. Æneid. Lib. VI.

Orabunt causas meliùs; cœlique meatus
Describent radio, & surgentia sidera dicent.
Tu regere Imperio populos, Romane, memento;
Hæ tibi erunt artes; pacisque imponere morem;
Parcere subjectis, & debellare superbos.

Plus j'examine la traduction de Segrais, & plus je suis persuadé, que c'est lui faire une injustice, que de la comparer à la Pucelle de Chapelain. Mais enfin, quand Mr. de Voltaire auroit raison sur cet Article, il n'en seroit pas moins vrai, que Segrais auroit fait d'assez bonnes églogues, & qu'en qualité de poëte Pastoral, il auroit été loué par Despreaux.

Que Segrais dans l'Eglogue en charme les forêts.

Si cette louange d'un Poëte, juge severe, ne doit pas être prise à la lettre, elle est toûjours de quelque poids, quoiqu'en dise Mr. de Voltaire. Segrais a fait un Poëme Pastoral sous le titre d'*Athis*, dans lequel il a parfaitement exprimé cette douce & ingénieuse simplicité qui fait le principal caractère de l'Eglogue [10].

§. VI.

10 Peut-on voir des vers plus tendres & plus naturels que ceux que Segrais fait dire à un amant dédaigné, qui veut fléchir sa maitresse?

Arrête fugitive: hé quoi suis-je à tes yeux,
Un tigre dévorant, un monstre furieux?

§. VI.

SAINT-EVREMONT.

Je passe à un Auteur qui me paroît encore plus respectable que ceux que je viens de tâcher de justifier en partie: c'est St. Evremont. Mr. de Voltaire le place parmi les Auteurs qui *sont exclus du rang des génies*: l'Europe entiere dément cette décision. Jamais personne ne pensa peut-être aussi profondément, aussi solidement, & en même temps aussi naturellement, que St. Evremont. Lorsque Mr. de Voltaire l'appelle *l'inégal St. Evremont*, qu'entend-il par cette épithéte? Veut-il dire, simplement, comme il l'insinue dans une note, qu'il étoit mauvais Poëte? En cela, je suis entierement de son opinion. Mais à peine les vers forment-ils le demi-quart de ses ouvrages: & presque tous ces mêmes vers n'ont paru qu'après sa mort; il ne les avoit point destinés à voir le jour. Quant à ses ouvrages en Prose, je ne fais aucune difficulté de dire, que je les trouve pres-

Ce que tu crains en moi n'est rien qu'une étincelle,
Du beau feu qui t'anime, & qui te rend si belle:
Mais il brule en tes yeux, & brule dans mon cœur;
Il cause ta beauté comme il fait ma langueur.

presque tous excellens. Mr. le Clerc qui avoit certainement de l'esprit & l'érudition, & que l'Europe regarde enc aujourd'hui comme un des plus grands h mes qu'elle ait eus, dit que Mr. de Evremont étoit *plein de bon sens & de nétration.* Un ami de Mr. de Volta estimé généralement dans la Républi des Lettres, s'exprime dans ces termes, parlant des *Réflexions sur les divers génies Peuple Romain par Mr. de St. Evrem* „Il a traité ces matieres en homme consc „mé dans la science du monde, & dans „connoissance des affaires civiles & m

„

[11] Bibliotheque choisie, Tom. IX. pag. 326.

[12] Dans plusieurs endroits de son Diction. Hist. Crit. & dans ses nouvelles de la République des lett dans les pensées diverses sur les Cometes, &c.

[13] Monsieur de Saint Evremont, ayant essuyé q ques désagrémens du Cardinal Mazarin, quita le vice de France, & se retira en Angleterre, où il p le reste de sa vie. Les Anglois l'estimerent si fort, q près sa mort ils l'enterrerent dans l'Eglise de Westmun où sont inhumés les Rois d'Angleterre, & lui élever un fort beau tombeau. Ils ont placé dans le mê temple la sepulture de Newton, & celle de Maden selle Olfield célebre actrice. Pour faire mieux se aux François la barbarie qu'ils ont eue d'enterrer Ma moiselle le Couvreur, dont la réputation sera imm

es. Il eſt ſi bien ... ces anciens Romain ...
t d'en ... s particuliers ...
crois pas ...
il ne s'eſt ...
l'hiſtoire Romaine ...
ainſi que M. ...
pre de St. Evremont ...
ardiment ...
emporain ...
mont qui ...
convient que ...
s du ...

...

de Saint Evremont ...

re aſſiſté d' ...

S'il ...

§. VII.

VOITURE.

Mr. de Voltaire a fort maltraité Voitu
il paroît, qu'il ne l'estime point du to
J'ose n'être point, dans cette occasion,.
son sentiment. Je crois même en av
quelques raisons qui me paroissent plau
bles. *Voiture*, dit-il, *est celui de tous ces
lustres du temps, qui eut le plus de gloi
& celui dont les ouvrages le méritent le moi
si vous en exceptez quatre ou cinq petites pie
de vers, &, peut-être, autant de lettres.
Cependant Voiture a été admiré; parce qu
est venu dans un temps où l'on commençoit
sortir de la barbarie, & où l'on couroit ap
l'esprit, sans le connoître. Il est vrai,
Despreaux l'a comparé à Horace; mais I
preaux étoit alors fort jeune: il payoit
lontiers ce tribut à la réputation de Voit
pour attaquer celle de Chapelain, qui p
alors pour le plus grand génie de l'Eu*
Cette critique de Mr. de Voltaire se r

à

grands démêlés avec ses confreres les Acade
qui le mirent hors de leur corps. Il demande
de ses amis, qui avoit pris soin de lui pendant
ladie très-grande, à combien pouvoit monter
se? Cet ami prit le mémoire, & se mit à
pour la viande de vos bouillons, tant pour

éux points. Le premier, c'eſt que les rages de Voiture ne valent rien; le ſed, c'eſt que Boileau ne les a loués que ır faire de la peine à Chapelain; & illeurs, dans le temps qu'il les a loués, il it très-jeune, & n'avoit point encore un it formé. J'examinerai d'abord ce derr Article; parce que, s'il eſt vrai, que ileau ait loué, dans tous les temps, les rages de Voiture, cela influera ſur le qu'on en doit faire; &, dès-lors, utorité d'un juge tel que notre Hoe moderne, formera un préjugé conſiable. Il eſt vrai, que je trouve dans premiers ouvrages de Boileau, l'éloge Voiture: mais je le trouve auſſi dans ıx qu'il a faits lors de ſa plus grande ire: & cet éloge eſt d'autant moins peſt, qu'il eſt en Proſe, & qu'il ne it rien de ſon prix à la néceſſité de la ne; il eſt même donné dans l'occaſion, qui éreſſoit le plus Boileau: je veux dire, au

, tant pour votre chirurgien, tant pour votre apoire, tant pour le porte-Dieu & ſon compagnon, pour les deux prêtres qui vous ont adminiſtré trême-onction: à ces deux derniers articles Fure s'écria: Ha Monſieur, vous m'avez ruiné en ſanens.

au ſujet de la diſpute ſur la ſuperiorit anciens & des modernes. *Je paſſerois,* il, en écrivant à Mr. Perrault, *condamn ſur la Satyre & ſur l'Elégie; quoiqu'il des Satyres de Regnier admirables, & Elégies de Voiture, de Sarazin, de la teſſe de la Suze, d'un goût infini.* Il ne giſſoit point, en parlant ainſi de Voi d'établir ſa réputation, aux dépens de de Chapelain: ils étoient morts de longtemps l'un & l'autre lorsque lettre a été écrite. Mr. de Voltaire peut-être que Boileau, dans un autre droit, a blâmé Voiture. J'en conviens: condamné le penchant qu'il avoit pou jeux de mots; mais ça été avec tout circonſpection poſſible, & en mêlant b coup de louanges à une légére critique

Le Lecteur ne ſait plus admirer dans Voiture
De ſon froid jeu de mots l'inſipide figure.
C'eſt à regret qu'on voit cet auteur ſi charman
Et pour mille beaux traits vanté ſi juſtement,
Chez ſoi toûjours cherchant quelque fineſſe aig
Préſenter au Lecteur ſa penſée ambiguë.

Je pourrois encore dire, (ſi je voulois jetter cette déciſion de Boileau,) qu'ell trouve dans un ouvrage qui eſt indigne lui, & qu'on regarde comme un foible fant de ſa vieilleſſe. Mr. de Voltaire

roit-il dire le contraire, lui qui, dans le portrait qu'il fait de Boileau, lui reproche ce même ouvrage?

La régnoit Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui, qu'arma la raiſon des traits de la Satyre,
Qui, donnant le précepte & l'exemple à la fois,
Etablit d'Apollon les rigoureuſes loix.
Il revoit ſes enfans avec un oeuil ſévére,
De la triſte équivoque, il rougit d'être Pere;
Et rit des traits manqués du pinceau foible & dur,
Dont il défigura le Vainqueur de Namur;
Lui-même il les efface, & ſemble encor nous dire,
Ou ſachez vous connoître, ou gardez vous d'écrire.

Sans vouloir que toutes les lettres de Voiture ſoient charmantes, je me contenterai de ſoutenir, qu'il en eſt pluſieurs qui ſont très-bonnes, & c'eſt, à mon gré, outrer les choſes, que de n'en trouver que trois ou quatre de paſſables.

Monſieur de Voltaire cite pluſieurs paſſages de quelques lettres de Voiture. Je conviens que ces paſſages ſont mauvais, je conviens même qu'il en auroit pu rapporter bien d'autres qui ne valent pas mieux, mais qu'auroient ils prouvé? Qu'il y avoit pluſieurs lettres de Voiture, & même la moitié, ſi l'on veut, qui ſont mauvaiſes; les autres, qui ſont réellement bonnes, ne le ſeroient pas moins cependant. Combien d'auteurs n'ont pas fait d'excellens & de

pitoyables ouvrages! La différence du sentiment de Mr. de Voltaire au mien ne consiste qu'en ce que j'admets, pour le moins, le tiers des lettres de Voiture, comme bonnes, & que lui ne veut en reconnoître que trois ou quatre comme telles. Au reste j'userai du même privilége, que Mr. de Voltaire. Il a voulu détruire Voiture par ses propres ouvrages; & moi je le défendrai par l'endroit, dont il s'est servi pour lui nuire. Je placerai ici un passage de la lettre que Voiture écrivit, après que la Ville de Corbie eut été reprise sur les Espagnols: il y fait l'éloge du Cardinal de Richelieu. Je soutiens, que depuis que l'Academie Françoise est établie, parmi ce grand nombre d'Eloges, qu'on y a prononcés sur ce Ministre, il n'en est pas un meilleur: le voici.

„Nos ennemis sont à quinze lieues de „Paris, & les siens sont en dedans. Il a „tous les jours avis, que l'on fait des pra„tiques pour le perdre. La France & l'Es„pagne, par maniere de dire, sont conju„rées contre lui seul. Quelle contenance a „tenu parmi tout cela cet homme que l'on „disoit qui s'étonneroit au moindre mau„vais succès, & qui avoit fait fortifier le „Havre pour s'y jetter à sa premiere mau-

„vai-

ise fortune? Il n'a pas fait une démar-
e en arriere, il a songé aux périls de
tat, & non pas aux siens; & tout le
angement qu'on a vû en lui durant ce
mps-là, est qu'au lieu qu'il n'avoit ac-
utumé de sortir qu'accompagné de deux
nts gardes, il se promena tous les jours,
ivi seulement de cinq ou six Gentils-
mmes. Il faut avouer qu'une adversité
utenue de si bonne grace & avec tant de
rce, vaut mieux que beaucoup de pros-
rités & de victoires. Il ne semble pas
grand, ni si victorieux, le jour qu'il
tra dans la Rochelle, qu'il me le parut
ors: & les voyages qu'il fit de sa mai-
n à l'Arsenal, me semblent plus glorieux
ur lui, que ceux, qu'il a faits de-là les
onts, & desquels il est revenu avec Pi-
ierol & Suze. Il connoît, que les plus
bles & les plus anciennes conquêtes sont
lles des cœurs & des affections; que les
uriers sont des plantes infertiles, qui ne
nnent au plus, que de l'ombre, & qui
valent pas les moissons & les fruits
nt la paix est couronnée. Il voit, qu'il
y a pas tant de louanges à étendre de
nt lieues les bornes du Royaume, qu'à
minuer un sou de la taille, & qu'il y a
oins de grandeur & de véritable gloire

„à défaire cent mille hommes, qu'à en 1
„tre vingt millions à leur aiſe, & en ſu1
„Auſſi ce grand Eſprit, qui n'a été o
„pé, jusqu'à préſent, qu'à ſonger
„moyens de fournir aux frais de la gu
„à lever de l'argent & des hommes, à p
„dre des Villes & à gagner des batai
„ne s'occupera déſormais qu'à rétablir l
„pos, la richeſſe & l'abondance." 14

§. VIII.

15 Marot & Ronsard.

Il me reſte encore à parcourir quel
endroits du *Temple du goût* de Mr. de
t

14 Voiture naquit à Amiens: ſon Pere étoit mar
de vin en gros, ſuivant la cour: c'eſt pourquoi
élevé à Paris. Il ſuivit Mr. le Duc d'Orleans en
guedoc dans les troubles du royaume: de-là il f
voyé pour quelques affaires en Eſpagne pour con
ſa curioſité. Il fut fort eſtimé à Madrid, & il y f
vers Eſpagnols que tout le monde croyoit être de
Lopès de Vega, tant la diction en étoit pure! Le
d'Olivarés, premier Miniſtre en Eſpagne, lui tém
beaucoup de bienveillance: il fit deux voyages à I
& fut envoyé à Florence porter la nouvelle de la
ſance de Louis XIV. Il eut diverſes charges;
Maître d'Hôtel chez le Roi, & Introducteur des
baſſadeurs chez le Mr. le Duc d'Orleans. Cepe

e: je le ferai le plus ſuccintement qu'il ſera poſſible. Il réduit Marot à ſept llets. Rouſſeau n'auroit-il pas un peu part dans une déciſion auſſi rigoureuſe; Mr. de Voltaire ne jugeroit il pas le tre auſſi ſévérement, pour décréditer liſciple, & pour rendre mépriſable ce on appelle communément *le Stile Ma-que.* Quant à moi je penſe, que, de tre ou cinq tomes des Oeuvres de Ma-, on en compoſeroit un ſeul, qui pour-n'être rempli que de très-jolies Pic-es.

§. IX.

ne la cour eſt le ſejour de l'envie, ſa naiſſance lui ſouvent reprochée par des railleries & des bons . C'eſt lui qui a renouvelé l'uſage des rondeaux, étoit comme perdu depuis le temps de Marot. Il rut à l'âge de cinquante & un an. Ses œuvres ne it publiées qu'après ſa mort en un ſeul volume, qui reçu du public avec tant d'approbation qu'il en fal-aire deux éditions en ſix mois.

Clement Marot naquit à Cahors en Querci, vers mil quatre cents nonante ſept, & mourut à Turin 544. âgé de 49. ans, proſcrit de ſon pays, & fu-de Geneve, où il avoit été condamné au fouet.

Marot avoit ſi bien connu le génie de la langue oiſe, dans le ſtile ſimple & naïf, que les plus grands

poëtes de nos jours, tels que la Fontaine & R
ont voulu écrire dans son goût, & ont emprun
stile, dans les épitres familieres, & surtout dans l
grammes. Je conviens que ce stile ne vaut rien d
poësie noble & élevée: aussi personne ne s'en est
vi; Ronsard même, qui vint peu de temps apr
rot, ne l'employa point, il s'en forma un no
mais plus defectueux que celui de ce poëte,
qu'il s'exprima d'une maniere obscure; mêlant de
grécs & latins avec les françois. Il naturalisa
grande quantité de termes étrangers, que les lecte
le comprirent qu'avec peine. Cependant il acquit d
une grande réputation: mais bien loin qu'elle
soutenue, ainsi que celle de Marot, quelque temp
sa mort on commença à l'estimer beaucoup moi
dans le siècle de Louis XIII. à peine le lisoit-
est étonnant qu'il ait joui, je ne dis pas après sa
de sa réputation, mais qu'il l'ait acquise pendant
car tous ses lecteurs, qui ne savent pas le grec
souvent ne devoient pas l'entendre: citons en i
preuve.

Ha que je suis marri que la muse françoise
Ne peut dire ces mots comme fait la grégeo
Ocymore, dyspotme, oligochronien!
Certes, je les dirois du sang Valésien.

Expliquons d'abord ce que ces trois mots signifie
remarquons qu'ils sont défigurés par la façon d
sont rendus & écrits en françois. *Ocymore*, il eu
écrire ocumore, parce que l'*y* autrement *υψιλ*
Grecs est leur *υ*, & se prononce necessairement c
un *u* en françois, Ronsard auroit du donc écrire
re, & *duspotme*, parce qu'il y a un *t* dans le Grec

nons à la signification de ces termes: *ocumore*, ὠκύμορος veut dire *qui a une courte destinée*, ce mot là est composé de ὠκὺς prompt, & de μοῖρα destin. *Duspotme* δύσποτμος signifie *infortuné*: il est composé de δὺς & de πότμος, *le sort*; la particule δὺς est toujours prise pour exprimer les termes de *mal*, de *difficile*, de *mauvais*, &c. Oligochronien, ὀλιγοχρόνιος veut dire, qui est d'un temps fort bref; ce mot est formé de ὀλίγος *peu*, & de χρόνος le temps.

Avant d'expliquer ce que disoit Ronsard, remarquons qu'il falloit qu'un lecteur sût tout ce que nous venons de voir pour qu'il eût quelque idée de ce que vouloit lui apprendre cet auteur. Actuellement voici la pensée de Ronsard: il faisoit une épitaphe sur la mort de François I. & sur celle de Marguerite de France, & il disoit: „Ha que je suis fâché que la langue françoise ne puisse „pas exprimer, ainsi que la greque, par un seul mot, „qui a une courte destinée, qui est infortuné, & qui „ne dure qu'un temps fort brief! je dirois tout ce„la de la race des Valois." Ronsard ne parloit pas plus clairement à sa maîtresse qu'aux autres personnes: il lui dit, dans une piece de vers qu'il lui adresse, *n'êtes vous pas ma chere entelechie*, ἐντελέχεια, qui signifie proprement *perfection*, *acte parfait*. Ce mot a été inventé par Aristote pour définir la nature de l'ame, qu'il ne connoissoit pas, & que nous ne connoissons pas plus que lui: mais moyennant son *entelechie* il ne restoit pas court lorsqu'il étoit obligé de parler de l'ame. Ce mot tire encore d'affaire tous les jours les philosophes scolastiques. Je ne serois donc pas surpris, que quelque Professeur Dominicain ou Cordelier, caressant dans un

§. IX.

[17] CORNEILLE.

Je passe aux trois derniers Auteurs, su lesquels j'ai encore quelque chose à oppo se

réduit une jeune nonain, l'appellât par distraction m chere entelechie: mais un poëte, qui compose ses ver à loisir, si ce mot lui échappe, doit l'effacer, quand s maîtresse ne sait pas le grec.

Despréaux estimoit autant Marot, qu'il meprisoit Ron sard: il exhorte les poëtes qui écrivent dans le gen simple & naif de regarder Marot comme leur modele

Imitons de Marot l'élegant badinage
Et laissons le burlesque aux plaisans du Pont-neuf

Le même Despréaux, qui jugeoit si favorablement d Marot, condamnoit Ronsard avec mépris.

Marot bientôt après fit fleurir des balades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refreins reglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard qui le suivit, par un autre méthode
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois longtemps eut un heureux destin:
Mais sa Muse en françois parlant grec & latin,
Vit dans l'age suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

17 Pierre Corneille, naquit à Rouen le 6 Juin 1606 & mourut à Paris le 1 Octobre 1684. étant doyen de l'Academie françoise, où il avoit été reçu le 22 Janvier 1647. Ce fut lui qui forma le théatre françois, pour la tragédie, ainsi que Moliere le perfectionna pour la

à Mr. de Voltaire. Le premier eſt
. Corneille. Je trouve que ce qu'on en
dans le Temple du goût eſt très-juſte
is je penſe qu'on n'en dit point aſſez,
que la critique eſt trop ſuccinte.

Ce

nédie. Les tragédies qu'on avoit compoſées pour le
tre françois avant Corneille, péchoient également
la conduite, & par les mœurs: c'étoient presque
ours de froides déclamations, des penſées ampoulées;
lure y étoit employée pour le ſublime, & les éve-
ens ſans vraiſſemblance pour des ſituations intéreſſan-
C'eſt ce que l'on peut voir dans la tragedie de Pi-
e & Thisbé, par Theophile, poëte qui ne man-
it pas d'imagination, mais qui n'avoit aucun goût
r le théatre, ni aucune exactitude pour la verſifica-
. C'étoit encore bien pis avant Theophile, qui vé-
ſous le regne d'Henri IV. & au commencement de
i de Louis XIII. La tragédie, ſous François I. n'étoit
ın dialogue informe, quelquefois indécent, ſouvent
esque, ſur les plus auguſtes myſtères de la religion.
comédie dans ce même temps étoit une mauvaiſe
: qui n'amuſeroit pas aujourd'hui la plus vile po-
ce. On commença ſous Henri IV. à faire quelques
es plus honnêtes; ſous Louis XIII. nos poëtes comi-
; imiterent les comédies eſpagnoles; il y avoit dans
poëmes de la conduite, des évenemens intéreſſans;
ialogue avoit le ton de celui des gens polis & bien
is: mais les mœurs & les ridicules des hommes n'y
nt presque pas dépeints. Enfin Corneille donna ſa
edie du Menteur, piece excellente, imitée de celle
Dom Lopès. Moliere vint, & donna à la Comédie

Ce grand & ſublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreill
Qu'à notre eſprit, qu'il étonna;
Ce Corneille qui crayonna
L'ame d'Auguſte, de Cinna,
De Pompée & de Cornelie,
Jettoit au feu ſa Pulcherie,
Agéſilas, & Surena;
Et ſacrifioit ſans foibleſſe,
Tous ces enfans infortunés,
Fruits languiſſans de la vieilleſſe,
Trop indignes de leurs aînés.

Mr. de Voltaire, qui a critiqué ſi ſév tant d'Auteurs, ſe contente de conda dernieres pieces de Corneille: helas Dieu! les premieres ont-elles jamais ou récitées dans le Temple du goût dans ce Temple on auroit ouï M Galerie du Palais, Medée, l'illuſion, ce cas il auroit été fort injuſte de Pulchérie, Agéſilas & Surena; car ces ſont infiniment plus paſſables c les que je viens de citer. Perſo

françoiſe, par ſon Miſantrope, ſon Tartuſe, des femmes, ſes Femmes ſavantes, &c. le m de perfection que Pierre Corneille avoit don temps auparavant à la Tragédie par celle du Horaces & de Cinna. Corneille laiſſa alors Triſtan, qui avoient été ſes rivaux & ſes ému

éterminé le véritable prix du grand
e, que Mr. Defpréaux ; & perfon-
it mieux en état de le faire que lui.
ntrarié pendant un temps fa fage
: aujourd'hui un homme de goût
penfer autrement que lui. *Cor-*
, dit-il, *eft celui de tous nos Poëtes*
it le plus d'éclat en notre temps, &
oyoit pas qu'il pût y avoir jamais en
n Poëte digne de lui être egalé. Il
point en effet qui ait eu plus d'éle-
le génie, ni qui ait plus compofé.
i mérite pourtant à l'heure qu'il eft,
é mis par le temps dans un creufet,
à huit ou neuf pieces de théatre,
mire, & qui font, s'il faut ainfi par-
mme le midi de fa poëfie, dont l'O-
l'Occident n'ont rien valu: encore
petit nombre de bonnes pieces, outre
es de langue qui y font affez fréquen-
commence à s'appercevoir de beaucoup
s de déclamation, qu'on n'y voyoit
point

tres tragedies qu'il avoit compofées, bien au
lui ; quoique nous ayons de ces deux auteurs
edies, qui font encore eftimées aujourd'hui :
e eft le Vencelas de Rotrou, & la feconde la
le Triftan.

lexions Critiques fur Longin. Reflex. VII.

point autrefois. Ainsi non-seulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'hui Mr. de Racine, mais il se trouve même quantité de gens qui le lui préferent.

Mr. de Voltaire convient lui-même de ces endroits de déclamation qui se trouvent dans les plus belles pieces de Corneille, endroits qui paroissent merveilleux aux gens qui n'ont point de goût, & qui sont condamnés par ceux qui en ont. C'est à propos du Caton de Mr. Addisson Poëte Anglois, que Mr. de Voltaire remarque très judicieusement combien Corneille s'est abandonné, même dans ses meilleures pieces, au génie & au stile de la déclamation. *Le premier Anglois* [19], dit-il, *qui ait fait une piece raisonnable, & écrite d'un bout à l'autre avec élégance, c'est l'illustre Mr. Addisson. Son Caton d'Utique est un chef-d'oeuvre pour la beauté des vers. Le rôle de Caton est à mon gré fort au dessus de celui de Cornelie dans le Pompée de Corneille. Car Caton est grand sans enflure, & Cornelie, qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, vise quelquefois au galimathias.* Je n'oserois me servir du mot de *galimathias*, en parlant de plusieurs endroits empoulés & qui ne sont que

19 Lettres sur les Anglois. Lettre XXI.

: pure déclamation dans les plus excel-
tes pieces de Corneille : mais je dirai,
dimment, que ces endroits ſont vicieux,
placés, & qu'il s'en trouve malheureuſe-
nt dans toutes les pieces de Corneille,
n'en excepte aucune. Le cinquieme acte
; Horaces, outre qu'il cauſe une dupli-
é d'action dans la piece, ne contient
esque que les plaidoyers de deux décla-
teurs. La premiere Scene de Cinna eſt
e tirade de ſoixante à quatre vingts vers
ui ne ſignifient rien, qui ſont très-inutiles
la piece, & qu'on ſupprime entierement
jourd'hui. Dans Rodogune il y a deux
cits inſupportables, & d'une longueur af-
euſe.

En relevant les défauts de Corneille il
n faut bien que je veuille rabaiſſer la
oire qu'il s'eſt ſi juſtement acquiſe. Je le
garde comme un de ces génies heureux
ue trente ſiècles produiſent à peine ; je
conſidere comme le Pere du théatre fran-
ois ; j'admire la grandeur de ſes ſenti-
iens, la nobleſſe de ſes idées, la variété
: la majeſté de ſes caractères : mais je ſuis
ien éloigné de vouloir comme les Jour-
aliſtes de Trevoux, faire l'apothéoſe non-
ulement de ſes défauts, mais encore de
s dernieres pieces. On ſera ſurpris, qu'il
y ait

y ait eu des gens qui ayent entrepris serieusement la defense d'Agésilas, de Suréna, de Pulchérie: que ne fait point faire l'esprit de parti! il s'agissoit de critiquer Boileau, & d'abaisser Racine, que les Molinistes n'aiment point. *L'Agésilas* [20], *disent* ces Journalistes, *n'est pas comparable aux chefs d'oeuvres de Corneille, ni même à son Attila: mais c'est se jouer du public que de traiter de piece miserable, une comédie Héroïque d'un goût nouveau, où parmi les personnages d'un caractère singulier, Agésilas & Lysandre paroissent tels que l'Histoire nous les fait connoître; une piece dont le denouement est*

[20] Memoires, &c. du mois de Mai 1717. Article LVIII.

[21] Pradon a fait une tragédie qui est superieure à toutes les autres qu'il a composées, & dans la quelle il y a deux fort belles scenes. Despréaux compare en vain Regulus avec Pirame: cette derniere piece de Pradon est fort mauvaise, & Regulus a de très beaux endroits; la scene de Regulus avec son fils a fait pleurer toute la France; & cette piece s'est soutenue au théatre pendant assez longtemps, je l'ai vu jouer encore il y a quelques années dans les provinces. Quoique l'on ne puisse mettre au rang des bonnes tragedies celle de Regulus, je la placerai volontiers à la tête des médiocres, ainsi que je préfere à tous les madrigaux celui de l'Ab-

un effort Héroïque d'Agésilas, qui triomphe même temps de l'amour & de la vengeance. n'est rien d'aussi singulier que cette prétendue Apologie de l'Agésilas. Quoi! par-e qu'une piece est d'un goût nouveau, elle st bonne? Il faut savoir auparavant si ce oût nouveau est bon. Or il a été trouvé mauvais, que depuis, pas un seul auteur le distinction n'a daigné l'imiter. Agésilas & Lisandre paroissant tels que l'Histoire ous les fait connoître, rendent-ils excellente la piece dans laquelle ils sont introduits? Si Pradon [21] avoit fait une piece où il eût introduit Neron sur la scene, sans dou-

é Cotin, autre victime de l'humeur satirique de Despréaux. Voici ces vers charmans.

Iris s'est rendüe à ma foi:
Qu'eût elle fait pour sa défense?
Nous n'etions que nous trois, elle, l'amour & moi,
Et l'amour fut d'intelligence.

Despréaux étoit quelquefois, non-seulement injuste avec les bons auteurs, qu'il critiquoit mal à propos, mais encore avec les médiocres, qu'il immoloit à la risée de ses lecteurs, sans distinguer ce qu'ils avoient de bon, & de mauvais: bien different en cela de l'illustre Bayle qui dans les extraits qu'il faisoit des livres les plus médiocres, avoit l'art de trouver de l'or au milieu de l'alliage qui le couvroit. Bayle étoit un sage philosophe, & Despréaux un poëte satirique spirituel.

doute, il l'eût dépeint comme un méchant homme: en conclurra-t-on qu'il eût fait une bonne tragédie? Dans celle d'Hippolite, où Pradon vouloit lutter avec Racine, il dépeignit Phedre & Thesée tels que l'histoire les fait connoître: les Journalistes de Trévoux devroient tenter de faire l'apologie & l'éloge de cette piece. Un de leurs savans confreres a déjà voulu prouver ce paradoxe. Je respecte trop son mérite pour le nommer, & pour ne pas lui pardonner ce mauvais jugement, en faveur de tant d'excellens qu'il a donnés. Quant au denouement d'Agésilas que les Journalistes vantent si fort, il est assez simple, & l'auteur le plus médiocre peut introduire sur la scene un personnage qui à la fin de la piece, triomphe de l'amour & de la vengeance, c'est-à-dire céde sa maitresse, & pardonne à son ennemi. Je pourrois citer ici vingt pieces très-mauvaises qui se terminent par ce triomphe de l'amour & de la vengeance.

Tous les efforts des Journalistes de Trévoux n'ont pu détruire, & ne détruiront ja-

22 Despréaux Art Poëtiq. Chant. IV.

23 *Interdum speciosa locis morataque recte*
Fabula, nullius veneris, sine pondere & arte

mais les justes & sages critiques que Despréaux a faites de certains défauts de Corneille: je vais les parcourir le plus succinctement qu'il me sera possible.

[22] Que dès le premier vers l'action préparée,
Sans peine du sujet applanisse l'entrée.
Je me ris d'un Acteur qui lent à s'exprimer
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer;
Et qui débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.

Il est certain, que Mr. Despréaux avoit en vue, dans ces vers, le commencement de quelques pieces de Corneille, & surtout, celle de *Cinna*. Avoit-il tort? Pour le justifier entierement, je placerai ici les premiers vers de la premiere scene de cette tragédie. On verra d'abord un tas de confuses merveilles, qui n'offrent, comme dit Horace, que [23] *d'harmonieuses paroles à l'oreille.*

Impatiens désirs d'une illustre vengeance,
Dont la mort de mon Pere a formé la naissance,
Enfans impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon ame un trop puissant empire, &c.

Tout le reste de la scene est écrit dans le même goût, & ne sert de rien à l'explication

Valdius oblectat populum, meliusque moratur,
Quàm versus inopes rerum, nugæque canoræ. Horat. De Art. Poët. Vers. 322.

tion du ſujet. Voici encore une critique de Despréaux, qui me paroît très-juſte.

24 Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
Il faut, dans la douleur, que vous vous abaiſſiez;
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez:
Ces grands mots, dont alors l'acteur emplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur que ſa miſere touche.

Il eſt certain que Despréaux (& ſon Commentateur en convient) avoit en vue, dans ces vers, la premiere ſcene de la *Mort de Pompée*, où, d'abord après les quatre premiers vers, Ptolomée traduit une longue tirade de Lucain, belle, ſi l'on veut, dans un poëme épique, mais déplacée entierement dans le commencement d'une tragédie, où l'on ne ſauroit expliquer trop ſimplement & trop clairement le ſujet qu'on va traiter. Despréaux a ſagement remarqué, à l'occaſion de cette faute, qu'elle eſt même contraire à la raiſon. *Ce ſont-là*, dit-il, dans la préface de ſa traduction du *Traité du ſublime, des choſes, que Longin appelle ſublimes, & qu'il auroit beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avoit vécu du temps de Corneille, que ces grands mots dont Ptolomée remplit ſa bouche au commencement de*

24 Despréaux, Art. Poët. Chant. III.

la mort de Pompée, pour exagérer les vai- circonstances d'une déroute qu'il n'a point '. Il n'y a rien en effet de plus ridi- e, qu'un Roi, qui fait une descrip'ion mpeuse d'une bataille à laquelle il ne ?t point trouvé, & qui la fait dans son nseil, qui sait aussi bien que lui qu'il :le d'une chose qu'il ne connoît q: e très- diocrement, & sur une relation dont : partie peut être trompeuse.

On prétend que Despréaux, peu con- t de critiquer les ouvrages de Corneille, ncore affecté de décrier son goût. Les rtisans du Poëte tragique veulent en fai- un crime à Despréaux: ils ne peuvent pardonner ces vers.

Mais ce parfait Censeur se trouve rarement.
Tel excelle à rimer, qui juge sottement;
Tel s'est fait, par ses vers, distinguer dans la Ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile

ais pourquoi faire un crime à Despréaux ne chose juste & véritable? Il est certain, : Corneille estimoit infiniment Lucain, qu'il l'égaloit à Virgile. N'étoit-ce pas manquer de goût? Despréaux n'est pas seul homme illustre, dans la République des

Art. Poët. Chant. IV.

des lettres, qui ait fait ce reproche à Corneille. Le sage la Bruyere prétend, que son goût étoit si peu sûr [26] *qu'il ne jugeoit de la bonté de ses pieces, que par l'argent qui lui en revenoit*. Les journalistes de Trévoux, pour défendre Corneille & blâmer Despréaux leur ennemi, font, à ce sujet, un grand éloge de Lucain, & l'élevent le plus haut qu'il leur est possible. *On reproche*, disent-ils, *à Corneille, d'avoir estimé Lucain; & sur cela on l'accuse d'avoir le goût peu sur, & de juger sottement. Une décision si magistrale & si noblement exprimée, soutenue même de tant de traits lancés contre la belle traduction de la Pharsale en vers François, où Brébeuf est aussi Lucain que Lucain même, n'empêcheront pas un grand nombre d'excellens connoisseurs de trouver dans Lucain & dans son Traducteur, des pensées brillantes, sans être fausses; des sentimens généreux; une expression pleine de force; des peintures qui frappent, un vrai sublime.* A quoi sert tout ce verbiage? Despréaux n'a point reproché à Corneille d'avoir estimé Lucain, mais de l'avoir autant estimé que Virgile. Il ne s'agit pas de savoir, s'il y a de beaux endroits dans la Pharsale: il est question de pro-

[26] Caractères &c. Chap. *des jugemens*.

»noncer entre le mérite de Virgile & de cain; comme ayant tous les deux fait Poëme épique. Or tous les gens qui ont le goût sûr & éclairé, conviendront e l'Enéide est un Poëme épique plus par- t que la Pharsale, quoique ce dernier vrage soit fort beau. Quant à ce que : Mr. de la Bruyere, sur la maniere dont rneille jugeoit de la bonté de ses pie- ;, il est sûr qu'il n'a presque fait que ré- ter ce que Corneille avoit dit lui même. spréaux le félicitant sur le succès de ses igédies & sur la gloire qui lui en reve- it: *Oui*, dit-il, *je suis sou de gloire, & af- mé d'argent.* C'est à ces paroles que Des- éaux fait allusion, dans les six vers sui- ns:

*) Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte & sans crime,
Tirer de son travail un tribut legitime:
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés,
Qui, dégoutés de gloire & d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.

oilà toutes les différentes critiques que espréaux a faites, sur les ouvrages & sur caractère de Corneille. Je les crois jus- tes,

*) Art Poët. Chant. IV.

tes, ſages & équitables: & je ne penſe point qu'il ait ſongé à diminuer le mérite & la réputation de ce grand Poëte: mais il s'eſt cru obligé de dire ce qu'il penſoit. Ne lui a-t-il pas rendu juſtice dans pluſieurs endroits? J'en placerai ici quelques uns, que ma memoire me fournit au haſard.

[28] En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue;
Tout Paris pour Chiméne a les yeux de Rodrigue;
L'Academie en corps a beau le cenſurer;
Le public révolté s'obſtine à l'admirer.

* * *

[29] Et parmi tant d'auteurs, je veux bien l'avouer,
Apollon en connoît qui te peuvent louër.
Oui, je ſais qu'entre ceux, qui t'adreſſent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles.

* * *

[30] Muſes, dictez ſa gloire à tous vos Nourriſſons:
Son nom vaut mieux, pour eux, que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant ſon audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.

§. X.

SUR MR. RACINE.

Il eſt temps de venir au portrait que Mr. de Voltaire a fait, de l'illuſtre Racine. Il

28 Satyre IX. v. 23. & ſuiv.
29 III. Epit. au Roi.
30 Art Poët. Chant. IV.

me donnera l'occasion de parler du mé-
e de ce grand Poëte tragique, & de le
mparer, autant que mes lumieres pour-
at me le permettre, avec Corneille, son
gne rival.

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant aux cœurs de plus près;
Nous attachant, sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais;
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolite;
A peine il distingue leurs traits;
Ils ont tous le même mérite,
Tendres, Galans, doux & discrets:
L'amour, qui marche à leur suite,
Les croit des Courtisans François.

Mr. de Voltaire convient d'abord, que
cine est *plus pur*, *plus élégant*, *plus ten-*
que Corneille: dès qu'on sait la langue
nçoise, & que l'on a un cœur, il est impos-
le de n'être pas de son sentiment. Mais il
able blâmer les caractères de plusieurs Hé-
que Racine a faits amoureux: ce vers

Tendres, galans, doux & discrets

roît même dire, qu'il en a fait d'aima-
s Petits-Maitres: & les deux, qui le sui-
it, confirment mon doute.

L'amour qui marche à leur suite,
Les croit des Courtisans François.

 Je

Je conviens avec Mr. de Voltaire, de
uniformité, ou plutôt, de cette ressem
ce de quelques personnages de Racine.
cette ressemblance n'est point un dé
parce quelle ne se trouve jamais da
même piece: & quant à l'amour de
zet, de Britannicus, de Xipharès, &c
dû être dépeint tel qu'il est, pour r
un amour d'une autre espece, si j'os
servir de ce terme, auquel il est op
Il y a dans toutes les tragédies de R
un amour simple & ordinaire peint d
celui que tous les cœurs tendres resse
& un amour théatral, fait pour exci
terreur, la pitié & toutes les grande
sions qui font l'ame de la tragedie.
dans Phedre, l'amour d'Hippolyte &
ricie est un amour ordinaire, qui plaît
ce qu'il est dépeint tel que celui que
sentons tous les jours, dans nos c
& celui de Phedre est un amour th
qui produit les plus grands mouve
& qui excite tour à tour, la pitié
terreur. Dans Bajazet l'amour de R
produit les mêmes effets; & celui d'A
ne fait qu'attendrir. Dans Mithrida
passion de ce Prince pour Monime
ritablement théatrale; au contraire c
Xipharès pour la même Princesse e

forme à nos mœurs. Racine a retiré un grand avantage, en donnant à quelques-uns de ses Héros, des foiblesses, qui nous sont chéres; il nous les a rendus, par-là, plus aimables: Les femmes, surtout, sont beaucoup plus touchées d'un amour tendre & naturel, que d'une passion violente, qui produit toujours de funestes effets. J'ai consulté souvent des femmes d'esprit, sur ce qu'elles pensoient des caractères d'Atalide & de Roxane: je n'en ai trouvé aucune qui ne m'ait dit que celui d'Atalide lui plaisoit beaucoup plus que celui de Roxane: cependant ce dernier produit tous les événemens de la piece.

Ceux qui condamnent Racine d'avoir mis trop d'amour dans ses pieces n'ont aucune idée du théatre. La terreur & la pitié étant les passions principales que doit exciter la tragédie, rien n'est plus propre à les produire, que les effets que cause ordinairement un amour malheureux: c'est le sentiment du plus habile critique moderne, qui semble en avoir fait une regle, dans son art Poëtique.

Bientôt l'amour, fertile en tendres sentimens,
S'empara du théatre, ainsi que des Romans.
De cette passion la sensible peinture
Est, pour aller au cœur, la route la plus sûre.

Il eſt vrai que Despréaux, en preſcrivan le précepte de mettre de l'amour dans les tragédies, veut que cet amour ſoit ménag avec art, & qu'il ſerve à ennoblir les ca ractères, plutôt qu'à les dégrader.

> Peignez donc, j'y conſens, les Héros amoureux:
> Mais ne m'en forgez pas des Bergers doucereux.
> Qu'Achille aime autrement que Tircis & Philène.
> N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène.
> Et que l'amour ſouvent de remords combattu
> Paroiſſe une foibleſſe, & non une vertu.

C'eſt dans l'obſervation de ces précepte que Racine a excellé. Avec quelle dignit n'a-t-il pas toujours allié l'amour & l grandeur? Il introduit ſur le théatre, M thridate, battu, perſécuté, fugitif, & cepen dant amoureux: & de qui amoureux? D'u ne jeune fille de dix-huit à vingt ans. Com ment conſerver la gloire de Mithridate Pour moi je crois qu'il n'y avoit que Ra cine au monde, capable de pouvoir ſauve une pareille ſituation. Que dis-je, ſauver il en a tiré un avantage infini, & l'amou de Mithridate produit tout ce qu'il y a d grand dans ſa tragédie. Avec quelle no bleſſe, avec quelle grandeur d'ame parle-t-i à ſa maîtreſſe? On eſt embaraſſé de c qu'un vieillard, un guerrier malheureux mais intrépide, dira à une jeune perſonne don

ɪt il craint avec raiſon, de n'être point ɪé: écoutons le parler.

Ainſi prête à ſubir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime:
Et moi tyran d'un cœur, qui ſe refuſe au mien,
Même en vous poſſédant, je ne vous devrois rien.
Ha! Madame, eſt-ce là dequoi me ſatisfaire?
Faut-il que deſormais, renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tiranniſer?
Mes malheurs, en un mot, me font ils mépriſer?
Ha! Pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le ſort ennemi m'auroit jeté plus bas:
Vaincu, perſecuté, ſans ſecours, ſans états,
Errant de mer en mer, & moins Roi que Pirate,
Conſervant, pour tout bien, le nom de Mithridate,
Apprenez, que ſuivi de ce nom glorieux,
Par tout de l'univers j'attacherois les yeux,
Et qu'il n'eſt point de Roi, s'ils ſont dignes de l'être,
Qui, ſur leur Trone aſſis, n'enviaſſent peut-être
Au deſſus de leur gloire un naufrage élevé
Que Rome & quarante ans ont à peine achevé.

Quand on fait parler, ſur ce ton, un éros, d'amour, cette paſſion rend ſon caɑère plus grand, ſi j'oſe le dire; & quoie l'amour ſoit une foibleſſe, il ſert alors relever les vertus & les autres qualités i lui paroiſſent d'abord les plus oppos. Au reſte, ſi Racine, en peignant ces éros amoureux, a conſervé la bienſéance, qu'il

comment Racine rend sublime & p
que cette pensée.

[31] Je sai qu'en vous voyant, un tendre sou
Peut m'arracher du cœur quelque indigne s
Que je verrois mon ame en secret déchirée
Revoler vers le bien dont elle est séparée.
Mais je sai bien aussi que s'il dépend de vo
De me faire chérir un souvenir si doux;
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offen
N'en punisse aussi-tôt la coupable pensée,
Que ma main dans mon cœur ne vous aille c
Pour y laver ma honte & vous en arracher.

Racine est encore merveilleux dans les traits: il peint avec une vérité & un blesse inexprimable; & ce qu'il a de leur c'est qu'il peint briévement, & dit, dans quatre vers, ce que Corneil diroit pas dans dix. Peut-on rien vo plus précis, & rien qui donne une plus juste de la vie indolente & capti frere d'un grand Seigneur, qu'on lais vre, parce qu'on ne le craint point, les quatre vers suivans?

[32] L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissa
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfan
Indigne également de vivre & de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le no

[31] Mithrid. Acte II. Scéne 6.
[32] Bajazet Acte I. Scéne 1.

Ces quatre vers contiennent l'hiſtoire des mœurs, des uſages & des loix du Serrail. Que d'images à la fois préſentées à l'eſprit! La coutume qu'ont les Sultans de faire étrangler leurs freres, pour peu qu'ils les craignent; l'uſage de faire nourrir, par des Eunuques noirs, ces Princes infortunés; la ſureté dont Ibrahim eſt redevable à ſon imbécillité; le mépris que mérite cette même imbécillité. Je ne lis jamais ces quatre vers, que je ne penſe aux Commentateurs: s'ils avoient trouvé un pareil portrait dans un ancien, ils auroient employé un Volume, pour en montrer toutes les beautés.

La deſcription de la mort d'Hermione eſt encore un des plus beaux morceaux qu'il y ait en poëſie. Racine a trouvé le ſecret de renfermer dans ſix vers, un récit qui eût coûté deux cents vers pompeux à Corneille; mais qui n'auroient rien dit de plus que ces ſix vers.

[33] En rentrant dans ces lieux, nous l'avons rencontrée,
Qui couroit vers le temple, inquiéte, égarée.
Elle a trouvé Pyrrhus porté ſur des ſoldats,
Que ſon ſang excitoit à venger ſon trépas.
Sans doute, à cet objet ſa rage s'eſt émue:
Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue,
Un

33 Andromaque, Act. V. Scéne derniere.

Un poignard à la main, sur Pyrrhus se courber,
Lever les yeux au Ciel, se frapper & tomber.

Je ne crois pas, qu'il soit possible de narrer aussi briévement, aussi clairement, aussi vivement & aussi noblement. Si l'on examine tous les récits de Corneille, on trouvera qu'ils sont presque tous d'une longueur étonnante. Dans le Cid, dans les Horaces, dans Rodogune, dans Pompée, &c. il y a des récits, dont il faudroit, s'il étoit possible, retrancher les trois quarts.

On loue beaucoup Corneille de ce qu'il a fort bien peint la grandeur romaine: on ne peut lui ôter ce mérite. Il est certain, que César, que Pompée, que Sertorius, n'ont peut-être jamais pensé avec tant de grandeur & tant de magnanimité qu'ils pensent dans les pieces de Corneille. Mais Racine n'a-t-il pas aussi excellé dans le même genre lorsque l'occasion l'a exigé? Agrippine, Burrhus, Mithridate, sont ils moins grands que les plus illustres Héros de Corneille? La Scéne de Pompée & de Sertorius, celle d'Auguste & de Cinna, sont des chefs-d'œuvres de l'esprit humain. Corneille, le grand Corneille, s'est surpassé lui-même dans ces deux superbes morceaux. Mais les Scénes d'Agrippine, celle de Mithridate & de ses fils, ne doivent rien aux plus

beaux

beaux endroits de Corneille, & vont bien de pair avec eux.

Racine a incomparablement mieux observé les regles principales du théatre, que n'a fait Corneille.

24 Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théatre rempli.

Ces trois préceptes, si essentiels à la tragédie, & si heureusement compris par Despréaux dans ces deux vers, ont été pratiqués par Racine, dans la plus étroite rigueur. L'unité d'action, l'unité de temps, l'unité de lieu sont si sensibles dans toutes ses pieces, que ceux même, qui ignorent ces regles, en sont frappés, pour peu qu'ils fassent attention à la tragédie qu'ils lisent ou qu'ils voyent représenter.

Il y a dans les endroits qui paroissent les plus simples dans les pieces de Racine, des beautez ravissantes pour les connoisseurs. Avec quelle sagesse, cet incomparable poëte ne détermine t-il point, dans le commencement de Berenice, le lieu fixe de la Scéne! Avec quelle adresse, dans les huit ou dix premiers vers de la même piece,

24 Art Poët. Chant. III.

ce, n'apprend-il pas aux spectateurs
jet qu'il va traiter!

35 Arrêtons un moment. La Pompe de ces
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes y
Souvent ce Cabinet superbe & solitaire,
Des secrets de Titus est le dépositaire:
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour
Lorsqu'il vient à la Reine expliquer son am
De son appartement cette porte est prochain
Et cet autre conduit à celui de la Reine.
Va chez elle, dis lui, qu'importun à regret,
J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE.

Vous, Seigneur, importun! Vous, cet ami
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle?
Vous cet Antiochus, son amant autrefois?
Vous, que l'Orient conte entre ses plus grand
Quoi déjà de Titus l'épouse en espérance,
Ce rang entre elle & vous met-il tant de di

ANTIOCHUS.

Va, dis-je, & sans vouloir te charger d'autre
Vois, si je puis bientôt lui parler sans témoi

ANTIOCHUS *seul.*

Hé bien, Antiochus, es-tu toujours le mêm
Pourrois-je, sans trembler lui dire, je vous
Mais quoi? déjà je tremble, & mon cœur
Craint autant ce moment, que je l'ai souhait
Berenice autrefois m'ôta toute espérance,
Elle m'imposa même un éternel silence, &c.

35 Berenice Act. I. Scen. j.

ilà dans ce petit nombre de vers, le lieu la Scéne fixé & déterminé. On ſait qu'il dans un Cabinet qui ſépare les appar- tens de Titus & de Berenice: il étoit poſſible de pouvoir mieux placer la Scé- , pour conſerver l'étroite unité de lieu. ſpectateur eſt inſtruit que Titus eſt oureux de Berenice, qu'Antiochus avoit ié avant l'Empereur cette Reine, qui tée d'être adorée de Titus, avoit imposé ii Antiochus *un éternel ſilence*, & lui avoit l'eſpérance de pouvoir jamais être écouté. pendant, ce même Antiochus aime tou- rs Berenice, il veut la voir, il veut l'en- tenir. Les ſpectateurs ſentent claire- ent, que l'amour de Titus & celui d'An- chus ſont les objets principaux qu'on leur offrir.

Tous les ſujets de Racine ſont dévelop- dès la premiere Scéne, avec le même . Oreſte & Pylade, dans Andromaque, ttent d'abord dans un grand jour le ſu- de cette tragédie. Dans Britannicus, rippine & Albine font la même choſe. ns Mithridate, la premiere Scéne entre pharès & Arbate eſt un chef-d'œuvre de t. Celle d'Agamemnon & d'Arcas ne céde en rien. Mais, parmi toutes ces les Scénes, celle qui eſt la plus ſavante

& la plus spirituelle, c'est la prei
Bajazet. Il falloit déterminer le li
Scéne, & ce lieu étoit l'intérieur di
il étoit contre la vraissemblance d
duire d'autres hommes que des E
Racine a tiré avantage de cette dif

ACOMAT.

Vien, sui moi. La Sultane en ce lieu se
Je pourrai cependant te parler & t'ent

OSMIN.

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on da
Dont l'accès étoit même interdit à nos y
Jadis une mort prompte eût suivi cette a

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui s
Mon entrée en ces lieux ne te surprendi
Mais laissons, cher Osmin, les discours i
Que ton retour tardoit à mon impatienc
Et que d'un oeil content je te vois dan
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir
Un voyage si long, pour moi seul entre
De ce qu'ont vû tes yeux parle en tém
Songe que du récit, Osmin, que tu vas
Dépendent les destins de l'Empire Otto
Qu'as tu vû dans l'Armée, & que fait

Les spectateurs s'apperçoivent d'ab
ces premiers vers, qu'il faut qu
quelques raisons, qui autorisent l'
Vizir dans l'intérieur du Serrail: il
rieux d'apprendre ce que vont se

deux perſonnages qui ſont ſur le théatre. L'un arrive nouvellement de l'armée; & l'autre a formé de grandes intrigues à Conſtantinople: les ſecrets mutuels qu'ils vont ſe révéler, inſtruiront à fond les ſpectateurs du ſujet de la piece, du lieu où elle doit être repréſentée; & les inſtruiront ſans qu'ils s'en apperçoivent, pour ainſi dire. Il falloit, en vérité, l'adreſſe de Racine, pour ménager auſſi avantageuſement, une ſituation très difficile. Ceux qui voudront connoître toute la beauté de cette Scéne, doivent conſidérer, en la liſant, comment Racine y trace inſenſiblement, le plan de toute la piece; ſans qu'il paroiſſe que le poëte s'en mêle. Les difficultés s'applaniſſent d'elles-mêmes, & les queſtions réciproques & intéreſſantes, que ſe font les deux Acteurs, paroiſſent ſi naturelles, que les lumieres qu'elles fourniſſent aux ſpectateurs, pour l'intelligence du ſujet, ſont attribuées uniquement, à la ſituation où ſe trouvent les Acteurs, & point du tout à la néceſſité où le poëte ſe trouve de développer le ſujet qu'il va traiter.

Si Racine a obſervé, avec ſoin, la régle de l'unité de lieu, s'il a fixé l'endroit principal de la ſcéne, avec beaucoup d'art; il n'en a pas moins employé, pour faire ſen-

tir la durée de ses pieces, pour ap adroitement & imperceptiblement, tateurs, qu'elles ne passoient guéres leur représentation, & qu'il ne pro même de la licence des vingt-qua res, qu'Aristote & les autres criti ont écrit sur les théatres, ont acco poëtes tragiques. Dans la premie de Britannicus, qui est un chef-d'œ qui va de pair avec celle de Bajaz je viens de parler; par la maniere sujet de la tragédie est développé pine fixe l'heure, & pour ainsi dire ment où la piece commence.

ALBINE.

36 Quoi! tandis que Néron s'abandonne
Faut-il que vous veniez attendre son ré
Qu'errant dans le Palais, sans suite & sa
La Mere de Cesar veille seule à sa porte
Madame, retournez dans votre appartem

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un mo
Je veux l'attendre ici. Les chagrins, qu'
M'occuperont assez tout le temps qu'il
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop a
Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
L'impatient Néron cesse de se contraind
Las de se faire aimer, il veut se faire cr

36 Britannic. Act. I. Scen. j.

Britannicus le gêne, Albine, & chaque jour,
Je sens que je deviens importune à mon tour.

Dans ces quatorze vers, il y a un art inexprimable. Le lieu de la scéne est déterminé dans l'antichambre de Néron; les principaux caractères de la piece y sont crayonnés; la crainte d'Agrippine, la feinte bonté de Néron, l'infortune de Britannicus, enfin le moment où la piece commence, y est marqué clairement par ces trois vers

La Mere de Cesar veille seule à sa porte.

. . .

Je veux l'attendre ici. Les chagrins, qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.

On voit qu'Agrippine a devancé le lever de Néron. La piece commence le matin; Britannicus est empoisonné à diner; & cette catastrophe arrive avant la nuit. Racine en instruit adroitement les spectateurs, dans la derniere Scéne.

[37] Cesar de tant d'objets en même temps frappé
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il entre; chacun fuit son silence farouche.
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche:
Il marche sans dessein, ses yeux mal assurés
N'osent lever au ciel leurs regards égarés;
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude,
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude.

Ces

37 Britannicus Act. V. Scen. dern.

[38] Que fais-je! Où ma raison me va-t-
Moi jalouse! Et Thesée est celui que j'i
Mon Epoux est vivant, & moi je brule
Pour qui? Quel est le cœur, où prét
vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresse
veux.
Mes crimes désormais ont comblé la me
Je respire, à la fois, l'inceste & l'impost
Mes homicides mains, promptes à me v
Dans le sang innocent brulent de se plo
Miserable! Et je vis? Et je soutiens la v
De ce sacré soleil dont je suis descendu
J'ai pour Ayeul le Pere & le Maître de
Le ciel, tout l'Univers est plein de mes
Où me cacher? Fuyons dans la nuit inf
Mais que dis-je! Mon Pere y tient
tale.
Le sort, dit-on, l'a mis dans ses sévéres
Minos juge aux enfers tous les pâles hu
Ha! combien frémira son ombre épouv
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présen
Contrainte d'avouer tant de forfaits dive
Et des crimes, peut-être, inouis aux en
Que diras-tu, mon Pere, à ce spectacle
Je crois voir de ta main tomber l'urne
Je crois te voir, cherchant un supplice n
Toi-même de ton sang devenir le bourr
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta fi
Reconnois sa vengeance aux fureurs de t

[38] Phédre Act. IV. Scen. iv.

La terreur, dans ce passage, s'accroît de vers en vers, & elle ne détruit point la pitié. C'est encore là un des grands talens de Racine: & dans presque tous les endroits, où il excite le plus la terreur & la crainte, il émeut pourtant la pitié. Personne n'a mieux sû que lui allier ces deux passions ensemble: c'est ce que Corneille a fait rarement. Dans la derniere Scéne de Rodogune, la terreur est portée au dernier point; on voit une mere prête à empoisonner son fils; on la voit enfin s'empoisonnant elle-même. La pitié n'est presque point émue dans cette même scéne; parce qu'elle est écrite d'une maniere plus noble & plus sublime que pathétique: elle excite beaucoup la crainte, & peu le sentiment d'affection & de pitié, qui remue pour le moins autant les cœurs des spectateurs, que les passions les plus fortes; mais qui les remue d'une maniere moins violente. La terreur seule ne fait jamais répandre des larmes: on a beau épouvanter les spectateurs; si on ne les attendrit, ils ne pleurent point. Racine a fait répandre des larmes à tout Paris pendant les quarante représentations de son Iphigénie, qui furent données de suite. C'est à ces larmes que Despréaux fait allusion, lorsqu'il dit:

39 Que tu fais bien, Racine, à l'aide d'un
Emouvoir, étonner, ravir un ſpectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grece aſſembl
Que dans l'heureux ſpectacle, à nos yeux
En a fait ſous ſon nom verſer la Chammelé

Quoique le rôle d'Iphigénie ſoit le touchant de ceux qui compoſent la qui porte ſon nom; cependant, il y endroits dans le rôle d'Agamemnon & celui de Clitemneſtre, qui font verſ pleurs. Je doute qu'il y ait, dans a tragédie, un morceau plus touchant, même temps, plus pathétique & pl pable d'exciter la terreur, que ces ve Clitemneſtre.

40 Eſt-ce donc être Pere? Ha! toute ma rai
Céde à la cruauté de cette trahiſon.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera ſur ma fille une main criminelle;
Déchirera ſon ſein; & d'un œil curieux,
Dans ſon cœur palpitant conſultera les Dieu
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai ſeule, déſeſpérée?
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont ſous ſes pas on les avoit ſe
Non, je ne l'aurai point amenée au ſupplice;
Ou vous ferez aux Grecs un double ſacrifice.

39 Despréaux Epit. VII. a Mr. de Racine.

Ni crainte ni respect ne peut m'en détacher,
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare Epoux, qu'impitoyable Pere,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa Mere.

Quelles idées, quel mouvement, quelle grandeur, quel pathétique, & quelle tendresse n'y a-t-il pas dans ces vers!

On loue Corneille de certaines situations brillantes, qu'il a mises dans ses meilleures pieces; on cite, entr'autres, le cinquieme acte de Rodogune, comme un chef-d'œuvre: on a raison; c'en est un effectivement, mais qui n'a rien au dessus de ceux de Racine. Le cinquieme acte d'Athalie, est aussi beau, aussi frappant & aussi théatral, que celui de Rodogune: c'est une vérité dont tous les connoisseurs conviendront. Le dernier acte de Mithridate, & surtout la derniere scéne ne peuvent être assez admirés. L'on peut dire hardiment, que toutes les catastrophes des pieces de Racine sont parfaitement amenées, & préparées avec tout l'art possible.

Voilà un échantillon des beautés qu'on apperçoit dans Racine. La briéveté, que je me suis prescrite, ne me permet point de relever toutes les choses excellentes qu'il con-

4° Iphigénie Act. IV. Scen. iv.

contient: je ſerois obligé de copie
toutes ſes pieces. Je me contente
re une comparaiſon briéve & ſi
leurs beautés avec celles de Corne
qu'ici, je n'ai parlé que de ce qu
que Racine avoit au deſſus de
actuellement, je vais tâcher d'opp
mérite celui de ce même rival.

§. XI.

Comparaison de Corneill[e] Racine [41].

Monſieur de St. Evremont a fa
péce de parallele entre Corneille
dans un petit ouvrage, qu'il a in
ſertation ſur la tragédie d'Alexa
Mais on peut dire, que dans ce
Diſſertation, il a parlé d'un Au
il n'avoit, & dont même il n
avoir aucune connoiſſance. Raci
encore fait que les *Freres ennem*
lexandre, lorsque Mr. de St. Evre
loit prouver la ſupériorité que
avoit ſur lui. Il eſt bien certai
Racine n'eût jamais écrit que des p

41 Jean Racine naquit le 21 Decembre
Ferté-Milon dans le Valois, & mourut le
Avril 1699. dans la ſoixantieme année de ſ

blables aux deux premieres, qu'il publia, il auroit été aussi inférieur à Corneille, que l'a prétendu Mr. de St. Evremont. Mais c'est l'auteur d'*Andromaque*, de *Britannicus*, de *Mithridate*, d'*Iphigénie*, de *Phédre*, d'*Athalie*, qu'il faut comparer à celui des *Horaces*, de *Cinna*, de *Polieucte*, de *Pompée*, de *Rodogune*, & d'*Heraclius*. Si Monsieur de St. Evremont eût entrepris ce parallele, & qu'il se fût dépouillé des préjugés qu'il avoit en faveur de Corneille, il se seroit bien gardé d'abaisser Racine, autant qu'il l'a fait. Quoiqu'il en soit, il est constant qu'on ne doit point s'arrêter à ce que Mr. de St. Evremont a écrit sur le mérite de Racine, dans cette Dissertation; puisque le véritable Racine n'existoit point encore, pour ainsi dire. Ceux qui sont venus après Mr. de St. Evremont, & qui ont pu opposer les plus belles pieces de Racine aux plus belles de Corneille, ont partagé également leurs éloges; quelques uns même ont donné la préférence à Racine.

Monsieur de Longepierre [42] semble avoir décidé clairement que Corneille, quoi qu'il en-

[42] Mr. de Longepierre s'appelloit Hilaire Bernard de Requeleyne Seigneur de Longepierre: il naquit à Dijon, & mourut le trente-un Mars 1721. il a traduit en vers

entendît parfaitement le théatre, e
cependant une connoiſſance moins
de que Racine. „Chez Mr. Corn
„dit-il, les fins connoiſſeurs rema
„avec admiration, & tous les autres
„avec plaiſir, une grande connoiſſa
„théatre. Il regne dans toutes ſes
„une belle économie; on diſcerne a
„qu'elles ſont conduites par une m
„maître, qui manie ſon ſujet à ſon g
„paroît s'en jouer, & qui eſt toujou
„au deſſus. Mr. Racine n'entend pas
„bien le théatre, quoiqu'on veuill
„au contraire: bien des gens ne h
„dent pas, là-deſſus, toute la juſtic
„mérite, & prononcent hautement
„veur de Mr. Corneille: mais il ne fa
„toujours ſe laiſſer entraîner au torr

françois les Odes d'Anacreon, les Eglogues de
crite, celles de Bion & de Moſchus; de toutes
ductions celle d'Anacreon eſt la meilleure, les a
laiſſent pas cependant que d'avoir leur mérite.
encore quelques pieces de vers, & une très bo
gédie intitulée Medée, qui excita la jalouſie de R
qui fit contre Longepierre la chanſon qui co
par ces vers.

Le traducteur Longepierre
Tous les matins,

„l'opinion, & il est bon de ne pas asservir „sa raison aux préjugés d'autrui. N'en dé„plaise à ceux qui sont d'un sentiment op„posé, les choses me paroissent assez éga„les, pour ne rien dire de plus, en faveur „de Mr. Racine : au moins, est-il cer„tain que j'y trouve souvent plus d'union „dans l'action, & que mon attention n'y „est point détournée avec violence par ces „scénes coupées, désunies & hors d'œuvre, „telles qu'il y en a plusieurs, par exemple, „dans le *Cid*.

L'auteur du Parallele auroit pu citer bien d'autres pieces, que le *Cid; Oedippe*, *Pompée*, *Nicomede*, &c. Les connoisseurs conviennent tous aujourd'hui que Racine s'est plus appliqué à suivre exactement les régles du théatre, que n'a fait Corneille: il est

Va voir dans leur cimetiere
Grecs & latins, &c.

De tous les ouvrages en prose de Longepierre le meilleur est son Discours sur les anciens & les modernes, imprimé à Paris en 1687. in 12.

48 Parallele de Corneille & de Racine par Mr. de Longepierre inseré dans le IV. Tome du Jugement des Savans par Baillet. pag. 377. Edit. in 4to.

ne rencontre quelques vers, ou durs, enflés, ou guindés, ou secs. Tout ho me qui a du goût, & qui lit les traged de Corneille, peut se démontrer aisém cette vérité. Il y a des vers durs & se dans la superbe scéne de *Cinna & d'Augu* il y en a d'enflés, dans les plus beaux m ceaux de la *Mort de Pompée*; il y en a guindés, dans les belles scénes du *Cid.*

Quoi! du sang de mon Pere encor toute tremp
- - - - - - - - - plonge la dans le mien,
Et fais lui perdre ainsi la teinture du sien.

Des idées aussi quintessentiées ne peuv être souffertes, que dans le Tasse, ou d quelque autre poëte Italien.

Quant à la versification de Racine, n'y a personne qui ose lui comparer c de Corneille, excepté quelque Suabe, quelque Dalecarlien. Racine par sa ver cation ne dément point la beauté de stile: elle est aisée, nombreuse, magnific noble: & sa grandeur & sa noblesse ne rendent jamais, ni difficile, ni confuse. auteur moderne a remarqué judicieusem que Racine a employé dans ses & sur tout dans ses dernieres, pressions figurées & [illegible], qu [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] habilement en [illegible] [illegible]

des penſées & de la dignité de la tragédie. Dans *Nicoméde*, par exemple, au milieu d'un des plus beaux endroits, il tombe tout à coup dans le bas comique.

> Madame, encore un coup, cet homme eſt-il à vous?
> Et, pour vous divertir, eſt-il ſi néceſſaire,
> Que vous ne lui puiſſiez ordonner de ſe taire?

Ces vers ſeroient à peine ſupportables dans une comédie paſſablement écrite. Il eſt vrai, qu'aprés être tombé ſi bas, Corneille redevient tout a coup le grand Corneille, & qu'à ces vers il fait ſuccéder ceux-ci:

> Puiſqu'il vous a déplu, vous traitant de Romain,
> Je veux bien vous traiter en fils de Souverain, &c.

Voilà le noble qui reprend le deſſus ſur le trivial. Mais chez Racine, jamais le grand n'eſt allié au mauvais, pas même au médiocre; & j'ai déjà remarqué, qu'un des grands talens de Racine étoit de dire noblement les choſes les plus ſimples. Son ſtile eſt magnifique, égal, doux, agréable, naturel; il reléve merveilleuſement la beauté des penſées: Il n'y a rien, dans ſes ouvrages, de dur, d'enflé, de guindé, de ſec, de rempant; & dans Corneille, à peine trouve-t-on, je ne dis pas une tragédie, je ne dis pas un acte, mais une ſcéne, où l'on

 ne

ne rencontre quelques vers, ou durs, ou enflés, ou guindés, ou secs. Tout homme qui a du goût, & qui lit les tragédies de Corneille, peut se démontrer aisément cette vérité. Il y a des vers durs & secs, dans la superbe scéne de *Cinna & d'Auguste*; il y en a d'enflés, dans les plus beaux morceaux de la *Mort de Pompée*; il y en a de guindés, dans les belles scénes du *Cid*.

Quoi! du sang de mon Pere encor toute trempée!
- - - - - - - - - plonge la dans le mien,
Et fais lui perdre ainsi la teinture du sien.

Des idées aussi quintessentiées ne peuvent être souffertes, que dans le Tasse, ou dans quelque autre poëte Italien.

Quant à la versification de Racine, il n'y a personne qui ose lui comparer celle de Corneille, excepté quelque Suabe, ou quelque Dalecarlien. Racine par sa versification ne dément point la beauté de son stile: elle est aisée, nombreuse, magnifique, noble; & sa grandeur & sa noblesse ne la rendent jamais, ni difficile, ni confuse. Un auteur moderne a remarqué judicieusement, que Racine a employé dans ses tragédies & sur tout dans ses dernieres, *certaines expressions figurées & sublimes, qui ont autant de beauté que d'éclat, & qui répondent admirablement au caractère pompeux de la tragédie.*

Je me contenterai de donner ici un ɔle de ces expreſſions figurées & ſubli- en liſant *Iphigénie*, *Phédre*, *Eſther* & ɪut *Athalie*, on en trouve dans pres- :outes les ſcénes qui ſont ſuſceptibles .thétique.

: quel temps fut jamais ſi fertile en miracles?
ɪd Dieu, par plus d'effets, montra-t-il ſon pou-voir?
ɪs-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
le ingrat? Quoi toujours les plus grandes mer-veilles,
ébranler ton cœur, frapperont ton oreille?
-il, Abner, faut-il vous rappeller le cours
prodiges fameux accomplis en nos jours;
Tyrans d'Iſrael les célébres diſgraces;
)ieu trouvé fidéle en toutes ſes menaces;
pie Achab détruit, & de ſon ſang trempé
hamp, que par le meurtre, il avoit uſurpé;
de ce champ fatal, Jézabel immolée;
les piés des chevaux cette Reine foulée;
ı ſon ſang inhumain les chiens déſaltérés,
æ ſon corps hideux les membres déchirés;
Prophétes menteurs la troupe confondue,
ı flamme du ciel ſur l'autel deſcendue;
aux Elémens parlant en ſouverain,
cieux par lui fermés & devenus d'airain,
ı terre trois ans ſans pluie & ſans roſée;
morts ſe ranimans à la voix d'Eliſée;

Recon-

ɪthalie Act. I. Scéne I.

Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatans,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les tem

La versification de Corneille, quoiqu'i férieure de beaucoup à celle de Racine, e pourtant noble en général: mais elle ne s soutient point; souvent elle est dure, d charnée & rempante; elle est même que quefois obscure, dans les plus belles scéne

[45] Je vis votre Royaume entre ces murs réduit,
Je crus mort votre Pere; & sur un si faux bruit,
Le Peuple mutiné voulut avoir un maître.
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, trait
Il fallut satisfaire à son brutal désir,
Et, de peur qu'il en prît, il m'en fallut choisir.

L'empressement que le Peuple témoign d'avoir un Roi ne peut être appelé *un d sir brutal:* ces mots ont ordinairemen une signification bien différente; l'éloign ment de ce vers,

Et, de peur qu'il en prît, il m'en fallut choisir,

rend le discours confus. Voici encore u autre endroit défectueux, pris dans une de meilleures scénes.

PTOLOMEE.

[46] Vous êtes généreuse, & j'avois attendu
Cet office de sœur, que vous m'avez rendu:
Mais cet illustre amant vous a bientôt quittée!

CLE(

[45] Rodogune Act. II. Scéne iij.

CLEOPATRE.

Sur quelque brouillerie en la Ville excitée,
Il a voulu lui-même appaiser les débats,
Qu'avec nos Citoyens ont eu quelques soldats:
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous, ni votre Empire;
Et que le grand César blâme votre action
Avec moins de courroux que de compassion.

›ilà la versification la plus foible & la ıs décharnée. Quel pitoyable vers!

Et moi j'ai bien voulu moi-même vous redire.

s deux précédens ne sont guéres meil- ırs: Pradon auroit versifié dans ce goût.

Sur quelque brouillerie en la Ville excitée
Il a voulu lui-même appaiser les débats.

ıi croiroit que le même poëte, qui a t ces vers, a composé les magnifiques, ıi les suivent.

Un cœur né pour servir sait mal comme on commande;
Sa puissance l'accable alors quelle est trop grande;
Et sa main, que le crime, en vain, fait redouter,
Laisse cheoir le fardeau quelle ne peut porter.

ıelles idées nobles & grandes! Croiroit- ı qu'un poëte qui les a rendues aussi bien, ısse avoir dit très-médiocrement, des oses fort triviales, un instant auparavant? Un

ıs La Mort de Pompée Act. IV. Scéne ij.

Un auteur moderne [47], en parlant
différence qu'on apperçoit entre C
& Corneille, dit que *l'esprit frappé*
disproportion s'indigne de cet assembla
re des choses les plus hautes & les p
munes. Quant à moi, j'avoue qu'
souvent arrivé d'admirer avec surpris
ment cela se pouvoit allier, & comm
génie tel que celui de Corneille,
remper ainsi, & tomber tout à c
plus haut point de son élévation.

Aprés avoir examiné le stile &
fication; je viens aux sentimens. I
ros de Mr. Corneille ont quelque
qui les caractèrise & qui les éléve
sus du reste des mortels. Qui peu
pas frappé & saisi d'admiration, en
représenter le cinquieme acte de
Quel est le spectateur, qui ne sente u
vement qui l'éléve au-dessus de lui
en entendant dire à Auguste, qui
sa puissance deux personnes qu'il
blées de biens, & qui, peu conten
voir conjuré contre lui, osent enco
vanter à ses yeux; qu'el est dis-je,
tateur qui voyant Auguste dans cet

47 Longepierre.

tion, ne soit saisi d'admiration, en lui entendant dire :

[48] En est-ce assez, ô Ciel? & le sort, pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des Enfers :
Je suis maître de moi, comme de l'Univers ;
Je le suis, je veux l'être : ô Siècles ! ô Mémoire !
Conservez à jamais ma derniere victoire :
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie ;
Comme à mon ennemi, je t'ai donné la vie :
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat, qui montre, par l'issuë,
Qui l'aura mieux de nous, ou donnée, ou recuë.
Tu trahis mes bienfaits ; je les veux redoubler :
Je t'en avois comblé ; je t'en veux accabler.

Peut-on rien voir de plus noble, de plus grand, que ces sentimens, & de plus majestueusement exprimé ? Les Femmes, dans Corneille, n'ont ni moins de grandeur, ni moins de magnanimité, que les Hommes. Est-il rien de plus beau & de plus sublime, que le discours de Cornélie à César ?

[49] César, car le destin, que dans tes fers je brave,
Me fait ta prisonniere, & non pas ton esclave,

Et

[48] Cinna Act. V. Scén. derniere.

[49] La Mort de Pompée Act. III. Scéne v.

Et tu ne prétends pas qu'il m abbatte le c
Jusqu'à te rendre hommage & te nommer
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir fi
Veuve du jeune Crasse & veuve de Pomp
Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au dess
Et de tous les défauts que sa rigueur me l
Rien ne me fait rougir que la honte de viv
J'ai vu mourir Pompée, & ne l'ai pas suiv
Et bien que le moyen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle a mes douleurs profo
M'ait ôté le secours & du fer & des ond
Je dois pourtant rougir, après un tel malh
De n'avoir pu mourir d'un excès de doule
Ma mort étoit ma gloire, & le destin m'
Pour croître mes malheurs, & me voir ta

* * *

César, de ta victoire écoute moins le bruit
Elle n'est que l'effet du malheur qui me su
Je l'ai porté pour dot chez Pompée & ch
Deux fois du monde entier j'ai causé la dis
Deux fois de mon hymen le nœud mal as
A chassé tous les Dieux du plus juste parti.

5° Ajoutons encore ici ce que dit le vieu
obligé de défendre son fils, dont on demand
parce qu'il a tué sa sœur.

Dis, Valere, dis nous, puisqu'il faut qu'il p
Où penses-tu choisir un lieu pour son suppl
Sera-ce entre ces murs que mille & mille v
Font raisonner encor du bruit de ses exploit

Heureuſe en mes malheurs, ſi ce triſte hymenée
Pour le bonheur de Rome à Céſar m'eût donnée;
Et ſi j'euſſe avec moi porté dans ta maiſon
D'un aſtre envenimé l'invincible poiſon.
Car enfin n'attends pas, que j'abaiſſe ma haine;
Je te l'ai déjà dit, Céſar, je ſuis Romaine:
Et, quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & ſans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi ſeulement, que je ſuis Cornélie.

Ces vers ſont dignes d'être gravés ſur des feuilles d'or, dans le Temple de Mémoire. Quelle grandeur d'ame, quelle nobleſſe, quels ſentimens, quelle élévation de génie, & en même-temps, quel ſtile ſublime, & quelle verſification forte & nerveuſe [50]! Quoique ce morceau ſoit merveilleux, il ne faut pourtant pas ſe figurer qu'on n'en puiſſe point trouver, dans Racine, qui l'égale: j'en pourrois rapporter ici pluſieurs, que je me contenterai d'indiquer. Les ſentimens d'Andromaque, dans la premiere

ſcéne

Sera-ce hors de ces murs, au milieu de ces places,
Qu'on voit fumer encor du ſang des Curiaces?
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ d'honneur
Témoin de ſa vaillance & de notre bonheur?
Rien ne peut dérober l'éclat de ſa victoire,
Dans les murs, hors des murs, tout parle de ſa gloire.

ſcéne du quatrieme acte, ceux de M
prête à prendre le poiſon que lui e
Mithridate, ſont bien auſſi nobles &
magnanimes, que ceux de Cornélie: je
même, que dans les ſentimens des I
nes de Racine, on ſent quelque ch
plus vrai, de plus touchant, & par
quent de plus agréable. Ce qui affe
cœur & l'eſprit plaît toujours plus, q
qui ne touche ſimplement que l'
Qui peut n'être point ému, agité, n
en même temps attendri, par les ſent
nobles & tendres d'Iphigénie embraſſa
Pere, qui va la faire conduire à la m

51 Ceſſez de vous troubler, vous n'êtes poin
Quand vous commanderez, vous ſerez obéi.
Ma vie eſt votre bien: vous voulez le repr
Vos ordres ſans détour pouvoient ſe faire en
D'un œil auſſi content, d'un cœur auſſi ſou
Que j'acceptois l'Epoux que vous m'aviez p
Je ſaurai, s'il le faut, victime obéiſſante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente
Et reſpectant le coup par vous même ordon
Vous rendre tout le ſang que vous m'avez
Si pourtant ce reſpect, ſi cette obéiſſance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récom
Si d'une Mere en pleurs vous plaignez les
J'oſe vous dire ici qu'en l'état où je ſuis,

51 Iphigénie Act. IV. Scéne iv.

Peut-être assez d'honneurs environnent ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me soit ravie.

* * *

Non que la peur du coup, dont je suis menacée,
Me fasse rappeler votre bonté passée;
Ne craignez rien, mon cœur de votre honneur jaloux
Ne fera point rougir un Pere tel que vous;
Et si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois sû renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une Mere, un Amant, attachoient leur bonheur.
Un Roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre Hymenée.
Déja sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux, vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses allarmes;
Ma Mere est devant vous, & vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prevenir les pleurs que je leur vais coûter.

s sentimens d'Iphigénie n'ont pas moins grandeur que ceux de Cornélie. Avec elle fermeté cette jeune Princesse ne voit-e point l'approche de la mort! Avec quel urage ne va-t-elle point à l'autel, où el- doit être sacrifiée! Peut-on rien dire de us grand, que l'assurance qu'elle donne son Pere, qu'elle ne fera jamais paroître ne crainte qui puisse paroître indigne d'el-? Elle est moins sensible à la perte de la e, qu'à la douleur de sa mere, & ce u'elle dit de son Amant est si tendre, si

bien

bien amené, & si noble en même te
qu'il est impossible aux spectateurs d
pas répandre des larmes, & de n'être
saisis de la plus forte douleur, en vo
une Princesse aussi digne de vivre, pr
être immolée.

J'ai dit, en parlant des Héros de
neille, qu'ils s'élevoient par leurs sentin
infiniment au dessus des autres mo
Ils ne sont point cependant supérieurs,
me dans les endroits où ils sont les
grands, à ceux de Racine. Qu'on exa
attentivement les beautés sublimes des
ractères les plus brillans de Corneille:
n'en trouvera aucunes, auxquelles on
puisse comparer celles, dont Racine a
richi le caractère de Mithridate. Rien
plus beau (& je ne sai même si que
chose l'est autant) que la mort de Mi
date.

52 Cessez, & retenez vos larmes l'un & l'autre.
Mon sort de sa tendresse & de son amitié
Veut d'autres sentimens que ceux de la pitié:
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point, par des pleurs, être deshonorée
J'ai vengé l'Univers autant que je l'ai pû.
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.

52 Mithridate Acte V. Scéne derniere.

Ennemi des Romains & de la Tyrannie,
Je n'ai point de leur joug ſubi l'ignominie:
Et j'oſe me flatter qu'entre les Noms fameux
Qu'une pareille haine a ſignalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur Hiſtoire.
Le Ciel n'a pas voulu qu'achevant mon deſſein
Rome en cendre me vît expirer dans ſon ſein:
Mais, du moins, en mourant un plaiſir me conſole;
J'expire environné d'ennemis, que j'immole:
Dans leur ſang odieux j'ai pû tremper mes mains;
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

* * *

Mon Fils, ſongez à vous; gardez vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puiſſiez vous défendre,
Bientôt tous les Romains de leur honte irrités
Viendront ici, ſur vous, fondre de tous côtés.
Ne perdez point le temps que vous laiſſe leur fuite,
A rendre à mon tombeau des ſoins, dont je vous quitte:
Tant de Romains ſans vie en cent lieux diſperſés
Suffiſent à ma cendre, & l'honorent aſſez.

Que ceux qui veulent élever, pour les ſentimens, les Héros de Corneille au-deſſus de ceux de Racine, liſent s'il eſt poſſible, ſans prévention, ce morceau. Je ſuis certain, qu'ils décideront moins hardiment qu'ils ne font, & qu'ils conviendront qu'il n'eſt point d'endroit de Corneille, quelque noble & quelque grand qu'il ſoit, auquel on ne puiſſe oppoſer quelque endroit de Ra-

Racine, qui ne lui cédera point pour la nobleſſe des ſentimens & pour la grandeur des penſées.

Les Partiſans de Corneille vantent beaucoup l'art qu'il y a dans ſes pieces. Il eſt vrai qu'il y en a infiniment: mais il n'y en a pas moins dans celles de Racine; & ſi on ne l'apperçoit pas autant, c'eſt à cauſe du naturel qui y regne; on peut dire hardiment, qu'il eſt ſi bien employé & ſi hab lement mis en œuvre, qu'il ne paroît a ſolument qu'aux yeux des véritables co noiſſeurs.

Quant aux portraits, on ne ſauroit c puter à Corneille d'être un grand peint Mais, oſerois-je le dire, ces portraits force d'être grands & ſublimes, ne ſont toujours reſſemblans: ils s'éloignent m quelquefois de la Nature. Racine, contraire, ne s'écarte jamais de cette n Nature; il la conſulte par-tout, comm racle de la vérité; il l'embellit par des nobles & ſublimes: mais il ne la d jamais aſſez, pour qu'on puiſſe la m noître. Les Portraits de Corneille p être comparés aux Tableaux du P Ce peintre avoit fait ſes principales d'après les figures antiques: auſſi bleaux ſont-ils, corrects, ſavans:

conſervent quelque choſe qui ſent le goût ſtatuaire, & qui n'eſt point dans la nature. Les Portraits au-contraire, de Racine reſſemblent aux figures charmantes, qu'a peint le Correge, où la nature, mais la belle nature, eſt repréſentée avec toutes les graces & tout le goût poſſible.

L'amour eſt une paſſion, dont Corneille a peu connu les mouvemens, rarement les a-t-il bien exprimés. Si l'on excepte Pauline dans Polieuĉte, & Chiméne dans le Cid, toutes les autres Heroïnes de ſes pieces ont une eſpéce d'amour mixte (ſi j'oſe me ſervir de ce terme) qui eſt un composé de tendreſſe, de politique & de grandeur, qui ne ſe trouve point dans la nature. Le caractère d'Emilie, dans Cinna, a quelque choſe de faux, que toute la grandeur Romaine a bien de la peine à excuſer : elle ne veut épouſer ſon Amant, qu'à condition qu'il aſſaſſinera Auguſte ; elle paroît beaucoup plus remplie de ſa vengeance contre cet Empereur, que de ſon amour pour Cinna. Mr. de St. Evremont a beau ſe récrier ſur la fermeté, ſur la grandeur d'ame d'Emilie: je conviendrai de tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on convienne auſſi, que l'amour d'Emilie eſt non-ſeulement très-foible, mais n'a rien de reſſemblant avec celui,

qu'inſpire la nature. Quelle idée un c véritablement tendre peut-il ſe faire d'u femme qui ouvre la ſcéne par ces ver

[53] Je l'ai juré, Fulvie, & je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, quoique Cinna m'ador
S'il me veut poſſeder, Auguſte doit périr:
Sa tête eſt le ſeul prix dont il peut m'acquér

L'amour de Cléopatre, dans la mor Pompée, me paroît encore plus ſingu que celui d'Emilie. Dans Sertorius principale Héroïne de la piece ne épouſer Sertorius, que pour punir Pom qu'elle aime cependant infiniment. J répete encore, le véritable amour pro d'autres effets: Racine les a connus à veille. Hermione, dans un emporten ordonne à Oreſte de tuer Pyrrhus qu aime: elle ſe tuë elle même enſuite de eſpoir, ſur le corps de cet Amant. La lére, le premier mouvement, peuvent ter une amante outragée & jalouſe aux cès les plus violens: mais l'amour ne jamais épouſer par vengeance, un hom qu'on n'aimera point: cela peut arriver le cours de la vie, après quelques m ou plutôt quelques années, qui ont été ployées à effacer en partie le ſouveni

53 Cinna Act. I. Scéne ij.

l'Amant aimé. Introduire de pareilles situations dans une tragédie, dont la durée peut avoir, tout au plus, vingt quatre heures; c'est connoître peu les véritables mouvemens que l'amour cause dans les cœurs. Quelquefois Corneille, oserois-je le dire, rend ses Héros ridicules, par la maniere dont ils parlent d'amour: il leur fait dire des puérilités, qui sont sensibles aux esprits les plus simples. Qui ne riroit, d'entendre César dire à Cléopatre:

54 Mais, ô Dieux, ce moment, que je vous ai quittée,
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée:
Et ces soins importuns, qui m'arrachoient à vous
Contre ma grandeur même allumoient mon courroux.
Je lui voulois du mal de m'être si contraire,
De rendre ma présence ailleurs si nécessaire;
Mais je lui pardonnois au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
C'est elle, dont je tiens cette haute espérance,
Qui flatte mes désirs d'une illustre apparence,
Et fait croire à César, qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'est pas tout à fait indigne de vos feux.

Il est bon de remarquer que tout ce *grand trouble, qui avoit si fort agité l'ame de César, & qui avoit allumé son courroux contre sa grandeur*, ne provenoit que de ce qu'il avoit été obligé d'aller appaiser quelque tumulte, qui

54 La mort de Pompée Act. IV. Scène iij.

qui pouvoit avoir duré une heure tou
plus. Il eſt aſſez plaiſant de voir le V
queur de Pompée dire tant de niaiſe
pour avoir été une heure éloigné de C
patre: il ne l'eſt guéres moins, de vo
timidité de Céſar, & le doute où il
s'il eſt digne d'offrir ſes vœux à Cléop
Cette timidité eſt d'autant plus ſingul
que Céſar regarde une Reine comme c
que choſe de beaucoup moins reſpect
qu'une ſimple Romaine. Il s'eſt expl
clairement ſur ce ſujet, dans une ſcéne
précéde ſa galante déclaration.

[55] Choiſiſſez lui, Lepide, un digne appartemen
Et qu'on l'honore ici, mais en Dame Romaine,
C'eſt à dire, un peu plus qu'on n'honore la I

Il y a encore d'autres endroits dans la
me ſcéne avec Cléopatre, où Céſar di
choſes du monde les moins ſenſées.

[56] Oui, Reine, ſi quelqu'un, dans ce vaſte Un
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers
S'il étoit quelque trône, où vous puſſiez paro
Plus dignement aſſiſe en captivant ſon Maître,
J'irois, j'irois à lui moins pour le lui ravir,
Que pour lui diſputer le droit de vous ſervir.

Voilà Céſar métamorphoſé en Chevalie
rant, prêt à aller attaquer tous les Ro

[55] Acte III. Scéne v.
[56] Acte IV. Scéne iij.

Paladins de l'Univers, qui voudront lui disputer le droit de servir Cléopatre. Ce n'est plus la gloire ni l'ambition qui lui font étendre ses conquêtes: c'est l'envie de disputer le cœur de Cléopatre. On a condamné, avec raison certains endroits de la tragédie d'Alexandre; on a blâmé Racine d'avoir fait dire à Alexandre:

57 Je suis venu, l'amour a combattu pour moi;
La victoire elle même a dégagé ma foi.
Tout céde autour de vous: c'est à vous à vous rendre:
Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre?
Et lui seul pourroit-il échapper aujourd'hui
A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui.

Il est ridicule, de faire passer Alexandre dans les Indes, principalement pour voir Cléofile, & de lui faire débiter des fleurettes de Petits-Maîtres. Mais l'est il moins, de ne faire combattre Jules-César, à la Bataille de Pharsale, que pour se rendre digne des bontés de Cléopatre, & d'attribuer le gain de cette même bataille aux charmes & aux appas de la belle Reine d'Egypte.

58 C'étoit pour m'acquérir un droit si précieux,
Que combattoit par tout mon bras ambitieux:
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.

Je

57 Alexandre Act. III. Scéne vj.

58 Act. IV. Scéne iij.

Je l'ai vaincu, Princeſſe, & le Dieu des combats
M'y favoriſoit moins que vos divins appas:
Ils conduiſoient ma main, ils enfloient mon courag
Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage;
C'eſt l'effet des ardeurs qu'ils daignoient m'inſpire

Ne pourroit-on pas, avec juſte raiſon, ajou ter Céſar aux *Heros de Roman* de Des préaux? Je ſuis certain, qu'il figureroi parfaitement dans le Dialogue qu'a fai cet auteur. *Hélas*, lui diroit Pluton, *à qu penſez vous, Jules Céſar? Il faut que votr cervelle ſoit entierement dérangée. Faites vous attention à tous ceux qui vous écoutent Et pour qui les prenez vous, lorsque vou voulez leur perſuader, que vous vous battie à Pharſale pour l'amour de Cléopatre?* L ſurpriſe de Pluton augmenteroit encore bie d'avantage, lorsque Céſar lui répondroit.

Tout miracle eſt facile où mon amour s'applique.
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'afrique;
Qu'à montrer mes Drapeaux au reſte épouvanté
Du parti malheureux qui m'a perſécuté:
Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuiſſance enfin prendra ſoin de me plaire,
Et vos yeux la verront par un ſuperbe accueil,
Immoler à vos piés ſa haine & ſon orgueil.
Encore une défaite, & dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie:
Et qu'un juſte reſpect conduiſant ſes regards
A votre chaſte amour demande des Céſars.

I

ne ſemble d'ouïr Pluton s'écrier: *Ha! tr, vous êtes tout à fait devenu fou, le gement de climat vous a été préjudiciable, les chaleurs de l'Egypte ont dérangé votre veau. Quoi! Céſar veut que Rome humi- vienne tomber aux piés d'une Reine; il t que cette même Rome lui demande de ré- ier une Romaine, pour prendre une Etran- , qui donnera des Maîtres aux Romains! ! depuis quand avez vous ces viſions cor- r, vous qui penſiez ſi différemment lors- vous viviez? Eſt-ce que vous avez bû de du fleuve Lethé, qui vous a fait perdre némoire de vos anciens ſentimens?* Si Plu- eût connu la tragédie de *la Mort de pée*, il auroit pu combattre les ſentimens cules de Céſar par ceux qu'il y a dans nême piece, & qui ſont dignes d'un vé- ble Romain. Il auroit dit, ſans doute, Empereur: Et quoi! Céſar, avez vous lié, dans un inſtant, ce que vous avez ondu à Ptolomée, lorsqu'il vous a dit? *neur, montez au Trône, & commandez* Vous avez rejêté très noblement cet e, comme indigne d'un Romain.

Connoiſſez vous Céſar de lui parler ainſi?
ue m'offriroit de pis la fortune ennemie,

A moi,

• Act. III. Scène ij.

A moi, qui tiens le Trône égal à l'infamie?
Certes, Rome, à ce coup, pourroit bien se vanter,
D'avoir eu juste lieu de me persécuter;
Elle, qui d'un même œil les donne & les dédaigne
Qui ne voit rien aux Rois, qu'elle aime ou qu'elle craigne;
Et qui verse en nos cœurs, avec l'ame & le sang,
Et la haine du nom, & le mépris du rang.

Comment accorder l'idée que César & les Romains avoient des Rois, avec la promesse de ce même César à Cléopatre? Il y a, dans tout cela, un contraste qui frappe, & qui feroit aujourd'hui tomber une nouvelle piece: cependant ce contraste se trouve dans une des meilleures pieces de Corneille. Je laisse aux véritables connoisseurs, qui jugent sans passion, à décider si Corneille a toujours fait parler les Romains en Romains, & si comme le prétend Mr. de St. Evremont, il ne les a jamais fait descendre de leur grandeur, même en leur prêtant les foiblesses de l'amour. Que diroient les ennemis de Racine, s'il avoit fait dire à César, que Rome viendroit demander un Empereur à une Reine, & qu'il eût dit, un instant auparavant, au frere de cette Reine

Vous qui devez respect au moindre des Romains.

On trouve, dans les pieces de Corneille des endroits, où le poëte, en élevant l'e

pr

prit des ſpectateurs, l'émeut, l'excite & lui cauſe les plus forts mouvemens: il l'étonne par les grands objets qu'il lui préſente, & le tient dans une ſurpriſe qu'on peut conſidérer comme une eſpéce d'admiration, qui ne détruit cependant, ni ne diminue les effets produits par la crainte & la terreur, comme lorſque Cléopatre prend la réſolution de faire mourir ſes deux fils, plutôt que de quitter la Couronne.

Qui ſe vange à demi, court lui même à ſa peine.
Il faut ou condamner, ou couronner ſa haine.
Dût le Peuple en fureur, pour ſes Maîtres nouveaux,
De mon ſang odieux arroſer leurs tombeaux;
Dût le Parthe vainqueur me trouver ſans défenſe;
Dût le Ciel égaler le ſupplice à l'offenſe:
Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir.
Par un coup de tonnere il vaut mieux en ſortir;
Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.
Tombe ſur moi le Ciel, pourvu que je me venge:
J'en recevrai le coup d'un viſage remis.
Il eſt doux de périr après ſes ennemis:
Et de quelque rigueur que le deſtin me traite,
Je perds moins à mourir, qu'à vivre leur ſujette.

Il y a dans ces vers, une force qui frappe, qui étonne les ſpectateurs, qui les emeut, qui leur cauſe des mouvemens auxquels ils ne ſauroient réſiſter: l'eſprit eſt élevé, ſaiſi, enchanté: mais le cœur n'en eſt pas moins effrayé; l'admiration enfin ne diminue rien

 de

de la terreur [60]. Racine a parfaitement imité Corneille, dans ces endroits qui paroissent inimitables. Dans *Iphigénie*, dans *Bajazet*, dans *Athalie*, il y a plusieurs morceaux qui ne sont point inférieurs à celui que je viens de citer, Tel est, par exemple, l'emportement d'Athalie.

[61] Oui, ma juste fureur, & j'en fais vanité,
A vengé mes Parens sur ma Postérité.
J'aurois vû massacrer & mon Pere & mon Frere,
Du haut de son Palais précipiter ma Mere,
Et, dans un même jour, égorger à la fois,
Quel spectacle d'horreur! quatre vingts fils de Rois?
Et pourquoi? pour venger je ne sai quels Prophetes,
Dont elle avoit puni les fureurs indiscretes.
Et moi, Reine sans cœur, Fille sans amitié,
Esclave d'une lache & frivole pitié,

Je

[60] On voit encore un exemple de cette admiration, qui ne diminue rien de la terreur, dans l'imprécation que fait Camille contre Horace son frere, lorsqu'il lui apprend qu'il a tué son amant pour sauver la gloire de Rome.

Rome l'unique objet de mon ressentiment,
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant,
Rome qui t'a vu naître, & que ton cœur adore,
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore.
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Sapper ses fondemens encor mal assurés:
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;

Je n'aurois pas, du moins, à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les Neveux,
Comme on traitoit d'Achab les reſtes malheureux?
Où ſerois-je aujourd'hui, ſi domptant ma foibleſſe
Je n'euſſe d'une mere étouffé la tendreſſe,
Si de mon propre ſang ma main verſant des flots
N'eût, par ce coup hardi, réprimé vos complots?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maiſons rompit toute alliance,
David m'eſt en horreur, & les fils de ce Roi,
Quoique nés de mon ſang, ſont étrangers pour moi.

Il y a encore une choſe, dans laquelle excelle Corneille; c'eſt à traiter des matieres de politique: on ne ſauroit aſſez admirer la dextérité avec laquelle il conduit une intrigue de Cour. Il développe avec

Que cent peuples unis du bout de l'univers,
Paſſent pour la détruire & les monts & les mers,
Qu'elle même ſur ſoi renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains dechire ſes entrailles:
Que le couroux du ciel allumé par mes vœux
Faſſe pleuvoir ſur elle un deluge de feux.
Puiſſai-je de mes yeux voir tomber cette foudre,
Voir ces maiſons en cendre, & tes lauriers en poudre;
Voir le dernier Romain à ſon dernier ſoupir,
Moi ſeule en être cauſe, & mourir de plaiſir.

On peut dire que voilà le comble de la fureur qui cauſe le comble de l'admiration.

* Athal. Act. II. Scéne vij.

avec une habileté infinie, un myst
Cabinet; sa Politique est profonde, rie
si sage, ni si raffiné, que ses maxim
tat [62]. Mais ce talent n'est point in
à Mr. Racine: il le possede au su
degré, & l'a mis dans tout son jou
quelques unes de ses pieces. Où t
t-on une politique plus profonde
dans les caractères de *Burrhus* & d'
pine? La tragédie de *Britannicus*
chef-d'œuvre de l'esprit humain p
politique: le caractère du Vizir, da
jazet, est encore d'une beauté pa
Avec quelle sagesse ce Vizir ne dév
t-il pas, en confident, les raisons de
tique qui l'engagent à vouloir é
Atalide!

> . . . . Voudrois-tu qu'à mon âge
> Je fisse de l'amour le vil apprentissage?

62 C'est dans ces scénes politiques, qui pei
bien la grandeur romaine, les vûes les plus secr
heros de la Republique, & les desseins des d
personnages qui prennent part à l'action princip
le poëte traite, que Corneille & Racine l'empor
finiment sur Sophocle & Euripide. On ne trou
ces auteurs Grecs aucune scéne, qui puisse d
genre, je ne dis pas être mise en parallele, mais
cher des scénes d'Auguste deliberant avec Cinna

ın cœur qu'ont endurci la fatigue & les ans,
it d'un vain plaisir les conseils imprudens?
: par. d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue.
ıe en elle le sang dont elle est descendue;
elle Bajazet, en m'approchant de lui,
va contre lui-même assurer un appui.
Vizir aux Sultans fait toujours quelque ombrage:
ɛine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
ɛépouille est un bien qu'ils veulent recueillir;
amais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
zet aujourd'hui m'honore, me caresse;
périls tous les jours réveillent sa tendresse:
même Bajazet, sur le trône affermi,
onnoitra peut-être un inutile Ami,
moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
ose quelque jour me demander ma tête,
ıe m'explique point, Osmin: mais je prétends,
: du moins il faudra la demander longtemps.
sai rendre aux Sultans de fidéles services:
s je laisse au Vulgaire adorer leurs caprices,
ne me pique point du scrupule insensé,
bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.

Voici

'il conservera l'Empire ou s'il lui rendra la liberté; torius & de Pompée discutans les raisons de la civile; d'Agrippine devoilant à Neron les moyens ıes dont elle s'étoit servie pour le placer sur un ʒui ne lui appartenoit pas; enfin Mithridate déli- avec ses fils sur son dessein d'aller assiéger Rome. rtes de scénes qui élévent si fort l'esprit des au- ont été inconnues aux anciens, ou tout au plus ıent apperçues.

Voici un morceau qui n'est pas moi que celui que je viens de rapport

ACOMAT.

a Si Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi
Mais moi qui vois plus loin, qui, par un lo
Des maximes du trône ai fait l'apprentissag
Qui d'emplois en emplois vieilli sous trois
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatans
Je sai, sans me flatter, que de sa seule aux
Un Homme tel que moi doit attendre sa g
Et qu'une mort sanglante est l'unique trait
Qui reste entre l'esclave & le Maitre irrité.

On loue encor Corneille, de ce fait plusieurs tragédies, dont le su excessivement simple: on cite, entr celui de Cinna, qui n'est que la déco d'une conspiration contre Auguste, pardon généreux de cette même co tion. Mais Racine a fait sa plus bel ce avec autant de simplicité. Atha une tragédie parfaite: & cependant ne le fils a eu raison de dire, dan épitre à Mr. de Valincourt, que ce d'œuvre avoit été fait.

Avec le seul secours d'un Prêtre & d'un Enfi

Je me garderai bien de prétendre Racine a surpassé Corneille: il me

a Ibid. Act. IV. Scéne vij.

prouver qu'il l'a égalé. Cependant 1 des grands hommes ont donné la férence à Racine; fur tout depuis il eſt mort, & qu'il n'excite plus la jafie des auteurs. Mr. Despréaux fem- it avoir prédit, que la mort augmen- oit la gloire de Mr. Racine, & la met- it dans tout fon luſtre.

¶ Si-tôt que d'Apollon un génie inſpiré,
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré;
En cent lieux contre lui les cabales s'amaſſent,
les rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent:
Et ſon trop de lumiere, importunant les yeux,
De ſes propres amis lui fait des envieux.
La mort ſeule ici bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie,
Faire au poids du bon ſens peſer tous ſes écrits,
Et donner à ſes vers leur legitime prix

* * *

Et qui voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phédre, malgré ſoi, perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement étonné
Ne bénira d'abord le ſiècle infortuné,
Qui, rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
Vit naître ſous tes mains ces pompeuſes merveilles?

Je ne ſaurois mieux finir cette légére comparaiſon de Corneille & de Racine, que les vers que Despréaux avoit faits

pour

¶ Despréaux Epit. VII.

pour mettre au bas du Portrait de l
Racine.

*t Du théatre françois l'honneur & la mer
Il fut ressusciter Sophocle en ses écrits,
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs & les
Surpasser Euripide & balancer Corneille.

Voici une note, qu'a fait le célèbre
mentateur de Despréaux sur ces vers
encore une fois, je répete ici de no
que je me garde bien de vouloir m
ner les airs de décider entre Racine &
neille. Je viens à la note du Com
teur: mes Lecteurs en penseront ce
voudront. „*Balancer Corneille*, c'est-a
„*balancer la réputation de Corneille.*
„auteur d'abord disposa son vers ainſ
„*lancer Euripide*, & *surpasser Corneil*
„il ne le changea que pour ne poin
„ter les partisans outrés de Corneill
„*ne serois point fâché*, disoit-il, *que*
„*suite du temps*, *quelque critique se don*
„*licence de rétablir mon vers de la m*
„*que je l'avois fait.* Son sentiment
„pliqué dans la septieme réflexion cr
„sur Longin, où il dit, en parlant du
„Corneille, que, *non-seulement*, *on ne*
„*voit point mauvais qu'on lui compare a*

*t Despréaux Tom. II. pag. 257. Edit. d'Amst

'hui Mr. Racine; mais qu'il se trouve même uantité de gens, qui le lui préférent.

§. XII.

SUR LA FONTAINE [66].

On ne sauroit faire une critique plus juste plus sensée des ouvrages de la Fontaine, e l'est celle qu'en a fait Mr. de Voltaire, ns son Temple du goût. *La Fontaine,* -il, *qui avoit conservé la naïveté de son actère, & qui dans le Temple du goût, moit un sentiment éclairé à cet heureux & ulier instinct qui l'inspiroit pendant sa vie, ranchoit quelques-unes de ses fables, mais très-petite quantité; il accourcissoit presque s ses Contes; & déchiroit les trois quarts n gros recueil d'œuvres posthumes, imprimé r ces éditeurs qui vivent des sottises des rts.*

Les connoisseurs conviennent tous, que fables de la Fontaine sont au dessus de Contes, autant que l'esprit qui s'allie a bonne morale, est au dessus de l'esprit i se livre entierement à des saillies innieuses, mais nuisibles aux bonnes mœurs. Il

[66] Jean de la Fontaine naquit le huit Juin 1621. à eau-Thierri en Champagne, & mourut à Paris le Mars 1699.

Il y a dans les fables de la Fontain
fond de philoſophie qu'on trouve
ment dans les meilleurs ouvrages: il
puiſé les ſentimens philoſophiques
répandus dans presque toutes ſes
chez les auteurs anciens les plus diſti
dont la lecture faiſoit ſa principale o
tion. C'eſt un fait, que nous appren
l'Abbé d'Olivet; & les preuves qu
donne, ſont convaincantes. *On ne gineroit pas*[67], dit-il, *que la Fontain ſoit ſes délices de Platon & de Plut J'ai tenu les exemplaires qu'il en av ſont notés de ſa main à chaque page: pris garde, que la plupart de ſes notes des maximes de morale ou de politique a ſemées dans ſes fables.* Ces maxime ſi parfaitement placées, & ſi bien aj au ſujet à propos duquel elles ſont qu'il eſt presque impoſſible de recon qu'elles ayent été priſes dans un autr vrage, pour être placées dans celui Fontaine. Les réflexions les plus ſer & les plus ſenſées ſont ménagées avec d'art, qu'elles ſemblent naître néce ment de la fable dans laquelle elles employées.

67 Hiſt. de l'Academie françoiſe Tom. II. p. 3

La Fontaine a pris beaucoup de ſes fa-
s dans Eſope, dans Phédre & dans quel-
es autres auteurs anciens: mais il ne s'eſt
; ſi fort attaché à ſes originaux, qu'il ait
ılu en être le traducteur. Il a imité, il
vrai, les écrivains grecs & latins, mais
es a égalés.

Aux fables ordinaires, dans lesquelles les
naux, & même les choſes inanimées,
l'uſage de la parole, la Fontaine en a
ıt un grand nombre d'une autre eſpéce,
ſont de petites hiſtoires morales, gra-
ıſement contées, & qui pourroient être
tables. C'eſt, ordinairement, dans ces
es de fables qu'il a mis ſes plus beaux
:eptes de morale. Je me contenterai de
r ici un exemple, qui ne peut manquer
plaire à tous les gens de génie; puisque
, peut-être, le plus court, mais le meil-
panégyrique qu'on ait fait de l'eſprit,
lus naïve & la plus vive ſatyre de l'im-
inence des riches ignorans.

68 Entrre deux Bourgeois d'une Ville
S'emut jadis un différent.
L'un étoit pauvre, mais habile;
L'autre riche, mais ignorant.

Celui-

Fable 160.

Celui-ci sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage;
Prétendoit que tout homme sage
Etoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot: car pour quoi révère
Des biens dépourvûs de mérite?
La raison m'en semble petite,
Mon ami, disoit-il souvent,
Au savant:
Vous vous croyez considérable:
Mais dites moi, tenez vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment?
Ils sont toujours logés à la troisieme chambre
Vêtus au mois de Juin, comme au mois de De
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement
La République a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien:
Je ne sai d'homme nécessaire,
Que celui, dont le luxe épand beaucoup
Nous en usons, Dieu sait, notre plaisir occu
L'Artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle, qui la porte, & vous qui dédiez
A Messieurs les gens de Finance
De méchans livres bien payés.
Ces mots, remplis d'impertinence,
Eurent le sort, qu'ils méritoient.

69 Voyez la fable 188. sur l'ame des bête
38. sur l'astrologie judiciaire, &c. Bernier avo
jusques dans les Indes à l'exemple des philoso
ciens. Quand il revint de ses voyages, il publia
tes philosophiques, son meilleur ouvrage, & qui

L'homme lettré se tut: il avoit trop à dire;
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient:
L'un & l'autre quitta sa Ville.
L'ignorant resta sans asile,
Il recut par-tout des mépris;
L'autre recut par tout quelque faveur nouvelle:
Cela décida leur querelle.
Laissez dire les sots: le savoir a son prix.

Il y a encore, dans plusieurs Fables de Fontaine, des traits de physique, qu'il a placés d'une maniere très-ingénieuse. n'est pas qu'il s'appliquât beaucoup à la ysique: mais les conversations & les entiens journaliers qu'il avoit eus avec Ber-r, le Traducteur & l'abréviateur des ouges de Gassendi, l'avoient rendu physin 69, pour ainsi dire, sans qu'il s'en aprçût. Ce Bernier logeoit, avec lui, chez idame de la Sabliere, qui avoit un génie rérieur, & qui aimoit les sciences & les ans. La Fontaine disoit, en parlant de ı esprit, *qu'il avoit beauté d'homme, avec gra-*

nés à la suite de son abrégé de la philosophie de endi. Voici ce qu'il dit dans la preface de ses Dou- „Il n'en est pas de la philosophie comme des arts, us on s'exerce dans les arts, plus on s'y fait savant: is plus on spécule sur les choses naturelles, plus on

grace de femme. Cette Dame pourvut, dant vingt ans, aux besoins de la Fon qui peut être, sans elle, après avoir gé le peu de bien qui lui restoit, se trouvé dans de grands embarras.

Le premier maître de la Fontaine Malherbe: ce fut dans les écrits de ce p qu'il puisa le goût de ses premiers o ges. Mais ensuite il prit Horace, V & Terence pour guides. Il crut entre dans les auteurs Latins, une certaine veté noble & ingénieuse, qu'il ne tro point dans Malherbe, qui lui paroissoi

„decouvre qu'on y est ignorant. Il y a trente à q „ans que je philosophe, fort persuadé de certain „ses, & voilà que je commence d'en douter; bi „il y en a dont je ne doute plus, désespérant d „voir y jamais rien comprendre." Si les voyag roient sur plusieurs de nos philosophes modernes cisifs, la même retenue que sur Bernier, on ne assez leur conseiller de voyager.

7. François Rabelais naquit à Chinon, ville d raine, vers l'an 1483. & mourut non à Meudon me l'ont écrit quelques auteurs, mais à Paris, rue des Jardins sur la paroisse de St. Paul en Une des plus rares éditions de Rabelais est ce Les œuvres de Mr. François Rabelais contenans faits & dits heroïques de Gargantua & de son f

: par être trop beau, ou plutôt trop
ielli. Il s'explique assez clairement, sur
ujet, dans l'Epitre à l'illustre Mr. Huet,
ui envoyant un Quintilien.

: pris certain auteur autrefois pour mon maître:
pensa me gâter. A la fin, grace aux Dieux,
orace, par bonheur, me dessilla les yeux.
'auteur avoit du bon, du meilleur: & la France
stimoit, dans ses vers, le tour & la cadence.
ui ne les eût prisés! j'en demeurois ravi:
ais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.

armi les auteurs modernes, 7° Rabelais
: celui qu'il estimoit le plus: cette pré-
feren,

el, avec la prognostication Pantagrueline, à Lion
Pierre Estiard, 1596.

elais fut d'abord Religieux de St. François, à Fon-
le-Comte en Poitou: mais lassé du Cloître, il ob-
u Pape Clement VII. permission d'en sortir, pour
dans l'ordre de St. Benoît. Enfin il quitta tout
l'habit religieux; & alla étudier en medecine à
pellier, où il prit le degré de Docteur, & où il
les Aphorismes d'Hippocrate en latin. Le Cardi-
an du Bellay, qui le mena à Rome lui procura
ulle d'absolution de son apostasie, & lui donna
son retour une prebende à St. Maur des Fossés,
a cure de Meudon. Ce fut vers ce temps-là qu'il
son Pantagruel, ouvrage qui contient la plus fine
terie, sous le dehors d'une narration romanesque
uleuse, & même comique. On peut reprocher à

ference pour Rabelais eſt bien flatte
lui, quoique diſent aujourd'hui
critiques ſévéres. Despréaux n'eſtin
res moins Rabelais, que le faiſoit
taine: *Il appelloit cet auteur la raiſ*
lée en masque. Un ecrivain qui
lui les ſuffrages de la Fontaine &
préaux, qui n'avoient aucun intér
culier de le louer, & qui n'étoier
leurs contemporains, ne ſauroit être
nie médiocre; ou bien il n'y a p
de certain dans la République de
A qui s'en rapporter, ſi les jugen
deux plus grands hommes doiver

Rabelais d'être quelquefois trop licentieux; t
droit de ſon ouvrage, où il raconte l'hiſtoire d
le femme qui *ébuchetoit dans une foret*, & q
courue par un lion qui avoit été lui même a
ravant par un homme. Cette hiſtoire eſt pla
génieuſe, mais trop libre; il y en a quelq
dans cet ouvrage, à qui l'on peut faire le
proche. D'ailleurs ceux qui liſent Rabelais a
tion decouvrent mille traits pleins de vivacité
mens, qui échapent à ceux qui ne liſent qu'e
Cet auteur qui penſe beaucoup préſente quel
choſes les plus ſages & les plus fortes à l'eſ
tôt qu'il ne les lui découvre.

Rabelais, Charron & Montagne ſont les tr
auteurs anciens françois qui ont penſé le p

n poids? Enfin, quoiqu'il en soit, il tain, que la Fontaine, non-seulement it mais même admiroit, Rabelais. Abbé d'Olivet rapporte à ce sujet, nture singuliere, & qui marque bien actère ingénu, naturel & distrait de la ine. 71 *Tout le monde*, dit cet Abbé, *ndu raconter là-dessus une saillie, dont le Valincourt fut témoin. Etant chez lespréaux, avec Messieurs Racine, Boi-Docteur & quelques autres personnes, parloit fort de St. Augustin: la Fontai-utoit avec cette stupidité, qui étoit or-ment peinte sur son visage. Enfin, il se*

mais pour en connoitre tout le mérite, il faut, me servir de ce terme, chercher à les pénétrer, quelquefois le voile dont ils ont cru devoir ca-rs pensées. Charron sur-tout semble se livrer à urs avec plus de retenue que Montagne, son porain & son ami. La raison en est fort natu-Montagne étoit homme d'épée, & Charron étoit lique; il devoit donc bien plus apprehender le e, & la persecution, que Montagne n'avoit à les . Malgré toute la précaution dont il usa, il ne endant s'en garantir: c'est ce que nous verrons ne remarque au sujet de Mr. de Fontenelle.

Hist. de l'Academie Françoise Tom. II. pag. 338.

*ſe réveilla, comme d'un profond ſommeil, &
demanda, d'un grand ſérieux, au Docteu
s'il croyoit, que St. Auguſtin eût plus d'eſpri
que Rabelais? Ce Docteur l'ayant regardé, de
puis la tête jusqu'aux piés, lui dit, pour tou
réponſe?* Prenez garde, Mr. de la Fontain
vous avez mis un de vos bas à l'envers: &
cela étoit vrai en effet.

Un autre auteur, que la Fontaine eſti
moit beaucoup, c'étoit Marot, dont il
imité le ſtile, propre au génie du Con
& de la Fable, à cauſe de ſa charmant
naïveté. Le Roman de l'Aſtrée de Mr. 7
d'Urfé étoit encore un des livres favoris d
la Fontaine: il en tiroit les images chan
pêtres, dont il a enrichi ſes ouvrages,
embelli ſa poëſie. Le portrait, par exe
ple, qu'il fait de la ſolitude, dans une
ſes Fables, eſt auſſi gracieux, que touch

73

73 Despréaux donnoit la preference à l'Aſtré
tous les romans modernes. Il eſt vrai qu'il regn
ingenieuſe & ſpirituelle ſimplicité dans cette paſ
qui n'a jamais pu être égalée: les incidens y ſo
menagés, la conduite en eſt intéreſſante, les ca
des perſonnages fort bien diverſifiés; les conve
quoique remplies d'eſprit, ſont quelquefois tr
gues, & font un peu languir l'action, & la n

73 Elle offre à ses amans des biens sans embarras,
Biens purs, présens du Ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secréte;
Lieux, que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde & du bruit, gouter l'ombre & le frais?
O qui m'arrêtera sous vos sombres asiles?
Quand pourront les neufs sœurs, loin des Cours & des Villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des Cieux
Les divers mouvemens, inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins & nos mœurs différentes?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins, que les ruisseaux m'offrent de doux objets;
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie.
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point sous de riches lambris:
Voit-on que le sommeil en perde de son prix?
En est il moins profond & moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra, d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, & mourrai sans remords 74.

La

...st le seul défaut de ce roman, que Mr. de Fontenelle ...beaucoup loué.

73 Fable 349. *Le songe d'un habitant du Mogol.*

74 Une des choses qui plaît le plus dans la littérature, ...x personnes qui ont fait de grands progrés dans ...e science, c'est de comparer la maniere dont les plus ...ands auteurs ont traité le même sujet. Cela est en...re fort utile à ceux qui commencent à s'appliquer à

La varieté, qui regne dans les Fabl

l'étude des belles lettres, & leur sert à connoitre tes les differentes idées qu'on peut concevoir su même objet, que l'un examine d'une face differente l'autre la regarde. Cependant l'on voit que tous divers points de vues se réunissent à un principal, est le plus essentiel de tous. Ainsi Horace Fontaine, louant diversement les douceurs de la litude, montrent cependant tous les deux égale que ce qui fait sa plus grande douceur c'est d'être livré des embarras qui sont attachés à la vie tumult du grand monde. Plaçons ici une des plus belles d'Horace, pour servir de modele de comparaison vers de la Fontaine.

Beatus ille qui procul negotiis,
Ut prisca gens mortalium,
Paterna rura bobus exercet suis
Solutus omni fœnore;
Neque excitatur classico miles truci,
Neque horret iratum mare,
Forumque vitat & superba civium
Potentiorum limina.
Ergo aut adulta vitium propagine
Altas maritat populos,
Inutilesque falce ramos amputans,
Feliciores inserit;
Aut in reducta valle mugientium
Prospectat errantes greges;
Aut pressa puris mella condit amphoris;
Aut tondet infirmas oves;

Fontaine, leur donne une grace infmie: il

Vel cum decorum mitibus pomis caput
Autumnus arvis extulit,
Ut gaudet insitica decerpens pyra,
Certantem & uvam purpuræ,
Qua muneretur te Priape, & te pater
Silvane, tutor finium!
Libet jacere, modo sub antiqua ilice,
Modo in tenaci gramine.
Labuntur altis interim rivis aquæ:
Queruntur iu sylvis aves:
Fontesque lymphis obstrepunt manantibus,
Somnos quod invitet leves.
At cum tonantis annus hybernus Jovis
Imbres nivesque comparat,
Aut trudit acres hinc & hinc multa cane
Apros in obstantes plagas;
Aut amite levi rara tendit retia,
Turdis edacibus dolos;
Pavidumque leporem, & advenam laqueo gruem
Jucunda captat præmia.
Quis non malarum quas amor curas habet
Hæc inter obliviscitur?
Quod si pudica mulier in partem juvet
Domum atque dulces liberos,
Sabina qualis aut perusta solibus
Pernicis uxor Appuli,
Sacrum vetustis exstruat lignis focum
Lassi sub adventum viri,
Claudensque textis cratibus lætum pecus,
Distenta siccet ubera:

» Graces aux filles de mémoire,
J'ai chanté des animaux:
Peut-être d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup en langue des Dieux
Parle aux chiens dans mes ouvrages;

„de revenir avec ses neiges & ses frimats: il se dé
„du mauvais temps par la chasse: tantot à la 1
„ne meute nombreuse, il pousse dans les toiles
„gueux sanglier; tantot sur de petites baguet
„polies il tend des filets fort deliés pour surpr
„grives avides; d'autres fois il prend au lacet
„levraut, ou la grue passagere, & il trouve
„proie le délassement de ses fatigues. L'aman
„passionné peut-il, parmi ces innocentes occu
„ne pas oublier les maux que cause une folle
„Si avec cela une chaste épouse, semblable à n
„nes, ou à nos laborieuses Apulienes, prend
„côté le soin de la maison & des enfans; si el
„me ses troupeaux dans le parc pour en traire
„si le soir, quand son mari revient fatigué de
„vail, elle lui fait un bon feu; si avec des n
„ples & du vin de l'année elle lui apprête à
„frais un souper qu'il trouve excellent: non les
„du lac lucrin, le turbot, le sarget même, si q
„chassé des mers du levant, par la tempête, 1
„par hasard sur nos côtes, ne me feroient pas 1
„meilleure chere. Les poules d'Afrique, les g
„d'Ionie, & tout ce que l'on a de plus délicat
„moins mon goût, qu'un agneau égorgé pour la
„Dieu Terme; un chevreau échappé des dents d
„un plat d'olives cueillies dans mes fertiles verg

Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages;
De telle sorte pourtant,
Que les fous vont l'emportant,
La mesure en est plus pleine.

Je

u d'oseille & quelques mauves saines & rafraîchissan-. Pendant ce frugal repas, quel plaisir de voir de sa le les moutons bien nourris accourir à la bergerie, les bœufs harassés traîner à pas tardifs la charrue ren-sée! quel plaisir de voir autour de son foyer une upe de valets dont le grand nombre marque la ri-esse de la maison. C'est ainsi que parloit l'usurier phius, résolu de passer à la campagne le reste de jours: point du tout, il n'eut pas plutôt ramassé it son argent, au jour des Ides, qu'il chercha à le cer à gros intérêts aux Calendes du mois suivant."

oilà approchant quelle est la conduite des vieux tisans: je n'en ai connu aucun à qui je n'aye enten-louer la solitude; & je n'en ai pas vu un seul aban-ner la cour, que lorsque le souverain les en a exilés. ont été alors aussi au désespoir que l'auroit été l'u-er dont parle Horace s'il eût perdu toute la som-qu'il faisoit valoir. La solitude n'est véritablement que pour un philosophe qui en connoît tout le ; *qui vitat potentiorum limina.* Je ne suivrai pas emple des courtisans dont je parle, & si les Parques filent encore quelques jours, je mettrai un intervalle solitude entre la vie & la mort. O *rus, quando te iam?*

Fable 169. *Le Dépositaire infidèle.*

" Graces aux filles de mémoire,
J'ai chanté des animaux:
Peut-être d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup en langue des Dieux
Parle aux chiens dans mes ouvrages;

„de revenir avec ses neiges & ses frimats: il se dédo
„du mauvais temps par la chasse: tantot à la sui
„ne meute nombreuse, il pousse dans les toiles u
„gueux sanglier; tantot sur de petites baguette
„polies il tend des filets fort deliés pour surpren
„grives avides; d'autres fois il prend au lacet le
„levraut, ou la grue passagere, & il trouve
„proie le délassement de ses fatigues. L'amant
„passionné peut-il, parmi ces innocentes occup
„ne pas oublier les maux que cause une folle a
„Si avec cela une chaste épouse, semblable à no
„nes, ou à nos laborieuses Apuliennes, prend
„côté le soin de la maison & des enfans; si elle
„me ses troupeaux dans le parc pour en traire l
„si le soir, quand son mari revient fatigué de s
„vail, elle lui fait un bon feu; si avec des
„ples & du vin de l'année elle lui apprête à p
„frais un souper qu'il trouve excellent: non les l
„du lac lucrin, le turbot, le sarget même, si que
„chassé des mers du levant, par la tempête, se
„par hasard sur nos côtes, ne me feroient pas fai
„meilleure chere. Les poules d'Afrique, les gel
„d'Ionie, & tout ce que l'on a de plus délicat fl
„moins mon goût, qu'un agneau égorgé pour la fê
„Dieu Terme; un chevreau échappé des dents du
„un plat d'olives cueillies dans mes fertiles verge

Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages;
De telle sorte pourtant,
Que les fous vont l'emportant,
La mesure en est plus pleine.

Je

[illegible] d'oseille & quelques mauves saines & rafraîchissan[illegible]. Pendant ce frugal repas, quel plaisir de voir de sa [illegible]ble les moutons bien nourris accourir à la bergerie, les bœufs harassés traîner à pas tardifs la charrue ren[illegible]rsée! quel plaisir de voir autour de son foyer une [illegible]oupe de valets dont le grand nombre marque la ri[illegible]esse de la maison. C'est ainsi que parloit l'usurier [illegible]phius, résolu de passer à la campagne le reste de [illegible]s jours: point du tout, il n'eut pas plutôt ramassé [illegible]ut son argent, au jour des Ides, qu'il chercha à le [illegible]acer à gros intérêts aux Calendes du mois suivant."

Voilà approchant quelle est la conduite des vieux [illegible]rtisans: je n'en ai connu aucun à qui je n'aye enten[illegible] louer la solitude; & je n'en ai pas vu un seul aban[illegible]ner la cour, que lorsque le souverain les en a exilés. [illegible]ont été alors aussi au désespoir que l'auroit été l'u[illegible]er dont parle Horace s'il eût perdu toute la som[illegible] qu'il faisoit valoir. La solitude n'est véritablement [illegible]e que pour un philosophe qui en connoît tout le [illegible]t; *qui vitat potentiorum limina.* Je ne suivrai pas [illegible]xemple des courtisans dont je parle, & si les Parques [illegible] filent encore quelques jours, je mettrai un intervalle [illegible] solitude entre la vie & la mort. O *rus, quando te* [illegible]*iciam?*

[illegible]s Fable 169. *Le Dépositaire infidèle.*

Je mets auſſi ſur la ſcéne
Des trompeurs, des ſcélerats,
Des Tyrans, & des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force ſots, force flatteurs:
Je pourrois y joindre encore
Des Légions de menteurs.

Monſieur de Voltaire voudroit, que l
Fontaine eût raccourci une grande part
de ſes Contes: il a raiſon. Il y en a pl
ſieurs, en effet, qui ſont trop longs, & da
leſquels il ſe permet des digreſſions ing
nieuſes, mais d'une trop grande étendu
On peut même dire, que ſes Contes, q
d'ailleurs ont des agrémens & des tou
inimitables, ont pourtant moins de pure
& d'exactitude, que ſes fables. Mais
qui donne un entier avantage à ſes fabl
ſur ſes Contes, c'eſt que les fables forme
le cœur & l'eſprit, & que les Contes, qu
que ingénieux qu'ils ſoient, ſont capabl
de jeter, dans la débauche, & même da
la crapule, les jeunes-gens qui les liſe
avec peu de précaution. Ils ſont même pl
dangereux pour les femmes, que pour l
hommes; parce qu'ils leur apprennent à m
priſer un certain point d'honneur dont
eſt eſſentiel, pour leur bonheur, qu'elles
ſe départent jamais. Je conſens qu'une fe

m

: aimable ait un amant: l'amour eſt la
bleſſe des grands cœurs, je dirois pres-
e volontiers, la vertu; mais je ne veux
int qu'elle ſoit une Catin. Les Contes
la Fontaine n'inſpirent point de l'amour,
iis du libertinage: il ſemble même qu'en
iſieurs endroits, cet auteur veuille four-
· des armes aux Courtiſannes les plus avi-
;. S'il avoit été payé par quelques-unes,
:oit-il pû tenir un langage qui fût plus
eur gré, que celui-ci?

*¹ Femmes, voilà ſouvent comme on vous traite.
Le ſeul plaiſir eſt tout ce qu'on ſouhaite.
Amour eſt mort: le pauvre Compagnon
Fut enterré ſur les bords du Lignon:
Nous n'en avons ici ni vent ni voie.
Vous y ſervez de jouët & de proie
A jeunes gens indiſcrets, ſcélérats:
C'eſt bien raiſon qu'au double on le leur rende.
Le beau premier qui ſera dans vos lacs,
Plumez le moi, je vous le recommande.

oilà une morale & des préceptes qui ſe-
nt fort du goût des coquettes les plus
trées. Quant à moi, je les crois auſſi
auvais, que les excuſes que la Fontaine a
nnées, pour défendre la licence qui regne
ns ſes Contes. Il prétend qu'il n'apprend
aux

* Tome II. Conte 14. *Les Remois.*

aux jeunes filles qui les liſent, les obſc
tés les plus blâmables & les plus indéc
tes, que pour les empêcher d'être tromp
& ſéduites par leurs amans. En vérité, v
là une précaution bien ſenſée & bien util

[77] C'eſt dans la vue & dans l'intention
Qu'on ſe méfie en telle occaſion.
J'ouvre l'eſprit & rend le Sexe habile
A ſe garder de ces piéges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille
Contre une ſeule à qui nuiroient mes vers.

Il faut pourtant convenir que tous
Contes de la Fontaine ne ſont point é
lement dangereux; il y en a qui, loin
détruire l'amour, & de mettre la débau
à ſa place, font de cet amour, un portr
flatteur, qui plaît aux cœurs, naturellem
tendres & vertueux. Le Conte du Fauc
eſt ſi intéreſſant, qu'il a fourni le ſujet d
ne fort jolie comédie. Celui de la Cou
ſanne amoureuſe a quelque choſe de toucha
par ſon ingénieuſe & tendre naïveté; la d
ceur aimable de Camille, les épreuves a
quelles conſtance mit ſa tendreſſe, ſont
peintes avec toutes les graces poſſibles.
y a dans ce Conte, des endroits d'une fine
infinie, & d'une délicateſſe charmante. I

[77] Tome II. *Le fleuve Scamandre.*

·éflexions, que fait la Fontaine, au sujet l'une Courtisane qui aime véritablement, ont prises dans la nature même.

Ce que possible on ne croira pas vrai,
C'est que Camille, en caressant la belle,
Des dons d'amour lui fit goûter l'essai.
L'essai! Je faux, Constance en étoit-elle
Aux élémens? Ce que la belle avoit
Pris & donné de plaisirs en sa vie,
Conter pour rien jusqu'alors se devoit.
Pourquoi cela? Quiconque aime le die.

.a Fontaine a raison: l'amour seul procure les plaisirs véritables; la débauche donne & fournit en abondance, des emportemens uxurieux. Ceci soit dit en passant, je n'ai amais compris comment un galant-homme, qui avoit goûté une fois en sa vie, la louceur d'aimer une maîtresse aimable, & l'en être aimé, pouvoit sentir la moindre itisfaction dans la crapule & dans la déauche: je ne crois pas même, qu'il y ait uelque chose de bien flatteur dans ces préndues bonnes fortunes passagéres. Je ne enserai jamais ce que la Fontaine fait dire ans le Conte du Berceau.

78 Pinucio, qui n'attendoit que l'heure,
Et qui contoit les momens de la nuit,

Son

78 Tom. II. *le Berceau* Conte.

Son temps venu ne fait longue demeure:
Au lit de camp s'en va droit & sans bruit.
Pas ne trouva la pucelle endormie;
J'en jurerois. Colette apprit un jeu,
Qui, comme on fait, lasse plus qu'il n'ennuie
Treve se fit; mais elle dura peu:
Larcins d'amour ne veulent longue pause.

Je le répete encore: ce n'est point avec fille qu'on débauche, en passant, dans cabaret, comme fit Pinucio, qu'on g de véritables plaisirs. Il faut que l'on épris d'une passion forte & véritable; il que l'esprit soit aussi séduit que le c pour qu'on puisse dire véritablement, ce *jeu lasse plus qu'il n'ennuie.* Ce qu'avec une maîtresse véritablement ai que *larcins d'amour ne veulent longue p* mais il semble, que la Fontaine, dans que tous ses Contes, se soit fait un vé ble plaisir de fournir des armes au lib nage, pour détruire l'amour. Dans son conde, qu'il a pris de l'Arioste, il fait portrait du Roi Astolphe & de son c dent, qui semble copié sur celui de jeunes Mousquetaires qui entretien une grisette à frais communs. Ce dant il loue beaucoup Astolphe & son fident, de leur sage conduite & de goût sensé.

79 A

» Ayons quelque objet en commun;
Pour tous les deux c'eſt aſſez d'un.
J'y conſens, dit Joconde, & je ſais une Dame
Près de qui nous aurons toute commodité;
Elle a beaucoup d'eſprit, elle eſt belle, elle eſt femme
D'un des premiers de la cité.
Rien moins, reprit le Roi, laiſſons la qualité:
Sous les cotillons des griſettes,
Peut loger autant de beauté,
Que ſous les jupes des coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon;
Etre en continuel ſoupçon,
Dépendre d'une humeur fiere, brusque ou volage;
Chez les Dames de haut parage
Ces choſes ſont a craindre, & bien d'autres encor.
Une griſette eſt un treſor:
Car, ſans ſe donner de la peine,
Et ſans qu'au bal on la promene,
On en vient aiſément à bout:
On lui dit ce qu'on veut, bien ſouvent rien du tout.
Le point eſt d'en trouver une qui ſoit fidele.
Choiſiſſons la toute nouvelle,
Qui ne connoiſſe encor ni le mal, ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte:
Je la tiens pucelle ſans faute,
Et ſi pucelle, qu'il n'eſt rien
De plus puceau, que cette belle:
Sa poupée en ſait autant qu'elle.
J'y ſongeois, dit le Roi, parlons lui dès ce ſoir:
Il ne s'agit que de ſavoir

Qui

ſ. Tom. I. Conte premier.

Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,
Si son cœur se rend à nos vœux,
La premiere leçon du plaisir amoureux.
Je sai que cet honneur est pure fantaisie;
Toutefois étant Roi, l'on me le doit céder:
Du reste il est aisé de s'en accommoder.
Si c'étoit, dit Joconde, une céremonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas:
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au sort, c'est la justice,
Deux pailles en feront l'office,

On ne peut narrer plus naturellement & plus spirituellement: mais, pour peu d'attention qu'on fasse en lisant ces vers, on verra, qu'il n'en est pas un seul qui n'établisse une maxime qui tend à tourner en ridicule cet amour qui fait le bonheur des cœurs. Tout amant délicat doit exhorter sa maîtresse à ne lire jamais les Contes de la Fontaine, & j'oserai dire, que toute femme qui aime la gloire de son sexe, doit peu les estimer. Il semble qu'ils n'ayent été presque tous inventés, que pour deshonorer le beau sexe, & le dépeindre comme occupé à tromper les hommes. Le Conte des trois comméres est une satyre des plus violentes; ce sont trois femmes qui se font un honneur de tromper leurs maris; & celle, qui y réussit le mieux passe pour la plus spirituelle. Celui de la fiancée du

Roi de Garbe, fait l'apologie d'une Prince qui s'abandonne à dix ou douze permes; celui des Cordeliers de Catalogue inge en Catins toutes les femmes d'une inde Ville; & celui du Muletier est inité pour servir d'excuse à une Reine couche avec un Muletier.

Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelinde, & la couche Royale
De part & d'autre étoit assurément,
Aussi complette, autant bien assortie,
Qu'elle fut onc; quand Messer Cupidon,
En badinant, fit cheoir de son brandon
Chez Agiluf, droit dessus l'écurie,
Sans prendre garde, & sans se soucier
En quel endroit, dont, avecque furie,
Le feu se prit au cœur d'un Muletier.
Ce Muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout son origine.

* * *

En ses présens le ciel est toujours juste,
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talens. Un Empereur Auguste
A les vertus propres à commander;
Un Magistrat sait les points décider;
Au jeu d'amour le Muletier fait rage.
Chacun son fait; nul n'a tout en partage.

oilà quelque chose de bien instructif pour ie jeune personne dont on veut former sprit & le cœur. Les dévots se sont éle-

vés contre les Contes de la Fontaine n'étoit pas eux seuls qui auroient du mer des poësies aussi dangereuses. gens du monde, & sur tout les amans, roient du condamner ce livre, comm plus pernicieux qu'on ait jamais écrit. auteur a réduit en préceptes toutes le tions les plus capables de perdre le c d'une jeune personne; il a assaisonné maximes de tout l'esprit & de tout jouement possible; elles se gravent aisér dans la mémoire; & elles s'offrent si vent à l'imagination, qu'il est très-da reux, qu'après s'être complu longtemp leur souvenir, on ne soit tenté de les i tre en pratique. Enfin, quand même i seroit pas vrai, que les Contes de la I taine fussent aussi dangereux qu'ils le pour le beau sexe; toujours est-il cer qu'ils contribueroient à diminuer l'est que les hommes doivent avoir pour les f mes. Si l'on ôte cette estime de la So civile, on la détruit; si l'on fait croire maris, que leurs femmes sont des Ca aux amans, que leurs Maîtresses sont gourgandines; si l'on établit enfin pour p cipe, que les filles qui paroissent les sages le sont rarement, on perd cette me & cette affection mutuelle qu'il

;tenir entre les deux ſexes, pour la tran-
ité & pour l'augmentation des familles.
emande ſi un homme qui méditera ſur
rers ſuivans, où Aſtolphe & ſon ami,
s avoir cherché avec ſoin, une pucelle,
rouvent qu'une Catin, concevra une bon-
opinion des filles qui paroiſſent les plus
s & les plus innocentes.

: la chappe à l'Evêque, hélas ils ſe battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient.
oi qu'il en ſoit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
belle étant venue en leur chambre le ſoir,
Pour quelque petite affaire,
s deux aventuriers près d'eux la firent ſeoir;
uérent ſa beauté, tâcherent de lui plaire;
Firent briller une bague à ſes yeux.
A cet objet ſi précieux,
Son cœur fit peu de réſiſtance.
marché ſe conclut, & des la même nuit,
e l'Hotellerie étant dans le ſilence,
Elle vient les trouver ſans bruit.
milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la choſe ſe paſſe
grand plaiſir des trois, & ſurtout du Romain
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, & c'eſt en vain
Que de ce point on s'embarraſſe;
Car il n'eſt ſi ſotte après tout
Qui ne puiſſe venir à bout

De

De tromper à ce jeu le plus ſage du monde.
Salomon, qui grand Clerc étoit,
Le reçonnoît en quelque endroit,
Dont il ne ſouvint pas au bon homme Joconde.
Il ſe tint content pour le coup,
Crut qu'aſtolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, & maître pucelage
Joua des mieux ſon perſonnage.
Un jeune gars pourtant en avoit eſſayé.

Quoique ces vers ſoient bien capables d'inſpirer des ſentimens très-déſavantageux pour le beau ſexe; il y en a encore dans le même Conte, qui ſont, a mon avis plus pernicieux: ce ſont ceux, dans lesquels il eſt parlé de ce livre où Aſtolphe & ſon Compagnon Joconde écrivent les noms de toutes les belles qu'ils avoient miſes à mal pendant leur voyage. L'idée eſt ſinguliere & plaiſante: mais elle n'en eſt pas moins contraire aux égards qu'on doit avoir pour tout ce qui peut contribuer au bien de la Société.

Joconde approuva fort le deſſein du voyage.
Il nous faut dans notre équipage,
Continua le Prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre le nom de celles,
Qui ne feront pas rebelles,
Chacune ſelon ſon rang.
Je conſens de perdre la vie,
Si devant que ſortir des confins d'Italie,
Tout notre livre ne s'emplit,

Et

ſi la plus ſévére à nos vœux ne ſe range.
Nous ſommes beaux, nous avons de l'eſprit;
Avec cela, bonnes lettres de change:
Il faudroit être bien étrange,
Pour réſiſter à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacqs
gens, qui ſèmeront l'argent & la fleurette,
Et dont la perſonne eſt bien faite.
ur bagage étant prêt, & le livre ſur-tout,
Nos galans ſe mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
nombrer les faveurs que l'amour leur envoie;
Nouveaux objets, nouvelle proie.
ureuſes les beautés qui s'offrent à leurs yeux!
plus heureuſe encor celle qui peut leur plaire!
Il n'eſt, en la plupart des lieux,
Femme d'Echevin ni de Maire,
De Podeſtat, de Gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur,
D'avoir en leur Regiſtre place, *&c.*

ne ſaurois mieux finir ce que j'ai à ſur les Contes de la Fontaine, qu'en t Despréaux, qui ayant fait une Diſſer-n, pour montrer que la Fontaine étoit :ieur à l'Arioſte, dans la maniere de :r agréablement, & *qu'il avoit mieux ris l'idée & le caractère de la Narration,* ſont ſes propres termes) a cependant amné ſévérement, dans un autre en-, la licence qu'il a priſe, & la maniere dont il a écrit.

80 Que votre ame & vos mœurs peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur en vers infames déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

La Fontaine reconnut sur la fin de ses jours, combien ses Contes étoient pernicieux, il les condamna publiquement. Voici ce que dit à ce sujet Mr. l'Abbé d'Olivet dans son Histoire de l'Académie. 81 *Prêt à recevoir le viatique, il détesta ses Contes les larmes aux yeux, & fit amende honorable devant Messieurs de l'Academie, qu'il avoit priés de se rendre chez lui par députés pour être témoins de ses dispositions présentes; protestant, que s'il revenoit en santé, il n'employcroit son talent pour la poésie, qu'à écrire sur des matieres pieuses, & qu'il étoit résolu à passer le reste de sa vie, autant que ses forces le permettroient, dans l'exercice de la pénitence.* Quand la Fontaine n'auroit point été dévot, dans les derniers momens de sa vie, il auroit du, comme honnête homme être faché d'avoir composé ces Contes

pu

80 Despréaux Art. poet. Chant. IV.

qu'ils ne ſont guéres moins contraires itoyen qu'au Chrétien.

viens aux ouvrages poſthumes, dont publié un ample recueil. Mr. de Vola raiſon de vouloir en ſupprimer la grande partie. La Fontaine convenoit, tous ſes ouvrages n'étoient pas d'un égal; il avoit voulu eſſayer trop de es différens: il nous apprend lui même c'étoit-là ſon défaut.

›illon du Parnaſſe, & ſemblable aux abeilles,
qui le bon Platon compare nos merveilles,
ſuis choſe légére, & vole à tous ſujets,
vais de fleur en fleur & d'objets en objets;
beaucoup de plaiſir je mêle un peu de gloire.
ois plus haut peut-être au Temple de Mémoire,
dans un genre ſeul j'avois uſé mes jours.
is quoi! je ſuis volage en vers comme en amours.

Ir. l'Abbé d'Olivet prétend, que le même eſprit qui préſidoit à la conduite de la taine, préſidoit à ſes compoſitions. Esſimple, ingenu, ſenſé, galant; mais inlant, diſtrait, pareſſeux, il ne mettoit toujours la derniere main à ſes ouvramais jusqu'aux morceaux qu'il a le négligés, tout décele en lui un grand Maître.

Hiſtoire de l'Academ. pag. 344. Tom. II.

Maître. Le même Abbé assure, qu'il[...] regardé, par tous les gens de goût, com[...] me [82] *l'un de nos cinq ou six poëtes, po[...] lesquels le temps aura du respect, & dans [...] ouvrages desquels on cherchera les débris [...] notre langue, si jamais elle vient à périr.*

La Fontaine a fait un Roman inti[...] *les amours de Psiché & de Cupidon.* Il [...] écrit spirituellement, ainsi que tous ses o[...] vrages: il en a pris le sujet, dans Apu[...] mais il l'a embelli. Son but principal ét[...] de plaire, il lui parut qu'il devoit se co[...] former au goût de son siècle, porté au [...] lant & à la plaisanterie: & comme le suj[...] qu'il traitoit, étoit plein de merveilleu[...] mais d'un merveilleux badin, il a fallu qu'[...] ait badiné, depuis le commencement ju[...] qu'à la fin de son ouvrage. La Fontai[...] dit quelque part, que quand il ne l'auro[...] pas fallu, son inclination l'y eût porté. [...] assuroit cependant, qu'il [83] avoit trouvé d[...] plus grandes difficultés dans cet ouvra[...] ge, qu'en aucun autre qui fût sorti de [...] plume.

L

[82] Ibidem.

[83] Dans la préface de ce Roman.

La Fontaine a eu quelques imitateurs, qui sans l'avoir égalé, ont cependant mérité l'estime du public. Nous avons déjà parlé de Mr. de la Mothe: nous n'en dirons rien de plus ici. Mr. Aubert s'est fait connoître par plusieurs apologues qui sont dans differents journaux; & où l'on trouve de la facilité, de l'aisance & de la naïveté. Il seroit à souhaiter qu'il y eût dans quelques-uns un peu plus de gaieté: Mr. Aubert narre bien, & toujours sa moralité est la clôture naturelle de sa fable. Il n'en est pas de même dans les apologues de Fuselier, connu par plusieurs operas & quelques cantates qui ont été mises en musique par Clairembaut. L'art ne manque pas dans ses fables: mais il saute aux yeux, c'est une machine dont on voit les cordes & le rouage.

§. XIII.

SUR THOMAS CORNEILLE [14].

Si nous en devons croire un des plus savans & des plus ingénieux écrivains qu'ait eu

14 Thomas Corneille naquit à Rouen le 20 Août [illegible]. & mourut à Andely, petite ville de Normandie le 8 Decembre 1709. âgé de 84. ans.

eu la France, Thomas Corneille, frere
det du grand Corneille, a fait des pie
qui peuvent être placées parmi les meill
res du théatre, & qui effacent les plus
cellentes des Grecs. Un pareil éloge
roîtra outré à bien des gens: j'avoue q
me paroît tel, & que je ne saurois ê
sur ce point, du sentiment de Mr. de F
tenelle. *Les meilleures pieces*, [85] dit-il,
Sophocle, *d'Euripide*, *d'Aristophane*, *ne ti
dront guéres devant Cinna*, *Ariane*, *Ana
maque*, *Phédre*, *le Misantrope & un gra
nombre d'autres tragédies & comédies du
temps.* Voilà *l'Ariane* mise au-dessus de
Phédre d'Euripide, & à côté de celle
Racine. En vérité, il falloit que l'ami
que Mr. de Fontenelle avoit pour Thor
Corneille, de qui il étoit le neveu, lui
illusion: car enfin cette Ariane si vantée
une piece médiocre; elle a plu sur le th
tre, parce que l'actrice qui jouoit le R
d'Ariane, le seul beau qu'il y ait dans
piece, le jouoit dans la perfection: m
un seul personnage fait-il une bonne
gédie, lorsque tous les autres sont dé
tueux? Le caractère de Phédre est foi
languissant & odieux; celui de thésée ne l

[85] Fontenelle, digression sur les anciens. pag. 27

pas moins, il eſt même mépriſable; celui d'Oenarus Roi de Naxe eſt presque ridicule; c'eſt un bon homme qui aime Ariane ſans trop ſavoir pourquoi, qui l'ennuie de deux ou trois déclarations, dans le moment qu'il la croit prête à épouſer Théſée, & qui vers la fin de la piece, paroît fort content de pouvoir, au risque du cocuage, la recevoir comme veuve, des mains de Théſée. Pirithoüs eſt un mal-honnête homme, qui fait l'office de Mercure; il aide Théſée à tromper Ariane, & à débaucher ſa ſœur. Voilà au vrai les caractères de la piece. Quant à la diſtribution des ſcénes, elle eſt très-ſimple: & il n'y a, ni coup de théatre, ni intrigue intéreſſante, ni ſituation brillante. Théſée dit aſſez froidement, à Ariane, qu'il ne l'aime plus, & qu'il en eſt très-fâché. Le même Théſée ne dit rien, ni de bien vif, ni de bien brillant, dans les ſcénes où il ſe trouve ſeul avec Phédre. Enfin, ſi l'on ôte le rôle d'Ariane, le reſte de la piece mérite à peine d'être lû. Il eſt vrai, qu'il y a dans ce rôle d'Ariane, les morceaux les plus tendres & les plus pathétiques; & comme il eſt très-conſidérable, & qu'il étoit joué par une grande comédienne, il n'eſt pas ſurprenant, que la piece ait réuſſi à la repréſentation, & qu'on la repréſente encore

core très-souvent; toutes les grandes c médiennes étant bien aises de jouer un rôl qui les fait briller. La scéne quatrieme c troisieme acte est merveilleuse: Thésée parle fort peu; mais Ariane y dit les ch ses du monde les plus touchantes & l plus naturelles.

Tu ne peux rien de plus! qu'aurois-tu fait parju
Si, quand tu vins du monstre éprouver l'aventure
Abandonnant ta vie à ta seule valeur,
Je me fusse arrêtée à plaindre ton malheur?
Pour mériter ce cœur, qui pouvoit seul me plaire,
Si j'ai peu fait pour toi, que falloit-il plus faire?
Et que s'est-il offert que je pusse tenter
Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter?
Pour te sauver le jour, dont ta rigueur me prive
Ai-je pris à regret le nom de fugitive?
La mer, les vents, l'exil, ont-ils pu m'étonner?
Te suivre c'étoit plus que me voir couronner;
Fatigues, peines, maux, j'aimois tout pour ta caus
Dis moi que non, ingrat, si ta lâcheté l'ose;
Et désavouant tout, ébloui moi si bien,
Que je puisse penser que tu ne me dois rien.

Il y a beaucoup de morceaux, dans l rôle d'Ariane, aussi tendres que celui-là sur-tout dans les deux dernieres scénes d cinquieme acte, qui sont très-belles; ma qui sont, pour ainsi dire, deux monologue Les Acteurs qui se trouvent sur le théatr disant a peine, quinze vers, pour trois-cent qu'e

qu'en récite Ariane, dans ces deux ſcénes. Il y a pluſieurs vers, dans ces trois-cents, que Racine n'auroit point deſavoués dans ſes plus belles pieces.

- - - - Non parjure Théſée,
Ne crois pas que jamais je puiſſe être appaiſée:
Ton amour y feroit des efforts ſuperflus.
Le plus grand de mes maux eſt de ne t'aimer plus,
Mais après ton forfait, ta noire perfidie,
Pourvû qu'à te gêner le remords s'étudie,
Qu'il te livre ſans ceſſe à de ſecrets bourreaux;
C'eſt peu, pour m'étonner, que les plus grands des maux;
J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injuſtices.
Tu m'as bravé, il faut qu'à ton tour tu gémiſſes.
Mais, quelle eſt mon erreur! Dieux [illegible]enace en l'air!
L'ingrat ſe donne ailleurs: quand je crois lui parler,
Il goûte la douceur de ſes nouvelles chaînes!
Si vous m'aimez, Seigneur, ſuivons-le dans Athénes,
Avant que ma rivale y puiſſe triompher,
Partons, portons y plus que la flamme & le fer.
Que par vous la perfide entre mes mains livrée
Puiſſe voir ma fureur de ſon ſang enivrée;
Par ce terrible éclat ſignalez ce grand jour;
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

e ſont pluſieurs endroits pareils à celui-là, ui ont rendu brillant le rôle d'Ariane, & ui ont ſoutenu la piece: mais je le repéte ncore, cette tragédie conſiderée dans ſon tier, eſt médiocre.

 Le

Le Comte d'Eſſex me paroît incompa
rablement meilleur que l'Ariane; les ca
ractères en ſont infiniment plus nobles: &
s'il y a dans les ouvrages de Thomas Cor
neille, une piece qui puiſſe être comparée
avec celles de Racine & du grand Corneil
le, ſans doute c'eſt celle-la. Le caractère
d'Eliſabeth eſt grand, noble, fier, conforme
à l'hiſtoire; & cependant tendre. Celui de
la Ducheſſe eſt intéreſſant, aimable; c'eſt
un perſonnage épiſodique des mieux intro
duits & des plus ſagement amenés qu'il y
ait dans les meilleures tragédies modernes
Celui du Comte d'Eſſex eſt peut-être un
des plus beaux & des plus nobles qu'on
ait mis ſur le théatre. Le ſujet de cette
tragédie eſt exceſſivement ſimple: mais il
eſt conduit avec tant d'art, qu'il remplit les
cinq actes, ſans récits, ſans déclamation, en
fin ſans aucun de ces ſecours aux quels les
poëtes médiocres ont recours pour pou
voir ſe tirer d'affaire, lorsqu'ils n'ont point
aſſez de force & de génie, pour ſuppléer
à la ſimplicité de leur ſujet.

Il y a encore quelques tragédies de Tho
mas Corneille, qui ne ſont point mépriſa
bles. La mort d'Annibal, la mort d'Achil
le, Antiochus, me paroiſſent, après le Com
te d'Eſſex, les trois meilleures. Ces pieces
ſont

it fort ſagement conduites; & peut-être diroit-on rien de bien extraordinaire, ſi disoit qu'elles le ſont avec autant d'art, : les meilleures de Pierre Corneille. Si omas Corneille avoit conçu des caractè- auſſi grands, que ceux que ſon frere : ſur le théatre, & qu'il leur eût fait dire choſes auſſi ſublimes, je ne balance int à croire, qu'il eût été au deſſus de ; ſes pieces étant toujours conduites avec ucoup de régularité: mais ce qui, pour dinaire, a manqué à Thomas Corneille, ſont les idées & les expreſſions. Si l'on it connoître combien il étoit au deſſous ſon frere, & de Racine, il faut compa- quelques endroits de ſes pieces, où il itoit des ſujets à peu près les mêmes e ceux qu'ont traité ces deux grands hom- s. On jugera aiſément alors de la dif- ence qu'il y a entre eux & lui. Parmi ıſieurs exemples que je pourrois citer, me contenterai d'un ſeul. J'ai rapporté vers où Racine fait parler Mithridate pirant. Thomas Corneille fait de mê- : parler Annibal dans ſes derniers mo- ns, & le met préciſément dans la mê- : ſituation que Mithridate. Ce Roi du nt s'étoit bleſſé mortellement, pour évi- : de tomber dans les mains des Romains:

 An-

Annibal s'étoit empoifonné, pour le n
fujet; ils meurent tous les deux plei
leur haine contre les Romains; l'un
les bras de fon fils; l'autre de fa fille
eft difficile de trouver des fituations
reffemblantes: voyons combien Th
Corneille refte, pour les idées, au de
de Racine.

ANNIBAL à fa fille.

C'eft trop, il ne faut plus que votre amour fe
Le Prince vous mérite, il eft enfin fans tache.
Prenez-le pour Epoux, & dans tous vos de
Ayez pour feul objet la perte des Romains.
Après un trop long fafte, un jour viendra pe
Où ces Tyrans du monde adoreront un Maît
Et tremblans fous le [illegible] qu'ils m'ofoient d
Se foumettront aux loix, qu'ils n'ont pu me d
Puiffent-ils, attendant ce honteux efclavage,
Tourner contre leur fein leur plus fanglante r
Se déchirer l'un l'autre, & d'un acier fatal
Eux-mêmes s'immoler aux manes d'Annibal.

ELISE.

Aux manes d'Annibal!

ANNIBAL.

Quoi! vous auriez pu c
Que j'euffe pris fi peu l'intérêt de ma gloire,
Qu'aux mains de mes tyrans m'étant vu fans f
Je leur euffe laiffé quelque droit fur mes jou

et anneau m'a fourni dequoi ne les pas craindre.
meurs empoisonné.

NICOMEDE.

Dieux!

ANNIBAL.

Gardez-vous de me plaindre.
wecque trop d'éclat j'ai su remplir mon sort,
our vous donner sujet de regretter ma mort.
'ivez, pour haïr Rome, & maîtres de vos vies,
i d'un jaloux destin elles sont poursuivies,
nvisageant toujours sa rigueur sans effroi,
ravez la Tyrannie, & mourez comme moi.

n loin d'être mauvais, ces vers sont ux: mais combien ne sont-ils pas inférirs à ceux de Mithridate?

Thomas Corneille a fait plusieurs comés. Elles ne sont point mal écrites: il y es scénes très-ingénieuses; l'intrigue en ordinairement bien conduite; mais ces nédies ont un défaut, c'est qu'elles peiant rarement des caractères marqués; elamusent beaucoup plus quelles n'instruit; elles ressemblent trop au pieces des tes Espagnols. Ce qui domine dans ces nédies, n'est point une critique vive & ouée des défauts qui nuisent à la Soé: ce sont des intrigues, des incidens, erreurs de nom, des déguisemens, des res interceptées, des aventures nocturnes. s mœurs & les caractères y sont très-négli-

gligés, à peine touchés légérement
me en passant. Ces pieces sont
pleines d'esprit & de saillies vive
santes: mais elles sont aussi inférieu
les de Moliére, que les tragédies
auteur sont au dessous de celles de
le son frere.

Quant à la versification de Thoi
neille, elle est souvent obscure, &
toujours foible. Le Comte d'Esse
& la mort d'Achille, sont ses tra
dies les mieux écrites. Cependa
bien des endroits obscurs dans la
chille; la versification d'Ariane &
te d'Essex est foible en général, q
ait des morceaux de ces pieces ve
sez noblement. La versification des
Comte d'Essex & de la Duchesse e
leure qu'il y ait dans les tragédies
mas Corneille, si l'on excepte celle
dernieres scénes de l'Ariane, & de
endroits répandus dans la mort
il y a aussi d'assez beaux vers dans
ne entre Elisabeth & le Comte d'

Et n'as-tu pas, perfide, armant la popu
Essayé, mais en vain, de te mettre en n
Mon Palais investi ne te convainc-t-il p
Du plus grand, du plus noir de tous le

Mais, dis-moi, car enfin le corroux qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime;
Et si, par sa noirceur, je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir, que pour te pardonner;
Pourquoi vouloir ma perte, & qu'avoit fait ta Reine,
Qui dut à sa ruine intéresser ta haine?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton cœur?
Suffolc t'avoit charmé: mais si tu peux te plaindre,
Qu'apprenant cet amour j'ai tâché de l'éteindre,
Songe à quel prix, ingrat & par combien d'honneurs,
Mon estime a sur toi répandu mes faveurs?
C'est peu dire qu'estime; & tu l'as pu connoître,
Un sentiment plus fort de mon cœur fut le maître.
Tant de Princes, de Rois, de Héros méprisés,
Pour qui, cruel, pour qui les ai-je refusés?
Leur hymen eut, sans doute, acquis à mon Empire
Ce comble de puissance où l'on sait que j'aspire:
Mais quoi qu'il m'assurat, ce qui m'ôtoit à toi
Ne pouvoit rien avoir de sensible pour moi.
Ton cœur, dont je tenois la conquête si chére,
Etoit l'unique bien capable de me plaire;
Et si l'orgueil du Trône eût pu me le souffrir,
Je t'eusse offert ma main, afin de l'acquérir.
Espére, & tâche à vaincre un scrupule de gloire,
Qui combattant mes vœux s'oppose à ta victoire;
Mérite, par tes soins, que mon cœur adouci
Consente à n'en plus croire un importun souci, &c.

Quant aux caractères, Thomas Corneille en a mis d'assez beaux sur le théatre. Celui d'Annibal, entr'autres, soutient bien l'idée, que nous en donne l'histoire: il est grand, noble

noble, magnanime, implacable ennemi des Romains, fier dans l'adversité, encore plus que dans la prospérité.

PRUSIAS.

. . . . . vouloir quitter un Roi,
Qui ne réserve rien pour vous prouver sa foi;
Qui vous fait partager la puissance suprême;
Respecter dans sa Cour à l'égal de lui-même!
Et pour votre repos. . .

ANNIBAL.

c'est me connoître mal.
Quoi, parler de repos pour moi, pour Annibal!
Instruit de ses travaux avez-vous lieu de croire
Qu'à s'exiler soi-même il auroit mis sa gloire,
Pour venir en ces lieux, démentant sa fierté,
Languir dans une ingrate & lâche oisiveté?
Si l'ardeur du repos eût touché mon envie,
J'aurois vécu, Seigneur, au sein de ma Patrie,
Et joui des honneurs dont le traité de paix
Laissoit, parmi les miens, le choix à mes souhaits.
Mais Rome, pour avoir triomphé de Carthage,
N'avoit pas d'Annibal surmonté le courage:
L'Afrique, n'osant plus lui faire d'ennemis,
Pour l'attaquer d'ailleurs, il se croit tout permis:
Et son Pays n'a point de douceur qui l'entraîne,
Lorsque pour les Romains il n'y voit plus de haine.
Voilà ses sentimens: réglez vous là-dessus.

Les vers que je viens de citer, peuvent servir à deux choses différentes; à montrer que Corneille a bien peint Annibal; & à donner un exemple de l'obscurité de sa versification.

Mais

Mais Rome, pour avoir triomphé de Carthage,
N'avoit pas d'Annibal surmonté le courage:
L'Afrique, n'osant plus lui faire d'ennemis,
Pour l'attaquer d'ailleurs, il se croit tout permis.

In ne sait, si ce vers *l'afrique n'osant plus ui faire d'ennemis*, se rapporte à Rome, ou Annibal: & il y a un sens très-louche ans cette expression. Voici encore un enroit qui caractérise bien Annibal.

. . de Prusias je crains peu la surprise:
Il peut vouloir me perdre, en former l'entreprise,
Dans ce lâche projet se montrer affermi:
Mais *le Ciel* me réserve un plus noble ennemi.
Il ne m'a pas sauvé des Tyrans que je brave,
Pour me laisser périr aux mains de leur esclave,
Et souffrir qu'un *parjure*, au mépris de sa foi,
M'ose faire un destin si peu digne de moi.
Il fait ce qu'il me doit: & s'il avoit pu croire,
Que Rome eut mérité l'éclat de tant de gloire,
Il eut su de ma perte honorer les grands noms,
Prendre les Fabius, choisir les Scipions.
Moi seul je puis prétendre à cet honneur suprême:
Et pour perdre Annibal, il faut Annibal même.

y a encore, dans ces vers, des sentimens obles & élevés: mais il y a aussi un ou eux endroits, où le sens est embarrassé: n ne sait pas d'abord, si ce vers, *il fait ce u'il me doit, & s'il avoit pu croire*, &c. se apporte au *parjure* ou au *Ciel.*

De

De tout ce que je viens de remarquer, sur les ouvrages de Thomas Corneille, on peut conclurre, qu'un critique a eu raison de dire, que ses pieces ne sont point indignes du grand nom de Corneille: mais qu'elles sont, dans la République des lettres à l'égard de celles de son frere, ce qu'un Cadet est à l'égard de l'Aîné, dans la maison du pere. Racine semble avoir un peu plus élevé Thomas Corneille, que ce critique, & paroît l'approcher davantage de son frere. Dans le Discours qu'il prononça à l'Académie Françoise, lors de la réception de ce poëte tragique, il lui adressa la parole dans ces termes: *Vous auriez pu, bien mieux que moi, Monsieur, lui rendre ici les justes honneurs qu'il mérite, si vous n'eussiez peut-être apprehendé avec raison, qu'en fai-sant*

[86] Ce sujet avoit été déjà traité par la Calprenede, Gentilhomme du Perigord: il a fait encore d'autres tragédies que celle du Comte d'Essex; la mort des enfans d'Herode ou la suite de Mariane, & huit autres, qui sont toutes au dessous du mediocre. Il est l'auteur des romans de Cassandre, de Cleopatre, & des premiers volumes de Pharamond, qui fut achevé par un autre auteur après la mort de la Calprenede. Ces romans sont très-bien conduits, remplis d'intérêt; il y a beaucoup d'imagination, les caractères sont moins outrés

l'éloge d'un frere, avec qui vous avez lleurs tant de conformité, il ne semblât vous faisiez votre propre éloge. C'est cette formité que nous avons tous eu en vue, que tous d'une voix, nous vous avons ap-, pour remplir sa place, persuadé que s sommes, que nous retrouverons en vous, -seulement son nom, son même esprit, son ne enthousiasme; mais encore sa même mo-ie, sa même vertu, son même zéle pour adémie. Voilà un éloge bien flatteur, is bien véritable, du caractère, des senti-ns & de la probité de Pierre Corneille.

Avant que Thomas Corneille eût fait la gédie du Comte d'Essex, Calprenede avoit ité le même sujet. Cette piece n'avoit int été goutée: elle me donnera l'occa-n de faire une digression sur les romans [86].

§. XIV.

: ne le dit Boileau. On les a réimprimés depuis ı d'années, ils ont été relus avec plaisir malgré ces s de Boileau.

Tout ressent la gascogne en un auteur gascon:
Calprenede & Juba parlent du même ton.

; romans de la Calprenede sont bien superieurs à ceux Scuderi & de sa sœur. Il y a plus d'esprit dans lie, roman de cette spirituelle fille, que dans Cas-dre & Cleopatre: mais cet esprit est très souvent dé-cé, & les dissertations qui se trouvent dans Clelie

§. XIV.

SUR CAMPISTRON.

Campiſtron fut ami de l'illuſtre Racine, dont il fut eſtimé & chéri. L'amitié d'un
auſſi

font languir la narration. Quant aux caractères, ils ſont bien plus conformes à l'hiſtoire dans les romans de la Calprenede que dans ceux de Mademoiſelle de Scuderi, où tout reſpire la galanterie; Brutus même eſt dameret, & connoît parfaitement les délicateſſes de l'amour. Cependant malgré ces defauts, on ne peut s'empêcher de lire encore avec plaiſir ces romans ſi vilipendés par le ſevere Despréaux; leur ingenieuſe fiction amuſe, & l'on y trouve aſſez ſouvent de très-belles penſées. Il ſemble que la force de la vérité ait contraint Boileau d'en convenir, dans le temps même qu'il critiquoit ces ouvrages avec beaucoup d'aigrêur.

> Gardez vous de donner, ainſique dans Clelie,
> L'air ni l'eſprit françois à l'antique Italie;
> Et ſous des noms romains faiſant notre portrait,
> Peindre Caton galant, & Brutus dameret.
> C'eſt aſſez qu'en courant la fiction amuſe:
> Trop de rigueur alors ſeroit hors de ſaiſon:
> Mais la ſcéne demande une exacte raiſon.

Pourquoi donc Boileau a-t-il blâmé en tant d'endroits, & ſi durement, les romans de Mademoiſelle de Scuderi, ſi *lorsque la fiction amuſe*, la critique doit être regardée *comme une rigueur hors de ſaiſon?* C'eſt que Boileau n'aimoit point Mademoiſelle de Scuderi, parce que cette illuſtre & ſavante fille, qu'on appella avec raiſon la dixiéme Muſe, étoit amie de beaucoup de gens de lettres qu'il haïſſoit.

grand homme que Racine, forme un
é considérable en faveur d'un poëte
ie, à qui il l'accordoit à cause de ses
Ce fut ce même Racine qui fut
l'au-

u, auteur admirable, doit cependant être lu avec
on par les jeunes gens qui n'ont pas encore le
ierement formé: ils peuvent prendre plusieurs
igemens comme dictés par la verité, qui ne l'ont
par l'envie ou par la haine. Tels sont ceux qui
it les charmans Operas de Quinaut, la traduction
mable de la Pharsale de Lucain par Brebeuf, bien
le à quelques ouvrages que Boileau a loués.
s ici, avant de finir cette note, que les romans
le Scuderi sont infiniment superieurs à ceux de son
Le Cyrus n'approche pas de la Clelie; il y a
usion trop grande dans ce premier roman; l'at-
du lecteur est toujours interrompue par des
ions, qui sont d'autant plus déplacées qu'elles
dre de vue le sujet principal de l'ouvrage. Il
d'observer ici, que Mademoiselle de Scuderi a
on roman de Clelie sous le nom de son frere.
avons encore un autre roman dans le goût de
Calprenede: c'est le Polexandre par Gomberville.
an est très-intéressant, rempli d'imagination, &
avec toute l'adresse possible. Il y a des épiso-
sont si touchans, qu'on ne peut s'empêcher de
e des larmes en les lisant; & ils sont si bien
fond de l'ouvrage, qu'ils conduisent toujours
le sujet principal.
qui font aujourd'hui leurs délices de tant de
orduriers, plus dignes d'être lus dans de mau-

l'auteur de la fortune de Campistron: il procura la connoissance de Mr. le Duc
V

vais lieux par des femmes prostituées, & par des h
mes qui les fréquentent, que par des gens qui n
point le cœur corrompu, & l'esprit gaté; ceux, di
qui aiment ces recueuils d'infamies, trouveront pe
goût aux anciens romans, dont je viens de parler
vertu y est toujours mise dans son plus grand jour
vice consideré & dépeint avec mépris; enfin ces ron
ont été faits pour faire chérir la probité, pour re
les hommes meilleurs qu'ils ne le sont, & les au
au contraire pour leur applanir le chemin du crime
pour tourner en ridicule tous les principes de l'hon

Je ne puis m'empêcher de songer dans ce moment
maux que produit quelque fois le zéle indiscret &
entendu des dévots. Lorsque les romans de Cassar
de Cleopatre, de Clelie, de Polexandre parurent,
les bigots furent allarmés; les Jansenistes sur tout
rent voir *la desolation de l'abomination*, parce qu'une
ne personne lisoit qu'un prince avoit aimé pendant
ans une princesse aimable, avec laquelle il avoit
jours conservé le plus grand respect & la cond
la plus réguliere. Ils s'éleverent avec indignation
tre des ouvrages qui osoient rapporter de sembl
horreurs. En effet est-il rien de si affreux qu'un Pr
qu'un particulier, fasse l'amour à sa maîtresse avan
l'épouser? Pour obvier à un si grand scandale, on
blia plusieurs beaux ouvrages, qui condamnoient le
teurs des romans, ainsi que des empoisonneurs pub
Comme ces belles critiques, ces dévotes réfutat
pouvoient n'avoir pas assez de crédit sur l'esprit

:ndôme, qui le fit d'abord son Secrétaire;
suite, par la protection de ce Prince, il
de-

ts du monde, on employa la plume des poëtes amis
Jansenistes. Despréaux fut un de ceux qui s'éleva
itre les romans, il prit une voie plus sure pour les
rier, que celle dont les bigots se servoient, il les tour-
en ridicule, il fit passer pour des gens sans goût
x qui les lisoient; il réussit par là dans son projet,
les personnes du bel air craignent bien plus de pas-
pour sots, que pour indévots. Que produisit en fa-
ir des hipocrites & des ennemis des romans, l'avanta-
que Despréaux remporta sur ces ouvrages ingénieux?
n inventa un nouveau genre de roman, & au goût
:, utile & amusant de l'auteur de Theagene & de
riclée, roman grec, intéressant & bien écrit, on substi-
celui de Petrone, écrivain dont la licence n'a pu
: soufferte que par le déreglement des mœurs du pa-
ïsme, & dont la lecture n'est tolérable aujourd'hui
: par la beauté de sa diction. C'est le jugement d'un
vain très savant, qui dit en parlant de Petrone *auctor*
urissimus, *purissimæ latinitatis*.

es Anglois ont écrit plusieurs romans, qui, d'un goût
érent de ceux des François, joignent pourtant l'agréa-
à l'utile: Robinson Crusoë est rempli d'imagination;
t un véritable roman philosophique.

'om Jone est l'image de la vie humaine; presque tous
caractères différents y sont dépeints avec beaucoup
vérité: c'est Theophraste, la Bruyere, entre-mêlés
ventures intéressantes.

amela devoile les mouvemens les plus secrets du
r, c'est le portrait de la nature.

devint Secrétaire général des Galéres & du Gouvernement de Provence; il fut même honoré de l'ordre de St. Michel [87].

Les tragédies de Campistron sont conduites avec beaucoup d'art; elles sont parfaitement suivies; les scénes fort bien amenées; les bienséances y sont observées avec sagesse; l'action principale y est toujours con-

Un homme d'esprit, qui n'étoit ni Anglois ni François, me disoit: *Monsieur il est assez singulier que les Anglois ne puissent pas écrire un roman sans y mêler de la philosophie: & les françois un livre de philosophie sans y mettre de la plaisanterie, & presque toujours de la satire: n'est-ce pas là une preuve évidente du bon sens d'une nation, & de la légereté de l'autre.*

Le roman de Joseph Andreus est une sage & spirituelle critique des mœurs des differens états des hommes. Il n'y a rien de si plaisant, & en même temps de plus ingénieux, que l'aventure où Abram Adam Curé de village, étant arrêté par un juge ignorant comme un malfaiteur, est interrogé par ce Magistrat au sujet d'un Eschile grec, qu'il prend d'abord pour un livre de comptes en chifre: mais le Curé ayant dit que c'étoit les ouvrages d'Eschile, un autre Magistrat assistant à la procédure, assure que cet Eschile étoit un pere de l'Eglise, & que l'ouvrage qu'on voyoit étoit un catéchisme qu'il avoit composé par demandes & par réponses.

L'Abbé Desfontaines a donné une traduction assez passable de ce roman: il y a joint une prétendue lettre

suite à sa fin sans interruption; la regle vingt-quatre heures, & celle de l'unité eu, y sont observées aussi exactement celle de l'unité d'action. Il est certain Mr. de Campistron a parfaitement con- e théatre; ses ennemis même en con- nent: & ceux qui veulent condamner pieces, ne peuvent s'empêcher d'avouer, qu'el-

Miledi imaginaire qui écrit à une Dame de Mont. beaucoup de sottises depourvues également d'es- t de jugement, contre les ouvrages de Mr. de Ma- ; & de Mr. l'Abbé Prevost d'Exile, qu'il assure ès-meprisés en Angleterre. Ils y sont au contraire stimés, & les Anglois sont trop éclairés, pour ne outer des romans dans lesquels on trouve tous timens du cœur & de l'esprit developpés avec au- e force que de verité, des intrigues conduites de niére la plus intéressante, & des situations (sur- dans les romans de Mr. Prevost) les plus tou- s.

Allemands ont plusieurs romans fort bien écrits lesquels *Daphnis & Daphne* merite de tenir un istingué: cet ouvrage a toute la délicatesse du grec qui porte le nom de Daphnis & Cloe, & up plus d'intérêt: il a été fort mal traduit en is.

Jean Galbert de Campistron naquit à Toulouse 56. & y mourut d'apoplexie le onze Mai 1723 83. ans.

qu'elles ſont fort bien ordonnées. Mr. Voltaire dit quelque part. [88] *Dans no Alcibiade, piece très-ſuivie, mais foiblem écrite, & ainſi peu eſtimée, on a adm longtemps ces mauvais vers, que récitoit, d ton ſéduiſant, l'Eſopus du dernier ſiècle:*

Ah! lorsque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur ont pu troubler la p
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle
La mienne a pris encore une force nouvelle:
Dans ces momens heureux, j'ai cent fois éprouv
Qu'un mortel peut goûter un bonheur aſſuré.

Je remarquerai trois choſes, dans la tique de Mr. de Voltaire. La premie c'eſt qu'il convient que la tragédie d'A biade eſt *très-ſuivie*, & cela confirme ce je viens de dire; la ſeconde, qu'elle eſt *blement écrite, ainſi peu eſtimée*, c'eſt ce j'examinerai bientôt; la troiſieme, que *vers* qu'il cite,. ſont *mauvais*. Je convie qu'ils ne ſont point d'une beauté à être tés pour exemple: mais ils marquent p faitement le caractère d'Alcibiade, qui qu que mérite qu'il eût d'ailleurs, nous eſt peint, par l'Hiſtoire, comme coquet & 1

88 Voltaire, Pref. de la tragédie de Brutus.

·maître, si j'ose me servir de ce
D'ailleurs les vers, qui précédent
ivent ceux que critique Mr. de
les rendent excusables.

i'est-il besoin de m'en entretenir?
chant à l'amour, je l'avouerai sans peine,
us mes malheurs la cause trop certaine.
qu'il m'ait causé des chagrins, des soupirs,
ı refuser mon ame à ses plaisirs.
Amyntas. quoi qu'on en puisse dire,
en de semblable à ce qu'il nous inspire,
e-t-on ailleurs cette vive douceur,
'enlever & de calmer un cœur?
ue pénétré d'un amour véritable, &c.

: qu'Alcibiade se dépeint lui-mê-
yntas son confident: & par l'aveu
e ses foiblesses & de son penchant
, Campistron trouve le secret de
r habilement aux spectateurs le
e son premier Acteur, & du prin-
onnage de la piece. Cependant,
t aveu pourroit prévenir les spec-
ıtre·Alcibiade, Campistron sauve
ce qu'il a de choquant. Amyn-
l à Alcibiade:

ndigne aveu, Seigneur, osez-vous faire?

ALCIBIADE.

Amyntas, sans honte & sans mystére.
succombé dans mes premiers transports,
Grece a vû les fruits de mes remords.

 J'au-

J'aurois lieu de rougir si, sans aucun scrupule,
J'abandonnois mon cœur aux ardeurs dont il brule;
Si toujours aveuglé par l'amour des plaisirs,
Leurs appas eussent seuls attiré mes desirs.
Mais sur moi ma raison a pris assez d'empire
Pour m'arracher cent fois au penchant qui m'attire.
Toi-même, tu m'as vû, confus de mes erreurs,
Changeant de lâches feux en de nobles fureurs,
Pour effacer des maux honteux, de ma mémoire,
D'un pas plus assuré courir après la gloire.
Enfin, si de ma vie on observe le cours,
On y pourra conter quelques-uns de mes jours
Passés dans le repos, perdus dans la mollesse:
Mais pour un de ces jours marqués par ma foiblesse,
On y verra des ans l'un à l'autre enchainés,
Par mille exploits fameux justement couronnés.
Tu vois que, sans chercher d'excuse à mes caprices,
J'avoue également mes vertus & mes vices.

Cet aveu, qu'Alcibiade fait de ses foiblesses & de son penchant à l'amour, est d'autant plus nécessaire, qu'il aime Palmis, Fille de l'Empereur des Perses, & qu'il fait adroitement, retomber, sur la force de son tempérament, l'égarement dans lequel, tout malheureux qu'il est, il est tombé de nouveau. Plus j'examine ces vers, & moins je suis porté à les blâmer.

Monsieur de Voltaire dit, qu'*Alcibiade* est une piece *foiblement écrite:* il n'a pas tort sur ce point, & c'est assez le défaut des tragédies de Campistron; mais lorsqu'il dit

dit qu'elle eſt *peu eſtimée*, je crois qu'il ſe trompe. Depuis plus de quarante ans, Alcibiade ſe ſoutient ſur notre théatre, & s'y ſoutient avec des applaudiſſemens toujours nouveaux. D'ailleurs, en convenant que les pieces de Campiſtron ſont *foiblement écrites*, j'entends qu'elles le ſont, eu égard aux pieces de Racine & à celles de Mr. de Voltaire: mais elles ne le ſont point aſſez, pour qu'on puiſſe ne pas goûter les autres beautés dont elles ſont remplies. D'ailleurs il y a de temps en temps, des morceaux fort nobles & remplis de grandeur. Tel eſt, parmi un nombre infini d'endroits que je pourrois citer, la ſuperbe & fiére réponſe que fait Alcibiade à Artaxerxe, lorſque ce Prince le conſulte ſur le deſſein qu'il a de faire la guerre aux Grecs. Je ne citerai qu'une petite partie de ce morceau; parce qu'il eſt fort long, mais toujours également beau.

Les Grécs ſur leur valeur fondant tout leur espoir,
De l'aſſiette des lieux n'oſent ſe prévaloir.
Tout eſt égal pour eux quand le péril commence;
Ils volent vers l'endroit où l'ennemi s'avance.
De leur ſeule vertu jusqu'au bout ſoûtenus,
Toujours fiers, toujours prêts, & jamais prévenus.
Ce n'eſt pas tout encore: ha! ſi dans ces contrées
Par de ſi vaſtes mers des vôtres ſéparées

Affoibli de Soldats & privé de ſecours,
Quelque revers troubloit le bonheur de vos jours,
Soutiendriez-vous des Grecs la valeur triomphante?
Vous en avez, Seigneur, une preuve éclatante:
Ils ont terni l'éclat de cet empire heureux:
Darius & Xerxes ont-ils rien pu contre eux?
L'un vit à Marathon éclater ſa foibleſſe;
Les ſeuls Athéniens y vengérent la Gréce;
Xerxes, qui le ſuivit, dépeupla ſes Etats;
Il fit gémir les mers du poids de ſes ſoldats;
Des monts les plus affreux il perça les barriéres:
Et ſon immenſe camp épuiſa les riviéres.
Que produiſit enfin l'amas prodigieux
D'hommes & de vaiſſeaux qu'il tira de ces lieux?
Trois cents Grecs, retranchés au pas des Thermopyles,
Rendirent, en un jour, ſes efforts inutiles:
Et les Athéniens aimérent mieux cent fois
Abandonner leurs murs, que d'attendre ſes Loix.
J'ignore le ſuccès que le Ciel vous deſtine:
Mais Seigneur, regardez Platée & Salamine.

Ce portrait des anciens Grecs eſt très-beau: & Campiſtron a parfaitement dépeint dans cette Piéce, leur caractere, leurs mœurs & leur eſprit. Il a même trouvé le moyen de ramener à ſon ſujet ce qui s'eſt paſſé de plus mémorable entre Darius, Xerxes, Artaxerxes & les Grecs. La Scéne d'Alcibiade & de Palmis eſt écrite avec beaucoup de délicateſſe: & ſi Campiſtron a manqué de force, dans ſa maniere d'écrire, il a réparé ce défaut par les ſentimens nobles & naturels, qu'il

qu'il a répandus dans toutes ses Piéces, & qu'il a rendus d'une maniere spirituelle. La Tragédie d'Alcibiade eut un succès prodigieux, & la quarantieme représentation fut aussi suivie que la premiere.

Arminius est, à mon gré, la meilleure Piece de Mr. de Campistron. Elle est remplie de sentimens nobles & de pensées brillantes : l'Auteur estimoit plus cette Tragédie qu'aucune autre des siennes ; je suis entierement de son goût. *J'avoue*, dit-il dans une Préface générale de ses ouvrages, *qu'il y a peu de pieces, où il y ait plus de sentimens & plus de grandeur que dans celle-ci. J'ai une furieuse prévention pour cet ouvrage, je ne dirai point tout ce que j'en pense.* Il est certain que cette Piece est excellente : on la joue cependant fort peu aujourd'hui. Mais, pour une fois qu'on représente le Misanthrope, on joue trois ou quatre fois Don Japhet & le Legataire universel. Les Comédiens ont en général le goût trop superficiel, pour que la disposition qu'ils font des pieces qu'ils doivent donner au Public, dans le cours d'une année doive influer sur le jugement qu'on doit porter d'une Piece. Le second Acte d'Arminius est très-brillant ; le cinquieme ne l'est pas moins. Les Héros de cette

cette Tragédie ont très-souvent la grandeur & la noblesse de ceux de Corneille.

> De Segeste est-ce là le langage?
> Regarde en quel malheur tu t'es précipité.
> Vois de nous deux enfin qui doit être haïe.
> Tu respectes Varus, tu le crains, je le brave.
> Je ne parle qu'en Roi; tu parles en esclave:
> Et captif désarmé, je suis plus Souverain,
> Que tu ne l'as été les armes à la main.

Andronic est encore une très-bonne Piece: il y a moins de grandeur que dans Arminius: mais le sujet en est plus tendre, plus touchant. Mr. de Campistron a allié dans cette piece avec l'amour, la Politique la plus profonde; il a dépeint les intrigues de la Cour en grand maître, & les scénes entre les ministres Marcene & Crispe, tous les deux favoris de l'Empereur, sont dans leur espéce d'une beauté parfaite. Le caractere d'Andronic est grand, noble, tendre, fier: il a toutes les qualités que demande Aristote, pour rendre un caractére intéressant: il a même quelques légers défauts, qui relévent ses vertus; comme les ombres dans un tableau servent à faire briller les clairs. J'appelle défaut le projet qu'il forme, de se sauver chez les Bulgares sans l'aveu & sans la permission de son pere. Le caractére d'Irene est un des plus beaux qu'on ait mis au Théatre;

gre. Elle aime: mais la vertu l'emporte toujours sur l'amour. Au reste, cet amour a toute la délicatesse de celui des Héroïnes de Racine; & sa vertu toute la grandeur de celles de Corneille. Cette piece est conduite avec beaucoup d'art, le trouble augmente de scéne en scéne; & le sort infortuné d'Andronic arrache toujours plus de larmes, plus il approche de sa fin. L'intrigue de la piece se développe comme d'elle même, & si naturellement, qu'il semble que l'art n'y ait point de part. Mr. de Campistron a parfaitement suivi dans cette Tragédie, le précepte de Despréaux.

Que le trouble toujours croissant de scéne en scéne,
A son comble arrivé se débrouille sans peine.

La scéne d'Andronic & de l'Empereur son pere est fort belle; le caractére fier d'Andronic y est mis dans tout son jour, & il est fort spirituellement opposé à la rigueur & à la dureté de celui de l'Empereur. La derniere scéne du cinquieme acte est remplie des plus nobles sentimens. La mort d'Irene est très-touchante.

Tiridate a eu, & a encore aujourd'hui un succès aussi brillant qu'Andronic. Le sujet de cette piece est véritablement théatral, & propre à émouvoir la pitié & la terreur.

Mr.

Mr. de Campiſtron s'eſt ſervi très-heureuſement de l'amour inceſtueux de Tiridate pour ſa Sœur. La violence de la paſſion de ce Prince oppoſée aux remords qu'il en a, forme un contraſte merveilleux, & qui eſt propre à cauſer les plus forts mouvemens dans l'eſprit & le cœur des ſpectacteurs. Le caractere de Thaleſtris eſt plein de grandeur: il a cependant toute la tendreſſe & toute la délicateſſe poſſible. Celui d'Erinice eſt doux, vertueux, modeſte, & tel qu'il doit être, pour relever celui de Tiridate. Il y a dans cette piece des ſcénes très-pathétiques: telle eſt celle de la déclaration de Tiridate à Erinice ſa ſœur. Il y en a d'un goût ſingulier, & conduites avec beaucoup d'art; comme celle de Tiridate & d'Abradate ſon rival. Tiridate, excepté à la fin de la ſcéne, ne répond jamais qu'un ou deux mots aux prieres de ſon rival. Campiſtron eſt parfaitement entré dans la nature. Tiridate eſt vertueux; il ne veut point inſulter un rival qu'il eſtime; il ſent toute l'horreur qu'il y a d'aimer ſa ſœur: cependant, emporté par ſa paſſion, il ne veut point céder ſa ſœur à ce même rival; il veut même le bannir & lui laiſſer ignorer, ainſi qu'au reſte de l'univers, l'amour inceſtueux qu'il reſſent. Campiſtron, dans une ſituation auſſi délicate, pouvoit-il rien

faire

e de mieux, que de faire garder le silence
iridate, & de ne mettre dans sa bouche
quelques mots, qui paroissent s'en
apper malgré lui?
Il y a plusieurs endroits dans cette piece
ne très-grande délicatesse: & si j'osois
mer mon sentiment comme une décision,
ne balancerois pas à mettre Tiridate au-
sus d'Andronic & d'Alcibiade; quoique
deux pieces ayent beaucoup de partisans.
Mr. de Campistron a fait encore trois au-
s Tragédies, dont deux n'approchent
int de celles dont je viens de parler; & la
oisieme, quoique bonne, me paroît leur
e inférieure. Ces trois Tragédies sont
rginie, qu'il composa étant très-jeune;
lrien, piece sainte, qui m'a toujours paru
s-froide en la lisant, & que je n'ai jamais
représenter. Mr. de Campistron la re-
rdoit comme une de ses meilleures Tragé-
es: il dit en en parlant: *J'ignore le ju-
ment qu'on fera de cet ouvrage: mais je sai
n que pour les mouvemens, il ne doit céder
aucun de ceux qui sont sortis de ma plume,
que d'excellens connoisseurs l'ont beaucoup
is au-dessus.* Le grand Corneille disoit à
eu près la même chose, en parlant de son
thon, piece médiocre, & presque inconnue
ujourd'hui. Ainsi il ne faut jamais avoir
égard

égard aux décisions que les Auteurs font sur leurs propres ouvrages.

La troisieme tragédie, que je ne regarde point comme égale aux plus belles de Campistron, mais que je mets bien au-dessus de Virginie & d'Adrien, est Phocion. Cette piece me paroît un peu froide dans certains endroits: il y a quelques scénes qui languissent; mais les caracteres principaux en sont fort beaux. Celui de Phocion est grand; celui de Chrisis intéressant; celui d'Alcinoüs tendre & magnanime; celui d'Agonide méchant, vindicatif, ambitieux, & tel qu'il le faut pour faire briller les vertus des autres. Les sentimens de Phocion sont véritablement ceux d'un ancien Grec, dans le cœur duquel rien ne pouvoit effacer l'amour de la Patrie.

C'en est fait: tout mon sang se glace dans mes veines.
Grande divinité, protectrice d'Athénes,
Minerve, daigne encor soutenir sa grandeur.
Ecoute, & pénétrant jusqu'au fond de mon cœur,
Sois témoin que, malgré sa poursuite cruelle,
Le dernier de mes vœux t'est adressé pour elle.

Campistron a fait deux comédies: la premiere intitulée *le Jaloux désabusé*, en vers: C'est une piece très-bien conduite, écrite pour les honnêtes-gens; sans basse plaisanterie, elle conserve toujours le langage de la bonne compagnie. Cette comédie approche des

des bonnes de Moliere: je dis approche; on voit par conſéquent, qu'il y a encore de la diſtance entr'elle & les autres. La ſeconde comédie eſt l'*Amante Amant*: c'eſt une piece en proſe aſſez ingénieuſe; mais écrite comme trente autres qui ſont médiocres, ainſi qu'elle.

Mr. de Campiſtron a fait deux Operas fort bons: le premier eſt Acis & Galatée, le ſecond Achille & Polixene. Après Quinaut Lulli ne put s'accommoder que de la verſification de Campiſtron. La Fontaine avoit fait un Opera que Lulli ne voulut jamais mettre en muſique.

On a joint, à la fin des Oeuvres de Campiſtron, quelques Epîtres en vers: l'une au Roi de Naples; l'autre au Duc de Vendôme; la troiſieme à la Princeſſe des Urſins. Il y a auſſi un Diſcours prononcé à l'Académie des Jeux Floraux, partie en proſe, partie en vers. Ces pieces ne ſont point mauvaiſes: mais elles n'auroient pas mené elles ſeules leur auteur à l'immortalité.

§. XV.

SUR CREBILLON

& quelques autres auteurs tragiques.

Si Mr. de Crebillon n'a point égalé Corneille & Racine, il les a cependant aſſez ap-

prochés pour pouvoir être regardé comme un des plus grands Poëtes tragiques. Il y a plusieurs endroits dans ses pieces, qui sont si beaux, qu'ils peuvent aller de pair avec ce qu'on admire de plus dans le théatre grec & françois. En général, les Tragédies de Mr. de Crebillon n'ont aucun défaut choquant : mais elles n'ont pas tout l'art qu'elles pourroient avoir. Il y a des scénes qui pourroient être amenées avec plus de précaution & plus de finesse. Il y a quelques endroits de déclamation ; quelques récits longs & même obscurs ; quelques monologues un peu languissans. Ces fautes légéres sont réparées par une grande quantité de belles choses.

On a reproché à Mr. de Crebillon d'avoir traité quelquefois des sujets trop cruels & trop barbares ; ses ennemis ont voulu lui en faire un crime capital : il s'en est plaint lui-même avec juste raison. *Quoiqu'on se soit*, [89] dit-il, *laissé attendrir aux larmes & aux regrets de ce Prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins contre moi. On me fit pourtant l'honneur de l'invention ; on me chargea de toutes les iniquités d'Atrée ; & l'on me regarde encore, dans quelques endroits, comme un homme noir, avec lequel il ne fait pas sûr de vivre, comme*

89 Préface d'Atrée.

mme si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le coeur. *Belle leçon pour les Auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelle circonspection il faut comparoître devant le Public; une jolie femme, obligée de se trouver parmi des prudes, ne doit pas s'observer avec plus de soin.* Ceux qui ont blâmé Mr. de Crebillon d'avoir fait Atrée fourbe & cruel, n'avoient pas réfléchi sans doute, que la tragédie est la représentation d'une action qui doit exciter la pitié & la terreur.

L'Atrée de Mr. de Crebillon est beaucoup moins cruel, que celui de Seneque, qui boit réellement dans la coupe le sang de son fils, que lui offre Thyeste son frere, & qui mange les membres de ce même fils.

[90] ATREUS.

Quidquid è gnatis tuis
Superest, habebis: quod non superest, habes.

THYESTES.

Utrumne sævis pabulum alitibus jacent?
An belluis servantur? an pascunt feras?

ATREUS.

Epulatus ipse es impiâ gnatos dape.

Toute cette scéne dans Seneque est terrible & même affreuse. Mr. de Crebillon a ôté une partie de l'horreur: il s'est contenté de faire crain-

[90] L. An. Senec. Thyestes. Act. V. Scéne iij.

craindre à Thyeste la coupe, que son frere lui prépare; mais il n'y porte pas même les lévres. Pourquoi faire un crime à un auteur moderne, d'une chose qu'on ne blâme point dans un ancien; surtout lorsque le moderne a ôté tout ce qu'on pouvoit y trouver de condamnable? Le sujet d'Atrée & de Thyeste est véritablement théatral: il est fait pour exciter une forte terreur mêlée de pitié: mais n'est-ce pas là le but de la tragédie? N'est-ce pas même un des principaux préceptes des maîtres de l'art?

[91] Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs
D'Oedippe tout sanglant fit parler les douleurs;
D'Oreste parricide exprima les allarmes;
Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.

La belle scéne de Cléopatre dans Rodogune, où cette Reine, après avoir fait assassiner un de ses fils, veut empoisonner l'autre, & lui présente elle même du poison, dans une coupe, sous le prétexte d'appeler les Dieux à temoins de l'hymen que ce même fils va conclurre; cette belle scéne, dis-je, est aussi forte que celle d'Atrée & de Thyeste, traitée & adoucie comme elle l'a été par Mr. de Crebillon.

On

[91] Despréaux. Art. poët. Chant. III.

ı reproche encore à cet auteur, d'avoir ans la même piece, une double récon-on, qui fait comme une espece de dû-: d'action, contre le précepte d'une :ois regles fondamentales du théatre. le Crebillon me paroît s'être si bien :, que je rapporterai ici ses propres :s. [92] *Pour ce qui regarde la double iliation qu'on me reproche, je déclare, ›ance, que je ne me rendrai jamais sur ticle. Atrée éleve Phlistene, pour faire un jour Thyeste, par les mains de son fils: il surpreud un serment à ce jeune, qni désobéit cependant à la vue de :. Atrée n'a donc plus de ressource, que s dissimulation; il feint une pitié qu'il r seutir; il se sert ensuite des moyens r violens, pour obliger Physténe à exé-son serment: ce qu'il refuse de faire. qui veut se venger de Thyeste, d'une : digne de lui, ne peut donc avoir re-ıu'à une seconde réconciliation. J'ose ue tout ce qu'un fourbe peut employer ę est mis en œuvre par ce prince cruel: ıpossible, que Thyeste lui-même, fut-il urbe que son frere, ne donne dans le ui lui est tendu.* Les raisons de Mr. de

face d'Atrée.

de Crebillon me paroiſſent tr -bo[illegible] tous les connoiſſeurs (j'entends ceux [illegible] la jalouſie n'anime point contre lui) [illegible] viennent, qu'on ne ſauroit regarder co[illegible] une duplicité d'action, les deux différ[illegible] réconciliations d'Atrée. Les ſpectateurs [illegible] inſtruits avant la fin de la ſcéne où ſe [illegible] la premiere, qu'elle eſt feinte, & qu'elle [illegible] va ſervir qu'à mieux préparer la vengea[illegible] d'Atrée: en effet, dès que ſon frere le qu[illegible] il dit à ſon confident.

Toi, fais les avec ſoin obſerver, Euriſthene;
Disperſe les ſoldats les plus chers à Phliſtene;
Ecarte les amis de cet audacieux;
Et viens, ſans t'arrêter, me rejoindre en ces lieux.

Electre eſt encore une piece, dont Mr. de Crebillon a pris le ſujet chez les anciens. Sophocle l'avoit traité. La tragédie du poëte Grec a plus de ſimplicité: mais en vérité, le préjugé de l'antiquité à part, elle n'a pas de morceaux plus brillans que certains qui ſont en grand nombre dans celle du François. La reconnoiſſance d'Oreſte & d'Electre eſt la ſcéne la plus touchante: celle; où Palamede inſtruit Oreſte du ſecret de ſa naiſſance, eſt d'une grandeur & d'une nobleſſe infinie.

PALA-

PALAMEDE.

erfide! il eſt donc vrai, je n'en puis plus douter,
ſi de votre innocence un moment me flatter?
uoi pour le ſang d'Egyſte, aux yeux de Palamede,
'ydée oſe avouer l'amour qui le poſſede?
'il vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,
ette main vous rendra vertueux malgré lui.
ils ingrat, c'eſt du ſang de votre indigne amante
u'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

TYDEE.

faudra donc, avant que de verſer le ſien,
commencer aujourd'hui par répandre le mien:
uisqu'à votre courroux il faut une victime,
rappez, Seigneur, frappez, voilà l'auteur du crime.

PALAMEDE.

uſte Ciel: ſe peut-il qu'à l'aſpect de ces lieux,
mans encor d'un ſang pour lui ſi précieux,
ans le fond de ſon cœur la voix de la nature
'excite, en ce moment, ni trouble ni murmure?

TYDEE.

: que m'importe à moi le ſang d'Agamemnon?
uel intérêt ſi ſaint m'attache à ce grand nom,
ur lui ſacrifier les transports de mon ame,
: le prix glorieux qu'on propoſe à ma flamme?
: pourquoi votre Fils lui doit-il immoler. . . .

PALAMEDE.

je diſois un mot, je vous ferois trembler.
ous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être.
r d'autres ſentimens vous le feriez connoître.
on fils, infortuné, ſoumis, reſpectueux,
'offroit à mon amour qu'un Héros vertueux.

Il n'auroit point brulé pour le ſang de Thyeſte :
Un ſi coupable amour n'eſt digne que d'Oreſte.
Mon fils de ſon devoir eût été plus jaloux.

TYDEE.

Et quel eſt donc, Seigneur, cet Oreſte?

PALAMEDE.

c'eſt vous.

ORESTE.

Oreſte, moi! Seigneur, Dieux, qu'entends-je!

PALAMEDE.

vous-même.

Qui ne devez vos jours qu'à ma tendreſſe extrême.
Le traître dont ici vous protégez le ſang,
Auroit, ſans moi, du vôtre épuiſé votre flanc.
Ingrat, ſi déſormais ma foi vous paroît vaine,
Retournez à Samos interroger Tyrrhene, &c. &c.

* * *

ORESTE.

Pourſuivez, ce tranſport n'eſt que trop légitime.
Egalez, s'il ſe peut, le reproche à mon crime.
Accablez en, Seigneur, un amour odieux,
Trop digne du courroux des hommes & des Dieux.
Qui, moi, j'ai pu bruler pour le ſang de Thyeſte!
A quels forfaits, grands Dieux, réſervez vous Oreſte!
Ha! Seigneur, je frémis d'une ſecrette horreur.
Je ne ſai quelle voix crie au fond de mon cœur.
Hélas, malgré l'amour, qui cherche à le ſurprendre,
Mon Pére mieux que vous a ſu s'y faire entendre.
Courons, pour appaiſer ſon ombre & mes remords,
Dans le ſang d'un barbare éteindre mes tranſports.
Honteux de voir encor le jour qui nous éclaire,
Je m'abandonne à vous : parlez, que faut-il faire?

Mon-

ſieur de Crebillon a mis des reconnoiſ-
:s dans toutes ſes pieces: elles ſont
:ment touchantes & bien amenées. Cel-
: Phliſtene & d'Egiſte ſon pere, dans
e, forme une ſcéne des plus touchantes
es plus théatrales; celle de Ninias &
Tenefis, dans Semiramis, eſt auſſi fine-
t qué ſpirituellement amenée; celle de
iramis & de Ninias ſon fils inſpire les
: paſſions que doit exciter la tragédie,
:rreur & la pitié. Mais de toutes les
nnoiſſances qui ſont dans les tragédies
Mr. de Crebillon, celle qui me paroît la
touchante, eſt celle de Radamiſte &
Zenobie: elle eſt d'autant plus belle,
lle étoit très-difficile à bien traiter. Ra-
iiſte a poignardé Zenobie ſa femme, par
aſie; il la croit morte depuis long-
ps. Cependant, cette même Zenobie re-
ıve ſon mari; elle eſt vertueuſe: mais
le croyoit mort, & aimoit Arſame ſon
e: voilà la ſituation la plus délicate. Je
:apporterai point ici cette reconnoiſſan-
la ſcéne eſt trop longue; mes lecteurs
iront, s'ils veulent, dans la tragédie.
is je ne puis m'empêcher de placer ici
: ou dix vers, bien beaux & bien déli-
, qui marquent jusqu'où l'amour le plus
: & le plus ſincére peut-être porté par

 la

la jalousie. Mr. de Crebillon a excusé le me de Radamiste par l'excès de son am ceux qui aiment & qui sont jaloux, s ront mieux que les autres hommes, c bien habilement Mr. de Crebillon a d loppé les sentimens les plus secrets du cc

Quoi! loin de m'accabler, grands Dieux! c'est nobie,
Qui craint de me haïr, & qui s'en justifie!
Ha! punis moi plutôt: ta funeste bonté,
Même en me pardonnant, tient de la cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet, que j'ad
Prive moi du bonheur de te revoir encore.
Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes genou
Songe au prix de quel sang je devins ton Epoux
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse.
Laisser le crime en paix, c'est en être complice.
Frappe: mais souviens-toi que, malgré ma fureu
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur;
Que si le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine ni vengeance:
Que malgré le corroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

Mr. de Crebillon a menagé quelquef dans ses pieces, les situations les plus l les & les plus avantageuses: il en a pro habilement, & les a fort bien mises en c vre. Quant aux caractères qu'il a don à ses personnages, il les a toujours sou nus. Atrée est toujours fourbe; Thye

gr

... du sort laissant la barbarie,
... mes bras, ses malheurs & ... vie.
... je reçus, impitoyable ... Dieux,
... ses soupirs, & ses derniers adieux.

...llon, non-seulement a des en-
... il approche de Racine. & de
...mais en vérité, il en est plusieurs
... le. Tout le monde connoît la
... de Radamiste & de Pharasmane :
...tenterai d'en rapporter quelques

...oin vous conduit en ce Païs barbare?
...guerre enfin que Néron me déclare?
...y trompe point; la Pompe de ces lieux,
... voyez assez, n'éblouit point les yeux.
...aux Courtisans, qui me rendent hommage,
...alais, tout ici n'a qu'un faste sauvage.
...ture marâtre, en ces affreux climats,
...duit, au lieu d'or, que du fer, des soldats.
... tout hérissé n'offre au desir de l'homme,
...qui puisse tenter l'avarice de Rome.
...pour trancher ici d'inutiles discours,
...de mes projets veut traverser le cours.
...quoi, s'il est vrai qu'elle [illegible] informée,
...-elle pas encore assemblé [illegible]?
... vos légions? ces superb[illegible]
...-ils plus que pe[illegible]?
... la main, [illegible] l'Ibérie,
... d'exciter [illegible]
[illegible]

L'amour triomphe ici. Quoi! dans ces lieux
Il sera donc toujours d'illustres criminels?
Est-ce donc sur des cœurs livrés à la vengean
Qu'il doit un seul moment, signaler sa puissan
Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaîné
Eh, l'amour est-il fait pour les infortunés?
Il a fait les malheurs de toute votre race:
Jugez, si c'est à vous d'oser lui faire grace.
Songez, pour mieux dompter le feu qui vous prend,
Que le crime, qui plaît, est toujours le plus gr

* *
*

Mais je vois que l'honneur en vain vous sollici
De nos amis en vain j'ai rassemblé l'élite:
C'en est fait, de ce pas je vais les disperser,
Et conserver ce sang que vous n'osez verser.
En effet, que m'importe à moi de le répandre?
Ce n'est point, malgré vous, que je dois l'e prendre.
Pour venger vos affronts, j'ai fait ce que j'ai p
Mais vous n'avez point fait ce que vous avez

Avant que de s'emporter contre l'am d'Oreste & d'Electre, Palamede avoit exp à leurs yeux le portrait le plus frappant la mort tragique de leur pere.

Oreste, c'est ici que le barbare Egyste,
Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
Immola votre pere à ses noires fureurs.
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son Epouse sur lui porta ses mains perfides.
C'est ici que, sans force & baigné dans son sang
Il fut long-temps traîné le couteau dans le flan

Mais c'eſt-là, que du ſort laſſant la barbarie,
Il finit, dans mes bras, ſes malheurs & ſa vie.
C'eſt-là, que je reçus, impitoyables Dieux,
Et ſes derniers ſoupirs, & ſes derniers adieux.

Mr. de Crebillon, non-ſeulement, a des endroits, où il approche de Racine, & de Corneille: mais en vérité, il en eſt pluſieurs où il les égale. Tout le monde connoît la belle ſcéne de Radamiſte & de Pharasmane: je me contenterai d'en rapporter quelques vers.

Mais quel ſoin vous conduit en ce Païs barbare?
Eſt-ce la guerre enfin que Néron me déclare?
Qu'il ne s'y trompe point; la Pompe de ces lieux,
Vous le voyez aſſez, n'éblouit point les yeux.
Jusques aux Courtiſans, qui me rendent hommage,
Mon Palais, tout ici n'a qu'un faſte ſauvage.
La nature marâtre, en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des ſoldats.
Son ſein tout hériſſé n'offre au deſir de l'homme,
Rién qui puiſſe tenter l'avarice de Rome.
Mais, pour trancher ici d'inutiles discours,
Rome de mes projets veut traverſer le cours.
Et pourquoi, s'il eſt vrai qu'elle en ſoit informée,
N'a-t-elle pas encore aſſemblé ſon Armée?
Que font vos légions? ces ſuperbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par Ambaſſadeurs?
C'eſt la flamme à la main, qu'il faut, dans l'Ibérie,
Me diſtraire du ſoin d'entrer dans l'Arménie;
Non, par de vains diſcours, indignes des Romains,
Quand je vais, par le fer, m'en ouvrir les chemins:

Et

Et peut être, bien plus dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

Ces vers sont d'une grande beauté, & parfaitement placés dans la bouche d'un Roi d'Ibérie: je doute que Corneille l'eût fait parler plus noblement, & qu'il lui eût mieux conservé le caractère qui lui convient.

Monsieur de Crebillon a encore excellé dans une chose essentielle à la tragédie: il a fait de fort beaux récits, & presque toujours pathétiques. J'ai rapporté ci-dessus, celui de la mort d'Agamemnon: je placerai encore ici celui de la tempête d'Idomenée. Mr. de Crebillon étoit fort jeune, lorsqu'il fit cette piece; elle est moins parfaite que les autres: cependant, il y a bien de bonnes choses, au nombre desquelles je place ce récit.

La Crete paroissoit, tout flattoit mon envie,
Je distinguois déjà le Port de Sidonie:
Mais le Ciel ne m'offroit ces objets ravissans,
Que pour rendre toujours mes désirs plus pressans.
Une effroyable nuit, sur les eaux répandue,
Déroba tout à coup ces objets à ma vue.
La mort seule y parut. . . Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois, la route des Enfers.
Par des vents opposés les vagues ramassées
De l'abîme profond jusques au ciel poussées
Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,
Aussi prêts d'y périr, qu'à fondre sous les eaux.

D'un

déluge de feu, l'onde comme allumée,
loit rouler ſur nous une mer enflammée:
leptune en corroux à tant de malheureux
roit, pour tout ſalut, que des rochers affreux.
te dirai-je enfin. . . . Dans ce péril extrême
emblai, Sophroniſme, & tremblai pour moi-même,
appaiſer les Dieux, je priai. . . . je promis
, je ne promis rien: Dieux cruels! . . . j'en frémis.
une, l'inſtrument d'une indigne foibleſſe,
para de mon cœur, en dicta la promeſſe.
ne m'eût inſpiré ce barbare deſſein,
, je n'aurois jamais promis du ſang humain.
e des malheureux ſi voiſins du naufrage,
puiſſant, m'écriai-je, & rend nous au rivage:
remier des ſujets rencontré par ſon Roi
eptune immolé ſatisfera pour moi.
ſacrilége vœu rendit le calme à l'onde:
rien ne put le rendre à ma douleur profonde:
effroi ſuccédant à mes premiers transports,
ie ſentis glacer en revoyant ces bords.
s trouvai deſerts: tout avoit fui l'orage.
eul homme allarmé parcouroit le rivage.
nbloit de ſes pleurs mouiller quelques debris:
approche, en tremblant; hélas! c'étoit mon fils!
: récit fatal, tu dévines le reſte.
emeurois ſans force à cet objet funeſte;
ion malheureux fils eut le temps de voler
s les bras du cruel qui devoit l'immoler.

faut bien que je veuille donner mon ent pour une déciſion: mais j'avoue penſe, qu'il faut avoir peu de goût pour

pour ne pas trouver cette narrati
me, touchante & pathétique. I
je confesse, que toutes les fois q
lue, elle a produit dans mon cœur
effets que doit causer la tragédie,
& la terreur. Le stile entrecou
Monsieur de Crebillon s'est servi, d
ques endroits, convient parfaiten
situation d'Idomenée, qui est encor
tout à la fois, & de l'horrible temp
a essuyée, & du vœu qu'il a fait
garantir d'être submergé.

La versification de Mr. de Crel
fort bonne en général: elle est, c
quelquefois un peu trop enflée, si
servir de ce terme. Il y a aussi
endroits, dans les deux premiers a
lectre, qui sentent trop la déclama
y a dans Pyrrhus, la premiere s
le monologue de Glaucias, qui m
aussi obscur que celui d'Emilie, dan
miere scéne de Cinna, & qui n'est p
susceptible du reproche de déclama

Vous, à qui j'offre ici tant de vœux inut
Dieux vengeurs des forfaits, protecteurs
Que le soin de vous plaire & de vous i
Contre un Roi généreux semble encore i
Si les pleurs que j'oppose à vos décrets t
Si ma juste douleur vous éprouve inflexil

Du moins, ne laissez pas succomber ma vertu
Sous les transports divers dont je suis combattu, &c.

y a encore une soixantaine de vers, dans : monologue, qui fait la premiere scéne : la piece, qui sont aussi inutiles, que ceux ıe je viens de réciter, à l'instruction des ıditeurs, & qu'on pourroit omettre, tout ɔmme on omet aujourd'hui la premiere éne de Cinna. Voilà de ces endroits dont ıi entendu parler lorsque j'ai dit que Mr. : Crebillon manquoit quelquefois d'art. 'acteur qui paroît le premier sur le théa-e, au lieu de s'amuser à réciter des vers ɔmpeux, où personne n'entend rien, ne :ut assez se hâter d'instruire les spectateurs. e sage Despréaux a eu raison de dire.

J'aimerois mieux encor, qu'il déclinât son nom;
Et dit: Je suis Oreste ou bien Agamemnon;
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

ı condamnant la premiere scéne de Pyr-us, je ne cherche point à diminuer le mé-te de cette tragédie, une des belles qu'il ait sur le théatre françois, & une des eilleures de Mr. de Crebillon: aussi a-t-el-eu un très-grand succès; & elle a mon-! aux ennemis de ce poëte, qu'il étoit en ı de faire une piece qui ne finît point r une catastrophe funeste, & qu'il savoit

plaire de toutes les manieres, aux ſ
teurs. En parlant de ſcéne obſcure,
puis m'empêcher de condamner ici la
miere ſcéne de Radamiſte. Le réci
fait Zenobie eſt auſſi long qu'il eſt
& après la dixieme lecture de cette
à peine le comprend-on bien. Mais j
ſe ce défaut à Mr. de Crebillon, en
de la maniere dont il l'a réparé da
reſte de la piece. Le ſujet de Radamiſte
exceſſivement chargé & embarraſſé,
par la multiplicité d'intérês, ſoit pa
faits qui ſe ſont paſſés avant le temp
commence la repréſentation: Mr. de
billon a jeté tout l'embarras de ſa
dans ce premier récit; & il a presqu
du toutes les belles ſcénes de ſa piece
pendantes de ce récit. Dès qu'on ſai
lement, que Radamiſte a poignardé ſa
me, qu'il la croit morte, qu'il vient de
à la Cour de ſon pere, & ſous le car
d'Ambaſſadeur des Romains, pour t
de ſe venger de ce qu'il lui a fait p
Zenobie; la ſcéne de la reconnoiſſanc
tre Radamiſte & Zenobie, celle de ce
me Radamiſte parlant en Ambaſſadeur
pere, deviennent claires, & ne ſe reſſe
point de l'obſcurité qui regne en gé
dans l'expoſition du ſujet.

J'ai peut-être lû autant de fois la tra-
ɪie de Radamiſte qu'elle a eu de repré-
ɪations ſur le théatre de Paris: & toutes
fois que je l'ai lue, elle m'a fait un nou-
u plaiſir. Jamais piece n'a été jouée,
ɪqu'elle parut, auſſi longtemps & avec
ant d'applaudiſſement. Que les ennemis
Mr. de Crebillon diſent ce qu'ils vou-
ɪnt, ils n'empêcheront point ſes ouvra-
d'aller à la poſterité: & depuis ſa
ɪrt, il a obtenu le ſort de tous les grands
nmes, au nombre deſquels il mérite ſi
ɪement d'être placé; il eſt loué beau-
ɪp plus qu'il ne l'a été, parce qu'il n'ex-
: plus l'envie. Hé quoi! Eſt-ce que
te foule *d'Inſectes Littéraires*, qui cher-
: vainement, à détruire & à flétrir les
s beaux ouvrages, ne voudra jamais re-
ɪir de l'erreur ou elle eſt? Se figurera-
ɪlle qu'elle pourra, à ſon gré, déchirer
anéantir les plus belles productions de
prit humain? Petits auteurs, écrivains de
dixieme claſſe, gens pétris de folie &
ɪnorance, que ne profitez-vous de la le-
ɪ que vous a donné le ſage la Fontaine,
ɪs la Fable du ſerpent qui veut ronger
: lime d'acier.

Ceci s'adreſſe à vous, eſprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez ſur tout à mordre.

dies, qui ont presque toutes été reçu rablement. Ino & Melicerte, Oreſt lade, ont encore l'eſtime des conn mais de toutes les pieces de Mr. de l ge, Amaſis eſt celle que le public rev le plus de plaiſir, & que l'on joue le p vent. Les Philippiques, ces archives d'l & de menſonges, ſont de Mr. de la (

Nous avons encore quelques bon gédies qui depuis la mort de leurs ſont reſtées au théatre: Manlius Cap de la Foſſe; la Medée de Longepi Guſtave de Piron, auteur d'un mér tingué, & d'un caractère aimable.

Mr. de Château-brun a donné de gédies, imitées des anciens poëtes gr ont eu beaucoup de ſuccès: le prem

à la mode, ou par les intrigues des auteurs qui ont traité le même ſujet que celui de ces tragédies. La premiere eſt *Venceslas* par Rotrou; & la ſeconde *Mariane*, par Triſtan; ces pieces n'ont rien de plus vieux dans le ſtile que celles du grand Corneille, & elles ont le même mérite. Rouſſeau trouvoit la Mariane de Triſtan une ſi belle piece, qu'il avoit voulu la remettre au théatre avec quelques légeres corrections; voilà la ſource de ſes diſputes & de ſa haine avec Mr. de Voltaire. Il eſt certain que le but de Rouſſeau avoit été de faire de la peine à l'auteur de la nouvelle tragédie de Mariane, dont la réputation excitoit ſa jalouſie. Mr. Marmontel a exécuté depuis, par rapport à *Venceslas*, ce que Rouſſeau vouloit faire par rapport à *Mariane*.

Mr. le Franc, homme de beaucoup d'eſprit, a donné la tragédie de Didon qui a été très-applaudie: le public la revoit toujours avec plaiſir, & ſon auteur avec peine. Mr. le Franc eſt devenu dévot, & condamne le théatre, qu'il a enrichi autrefois d'une très-belle piece. Il a fait des Odes & des poëſies ſaintes, que Mr. de Voltaire appelle des *Chanſons hebraïques*: il y a pourtant de très-belles choſes dans ces poëſies. Nous nous ſommes impoſé la verité pour pre-

miere regle dans cet ouvrage: c'eſt cette même verité qui nous a fait examiner avec impartialité le discours de Mr. le Franc, à ſa réception à l'Academie, dont nous avons cru devoir juger moins favorablement que de ſes poëſies. Ce discours a attiré bien des plaiſanteries & bien des critiques à ſon auteur. Les gens impartiaux ont désapprouvé les plaiſanteries, & approuvé les critiques; parce que les premieres ne ſervent à rien

93 La maniere dont Mr. le Franc a parlé de la dévotion, & pour ainſi dire, de la ſainteté de Mr. de Maupertuis, pour avoir le prétexte de décrier indirectement les mœurs & la religion d'un nombre de gens très reſpectables, nous oblige à remarquer que Mr. de Maupertuis ne fut rien moins qu'un ſaint pendant ſa vie, & même dans le temps où il affectoit d'être très-attaché à toutes les pratiques les plus ſimples du Catholiciſme & qu'il cherchoit, par la conduite qu'il tenoit, à faire paroître criminelle celle des gens qu'il accuſoit d'irreligion, dans le deſſein de les rendre odieux. Mr. de Maupertuis s'étoit fait beaucoup de partiſans: cela n'étoit pas étonnant, car il avoit de l'eſprit, pluſieurs bonnes qualités, & pluſieurs vertus qui avoient ſéduit les perſonnes qui ne connoiſſoient pas combien la vanité & l'ambition rendoient dangereux ce philoſophe, qui ſans ces deux paſſions eût été un des hommes les plus eſtimables de l'Europe. Car dès qu'il ne s'agiſſoit point de gloire, & de rivalité, la plus exacte probité régloit toujours ſa conduite; il étoit ſerviable, incapable d'aucun

à rien; & les secondes instruisent, & empêchent le public d'être la dupe des contes populaires & du zele mal entendu des dévots. Mr. le Franc a péché doublement en insultant sans raison un des auteurs qui fait le plus d'honneur à la France, & en canonisant un homme qui afficha toute sa vie l'incrédulité, & qui devint hipocrite quand il voulut rendre odieux Mr. de Voltaire 93 & quelques autres personnes.

§. XVI.

oiblesse pour les richesses; son plus cruel ennemi auroit pû lui confier sans précaution un milion, ce depot eût été conservé & rendu fidelement. Il étoit singulier, brusque même, dans la societé, mais toujours spirituel & amusant: son cœur, si dur pour ceux qu'il haïssoit, étoit compatissant pour tous les malheureux: il donnoit souvent l'aumône, non par hipocrisie mais par goût; enfin sans cette ambition demesurée, qui fut toujours le principe d'où partirent toutes ses actions, il eût été aussi vertueux que Socrate. La singularité & le caprice lui faisoient faire quelquefois des actions qui n'étoient pas conformes à son caractère éloigné de toute avarice. Nous pourrions en donner ici plusieurs exemples, qui serviroient à prouver ce que nous disons, & à rendre ridicule le discours de sa Canonisation prononcé par Mr. le Franc, dans l'academie françoise. Ce discours n'est pas le seul éloge academique qui ne contienne que des mensonges, & des louanges données sur des bruits vagues & sans fondement: nous nous contenterons d'observer que pendant que Mr. de Maupertuis étoit devenu dévot, pour

exciter tous les superstitieux & tous les fanatiqu
tre Mr. de Voltaire, & contre plusieurs personne
n'aimoit pas, par jalousie & par ambition, il avoi
que marié, un serrail dans une petite maison de
gne auprès des fauxbourg de Postdam. Les Sulta
venoient dans ce Palais des plaisirs, étoient des
tes & des couturieres qui s'échapoient de chez leu
tresses: le dimanche étoit sur-tout consacré à ce
vre pieuse.

Quel homme que le Saint Maupertuis, pour c
ont connu le fond de son cœur, & la dissimulati
affecta les trois dernieres années de sa vie, po
dre quelques personnes odieuses à tous les dévots!
bien ridicule n'a pas dû paroître le discours de
Franc à tous ceux qui connoissoient le bien-h
dont il faisoit l'apothéose, aussi mauvaise que le
ment de son frere l'Evêque du Pui contre For
Montesquieu & un nombre de gens de lettres r
pectables par les mœurs & par les connoissance

Qu'a dû penser lors de la Canonisation de Mr. d
pertuis en pleine Academie, Mr. de Mairan, ce
éclairé philosophe, qui jouit depuis si long te
l'estime du public, qu'il a justement méritée par u
bre de bons ouvrages, & sur tout par celui sur
rores boréales; qu'a-t-il du penser, dis-je, lui
pendant si long temps l'objet de la persécution
de Maupertuis, & qui connoissoit si bien sa co
Qu'ont du penser enfin tant d'autres Academicie
savoient les intrigues, les cabales qu'il avoit faites
eux, & qu'il continuoit de faire dans le temp
prétendue dévotion? S'il n'y avoit pas de l'indis
à placer ici ce que m'ont dit tant d'Academicie
trois différentes Academies de Paris, j'étonnerois

e la hardiesse que Mr. le Franc a eu de peindre Maupertuis comme un personnage visant à la ation: en vérité une pareille démarche fournit de armes à ceux qu'on traite d'indévots & d'incré- lorsqu'ils voyent que leurs adversaires osent en em- d'aussi foibles.

après avoir rendu justice aux talens & au mé- sonnel de Mr. le Franc, que j'ai fait cette re- : la necessité de défendre un nombre de person- an très-grand mérite qu'on cherche par un faux décrier dans le public, sous le pretexte de l'in- té, m'a obligé d'écrire cette note. Il est étonnant accuse sans cesse d'irreligion des gens qui sont lés de la vérité de la révélation, & fermement s à la foi de leurs peres, mais qui pensent avec omas, que les hommes ne peuvent croire que par lation, les verités qui paroissent douteuses, & sou- ausses, par la raison; celles même qui sont les incertaines, ainsi que l'existence de Dieu, ayant lant besoin pour être crues avec certitude, de par le secours de la foi. „Il est nécessaire, *dit ce Saint, qui joignoit la philosophie à la pieté*, que ommes reçoivent par l'autorité de la foi non-seu- nt les choses qui sont au dessus de la raison, mais e celles que la raison peut connoître, à cause de rtitude; car la raison humaine est fort défectueuse les choses divines. Afin donc que les hommes ussent l'existence de Dieu, il a été nécessaire, que i leur enseignat les choses divines, comme ayant enseignées de Dieu même, qui ne peut mentir."
arium est homini accipere per modum fidei, non solum e sunt supra rationem, sed etiam ea quæ per ratio- ognosci possunt propter certitudinem; ratio enim hu-

§. XVI.

94 SUR DESPREAUX.

Nicolas Boileau Sieur Despréaux a & fait encore aujourd'hui, autant d' neur à la France, qu'Horace en fit à lie. Non-seulement les François, mais les étrangers qui ont du génie & de prit, regardent Despréaux comme un plus grands poëtes qu'il y ait eu. L lebre Mr. Spanheim, grand partisan Grecs & des Latins, convient que la l ce l'emporte sur ses voisins pour la s & qu'elle le dispute avec l'ancienne R Il ajoute 95 *que si la gloire de l'inventio due à Lucilius, celle de l'avoir égalé ou passé à ceux qui le suivirent; la gloire avoir excellé, soit par la beauté & la fa*

mana in rebus divinis est multa deficiens; . . . . e esset indubitata & certa cognitio apud homines de deo, tuit quod divina eis per modum fidei traderentur, q deo dicta, qui mentiri non potest. St. Thom. To quæst. 2. & 4. Qu'ont dit, & que disent, que ce écrit St. Thomas, tant de gens contre les quels o leve tous les jours avec tant de fureur & de h Je suis charmé de trouver encore ici un endroit déclarer, après l'avoir déjà dit en tant d'autres, q suis convaincu & fermement persuadé de la véri tous les articles de la religion par la révélation; que je ne m'en démontre aucun par la raison, qu

ers, soit par un sens droit & juste, soit une licence qui a ses bornes & ses bien- 's requises, ne peut-être contestée à Mr. éaux. On feroit un énorme Volume *lio*, si l'on vouloit rassembler tous les s que les plus grands génies de l'Eu- ont donnés, comme à l'envi, aux ens ouvrages de Despréaux: cepen- il s'est trouvé des gens que l'ar- de la dispute, & l'esprit de parti ont jusqu'a l'excès de condamner ces ou- s, approuvés de l'Univers entier. Dans meux démêlé qui s'éleva vers la fin du er siècle, sur la préférence entre les ns & les modernes, Mr. de Fontenelle, san des modernes, fit une épigramme e la dixieme satire de Despréaux, qui après

l'existence de Dieu, dont j'ai des preuves éviden- · la lumiere naturelle: encore St. Thomas croit- ces preuves ont besoin du secours de la foi, en e suis persuadé qu'il se trompe. Si un pauvre phe avançoit ce que dit ici St. Thomas, combien roit-t-on pas contre lui?

Nicolas Boileau Despréaux naquit à Paris le 1 No- 1636. & y mourut le 13 Mars 1711. dans la ée de son âge.

Spanheim Pref. sur la Traduction Françoise de reur Julien. pag. 15.

après la neuvieme eſt ſans contredit, la plus belle. On doit bien ſe garder d'ajouter foi à cette épigramme: ce n'eſt point l'eſprit de juſteſſe, qui l'a dictée, c'eſt celui de parti.

Il y a eu un grand nombre d'auteurs, qui ont écrit contre Despréaux: mais en vérité, ce ſeroit leur faire trop d'honneur que de s'arrêter à les réfuter ſérieuſement. J'ai parlé de l'épigramme de Mr. de Fontenelle,

parce

96 La véritable cauſe de cette diſpute fut moins la défenſe de Longin, que la maniere dont Mr. Huet & Mr. le Clerc avoient parlé de la traduction de la Bible de Mr. de Saci. Ces deux illuſtres ſavans avoient paru l'eſtimer très-peu; les Janſeniſtes en furent piqués, & Despréaux leur creature & leur ſectateur, crut avoir trouvé le moyen, en défendant Longin, de décrier deux hommes qui n'étoient pas favorables au parti de Port-royal. Mr. le Clerc nous apprend lui-même toutes ces circonſtances. „Mr. Despréaux, dit-il, m'apoſtrophe, & „en même temps Mr. Huet, car je n'ai paru digne à „nôtre poëte de reſſentir le venin de ſa plume ſatirique „que parce que j'ai appuyé le ſentiment de cet habile „homme. Il ne s'agit point ici des opinions qui diſtin„guent les Proteſtans de l'Egliſe romaine, ou de quel„que penſée qui me ſoit particuliere, mais d'un point „de critique, où l'on peut prendre tel parti que „l'on veut dans les differentes ſocietés des Chrétiens, „ſans en bleſſer aucune. La choſe dans le fond eſt de „très-petite conſequence, & devoit être traitée avec dou„ceur: mais c'eſt une vertu peu connue parmi les poë-

rce qu'elle part d'un homme plein d'es-
.t & de mérite, & qu'il eſt dangereux,
: conſéquent, qu'elle ne puiſſe faire quel-
e impreſſion ſur ceux qui n'ont point
ez de connoiſſance de l'hiſtoire littéraire,
ur connoître les motifs qui l'ont pro-
ite.

Despréaux eut un démêlé ſur un point
rudition avec 96 le Clerc & Monſieur
Huet

; ſatiriques . . . *Liſez*, continue Mr. Despréaux, *l'E-
ture avec un peu moins de confiance en vos propres
nieres.* Aux lumieres de qui faut-il donc que je
: ſoumette? eſt-ce à celles d'un rétheur païen qui
avoit jamais lu Moyſe, & qui le prenoit pour un
poſteur? eſt-ce à celles d'un poëte ſatirique, qui
ntendoit pas plus l'original de Moyſe que celui de
lcoran, & qui ſelon toutes les apparences ne l'avoit
s lu non plus? Je crois que perſonne ne doute, que
ne loaye lu avec application, & que je n'y enten-
quelque choſe, puisque je l'ai traduit & commenté!
: ſeroit donc à moi une extrème folie de renoncer
des lumieres claires, pour ſuivre les conjectures de
ngin & de Mr. Despréaux. *Défaites vous*, ajoute-
il *de cette hauteur calviniſte & ſocinienne, qui vous
t croire, qu'il y va de votre honneur d'empêcher qu'on
admire trop légerement le début d'un livre dont vous
s obligé d'avouer vous-même qu'on doit adorer tous les
ts & toutes les ſyllabes, & qu'on peut bien ne pas
ez admirer, mais qu'on ne ſauroit trop admirer.* Je ne
s point Calviniſte ni Socinien: mais ni les uns ni les

„autres n'ont un orgueuil qui leur fasse croire, qu'il
„est de leur honneur d'empêcher qu'on n'admire Moï-
„se: ils n'employent point à la vérité de mauvais arti-
„fices, pour y trouver une figure de rhétorique qui n'y
„est pas: ils s'attachent avec raison, plus aux choses
„qu'aux mots; & surtout ils tâchent, comme je le fais
„aussi, d'observer exactement ses preceptes en ce qu'ils
„ont de commun avec l'Evangile. Ce ne sera pas pour
„avoir dit, que l'on admire le sublime d'un prophete,
„que l'on n'a jamais lû, au moins dans l'original, &
„peut-être pas même dans une version; mais pour avoir
„suivi sa doctrine que l'on sera respecté. . . . . Mais je
„crois qu'outre le penchant que ce poëte satirique avoit
„à défendre Longin, qu'il avoit pris sous sa protection,
„il y a eu des personnes zelées, non pour la religion
„comme l'auteur de l'avertissement veut nous le faire
„croire, mais pour un parti fort décrié dans toute l'E-
„glise romaine, qui ont échauffé l'imagination d'un hom-
„me facile à enflammer. Mr. Huet n'a jamais été dans ce
„parti (le Jansenisme), & il n'avoit pas parlé, non plus
„que moi, de Mr. de Saci comme d'un interprete fort
„expert, & fort versé dans la critique: cela a suffi pour
„mettre ces gens en colere contre nous: mais les ver-
„sions de la Vulgate & les remarques de Mr. de Saci
„sont entre les mains de tout le monde, & ceux qui
„en sont capables en peuvent juger. Je n'empêche nul-
„lement qu'on ne s'édifie de ses remarques spirituelles,
„surtout si l'on en devient plus doux en vers le pro-
„chain."

Mr. le Clerc avoit parfaitement découvert la cause de
la querelle indécente & grossiere que lui fit & à Mr.
Huet, tout le Jansenisme, par le canal de Mr. Du

car lorsque ce poëte fut mort, l'Abbé Renau- nide, Gazetier, & [illegible] ercle [illegible] le présent de Séminaire [illegible] Mr. le Clerc comme il avoit [illegible] Mr. Bayle, sa fon [illegible] sur [illegible], c'est à dit beaucoup d'injures à Mr. le Clerc & pas n solide. Ce savant homme [illegible] avec beau- modération les imputations odieuses de l'Abbé . „On dit, replique-t-il, que je ne suis pas ment des Jansenistes: mais cela n'a pas empê- je n'aye parlé d'eux avec éloge, quand j'ai ils le méritoient, & que je n'aye marqué de pour plusieurs de leurs livres. Je n'ai jamais é la maniere dont on les a traités pour leurs s: au contraire, j'ai temoigné que je croyois levoit les tolérer; pourvu que de leur côté ils de la même douceur envers leurs adversaires; roit dû rendre Mr. l'Abbé Renaudot, à qui d'ail- n'ai jamais rien fait, plus retenu envers moi; loin d'exhorter feu Mr. Despréaux à me mal- & de le faire lui-même; il auroit dû l'en de- , & parler plus civilement. Voudroit-il que je e le Jansenisme n'est qu'une pure faction, & n des gens soupçonnent, que parmi ceux qui ivent, quelque dévotion qu'ils fassent paroitre, les Spinosistes cachés, qui cherchent à introdui- écessité de toutes choses, comme faisoit Spinosa? bbé Renaudot se recrieroit sans doute à la ca- ; & par conséquent il ne doit pas en user de en parlant de moi, comme d'un homme *dont la est décriée.* Je n'ai point de religion que la nne, & si elle est décriée parmi les Jansenistes, qu'elle ne le sera jamais partout."

Huet 97. Comme il s'agiſſoit peu de goût & de délicateſſe, dans cette dispute, & qu'il n'étoit queſtion que d'un fait, où la langue hébraïque influoit beaucoup, il me paroît que Despréaux fut battu par ſes adverſaires, quoiqu'il eût Longin de ſon côté. On a imprimé, dans les dernieres editions de Despréaux, toutes les pieces de cette fameuſe diſpute.

Il

97 Pierre Daniel Huet, ancien Evêque d'Avranches, & l'un des plus ſavans hommes de ſon ſiècle, naquit à Caen le 8. Fevrier 1638. Après avoir fait ſes humanités & ſa philoſophie, il s'appliqua, aux mathématiques, & ſur tout à l'étude du Grec & de l'Hebreu, ſous le fameux Bochart Miniſtre à Caen. Mr. Huet ſe rendit enſuite à Paris pour y connoître les ſavans: il accompagna Bochart en Suede: de retour en France il fut ſeize ans ſans emploi; en 1670. le Roi le choiſit pour être ſous-précepteur de Mr. le Dauphin. Le public eſt redevable à Mr. Huet de cette ſuite de commentaires, qu'on nomme communément les Dauphins, *ad uſum delphini*. Mr. de Montauſier en avoit eu la premiere idée: mais ce fut Mr. Huet qui en traça le plan, & qui en dirigea l'exécution, autant que l'a permis la docilité ou la capacité des differens auteurs qui furent employés à ces ouvrages. A l'âge de quarante ſix ans, il prit les Ordres ſacrés, & on lui donna l'Abbaye d'Aunai, où il ſe retiroit tous les étés, & où il compoſa ſes *Quæſtiones alnetanæ*. En 1685. il fut nommé à l'Evêché de Soiſ-

l' étoit question de savoir si Longin avoit raison de croire, qu'il y avoit du subli- dans cet endroit de la Bible, *Dieu dit: ? la lumiere soit, & la lumiere fut.* Lon- ne jugeoit de ce passage que par la ma- re dont il étoit rendu en Grec par les ›tante. Καὶ εἶπεν ὁ Θεὸς γενηθήτω φῶς, καὶ ετο φῶς. Il est certain que cette façon de ler en Grec a quelque chose de noble, & mê-

, qu'il céda avec l'agrément du Roi, à Mr. de Silleri, r celui d'Avranches. Il ne fut sacré qu'en 1692. il égouta bien-tôt des fonctions épiscopales, qui l'é- ıoient de l'étude, & préferant une vie tranquille, il émir de son Evêche d'Avranches en 1699. Le Roi ıyant donné l'Abbaye de Fontenai, qui est aux por- le Caen, il s'y retira, résolu de s'y fixer: mais les :ès l'assaillirent de tous côtés, & l'obligerent à quit- les Normands, & la chicane. Il retourna à Paris, : logea dans la maison professe des Jesuites, où il eu les vingt dernieres années de sa vie. Il y mou- le 26. Janvier âgé de nonante & un an moins quel- jours. Nous avons parlé si souvent de ce grand me dans cet ouvrage, nous l'avons cité tant de fois, nous n'en dirons rien de plus ici. Nous ajoute- seulement, que le ministre Bochart, le Pere Petau te, & Mr. Huet ont été sans contredit les trois plus ıs hommes que la France ait eus, & qu'elle aura -être jamais.

même de sublime: mais en hebr[illegible] elle n'a rien que de commun, elle est fort usitée, & même triviale: *Vaiomer eloim iciar vaiior*; mot à mot: *Et il dit les Dieux, qu'il soit lumiere, & il fut lumiere.* Il est bon de remarquer ici que le mot de Dieu est toujours pris au plurier dans le premier chapitre de la Genese; & le Verbe qui lui répond est au singulier: *Voiomer eloim iei morot biraia ichamain*: mot à mot: *Et il dit les Dieux, qu'il soit des lumieres dans l'étendue des cieux*: & peu après: *Vaiaas eloim Etchenai a morot agdolim*: mot à mot: *Et il fit les Dieux les deux lumieres, les grandes.* Il n'y a dans tous ces endroits, ainsi que dans le passage cité en grec par Longin, aucun sublime dans la langue hebraïque. Mr. Huet & Mr. le Clerc

98 Nous avons déjà remarqué que la satire sur l'équivoque étoit indigne d'être sortie de la plume de ce poëte. C'est l'ouvrage d'un Jansenifte timide, qui cherche à écrire en vers des injures couvertes & déguisées contre les Jesuites. On peut dire la même chose de l'épître sur l'amour de Dieu. Un sage philosophe qui ne prend parti dans aucune dispute, ne doit-il pas s'étonner de voir dans un livre qui tourne en ridicule, & qui attaque cruellement plusieurs personnes, un traité théologique sur l'amour de Dieu? „Hé mon ami, pouvoit-on dire à Despréaux, commence à me donner „l'exemple de chérir mon prochain; & puis tu m'appren-

erc disputoient ſur l'original: Longin & espréaux jugeoient par les expreſſions grecies. Je ſerois tenté de dire qu'ils avoient us raiſon.

Les ouvrages de Despréaux doivent être ſtribués en trois claſſes differentes. Dans premiere, je place les Epîtres & les Saes: dans la ſeconde, l'Art poëtique; & ns la troiſieme le Lutrin. Quant à ſa iduction du traité du ſublime, & à ſes Rearques critiques ſur le même traité, quoi ie cela faſſe d'excellens ouvrages, ils aprtiennent, en quelque maniere, beaucoup us au littérateur qu'au poëte. C'eſt donc iquement, comme poëte que je conſidere tuellement Despréaux. Ses Satires & ſes itres me paroiſſent d'une beauté parfaite 98: elles

ras comment Jenſenius & l'Abbé de St. Cyran diſent u'il faut aimer Dieu. Ai-je beſoin de tes ſombres & iſtes docteurs pour ſavoir que je dois aimer mon ere de tout mon cœur; & ne ſai-je pas que Dieu ſt le pere & le Créateur de tous les hommes? Inruis moi à chérir mon prochain, à ne pas lui faire : que je ne voudrois pas qu'on me fit à moi même: ais ton livre eſt une école de calomnie. Plus tu bleſs ceux que tu attaques avec eſprit, & plus tu me onnes du goût pour la mediſance: tu fais le théoloien, & tu m'apprends:

elles ſont écrites avec une force infinie, l'eſprit y regne par tout: mais c'eſt un eſprit aſſai-

. . . Combien la Neveu avant ſon mariage
A de fois au public vendu ſon pucelage.

„La ſublime theologie te permet-elle de perdre à jamais „de réputation une femme? C'eſt une péchereſſe publi„que, me diras-tu. Hé quoi ignores tu, poëte Janſé„niſte, que la grace peut en faire un vaſe d'élection, „la convertir, & la rendre une ſeconde Madelaine? A „quoi aboutira alors ta ſatire? A dèshonorer une ſainte „à la poſterité. Tu écris:

Voulez-vous donc ſavoir, ſi la foi dans votre ame
Allume les ardeurs d'une ſincere flame?
Conſultez-vous vous-même; à ſes regles ſoumis,
Pardonnez-vous ſans peine à tous vos ennemis?

„Et tu dis non-ſeulement à tes ennemis les injures les „plus fortes, mais tu outrages des gens qui ne t'ont „jamais offenſé: tu appelles l'un un fripon, l'autre un „ignorant, un troiſieme un ſot.

„J'appelle un chat un chat, & Rolet un fripon. Es„tu donc un Magiſtrat public pour condamner cè pro„cureur & ſa famille à une honte éternelle?

Si je veux exprimer un auteur ſans défaut,
La raiſon dit Virgile, & la rime Quinaut.

„C'eſt envain que tu veux faire paſſer pour un auteur „ſans merite un poëte qui en eut infiniment: tu as de „même tort d'appeler ſot un homme qui ne l'étoit pas.

Doù vient que Ciceron, Platon, Virgile, Homere,
Et tous ces grands auteurs que l'Univers revere,
Traduits dans vos écrits nous paroiſſent ſi ſots?
Perraut, c'eſt qu'en prétant à ces eſprits ſublimes,

ſonné de tout ce que le bon ſens a de ſolide; & ce qu'il y a de plus eſtimable

s façons de parler, vos baſſeſſes, vos rimes,
Vous les faites tous des Perrauts.

ami le ſatirique, Perraut défendoit une mauvaiſe :: mais il s'en falloit bien que ce fut un ſot. Tu ionnois ce nom lorsque tu étois brouillé avec lui: après t'être reconcilié, tu l'appellas un grand hom- Dis moi, mon cher Janſeniſte, eſt-ce là un des es de ta théologie, par le quel il faille qu'on croye ı homme que tu hais eſt un ſot, & qu'un autre tu aimes eſt un ſavant?

Tout le trouble poëtique
A Paris s'en va ceſſer,
Perrault l'anti pindarique
Et Despréaux l'homerique
Conſentent de s'embraſſer
Quelque aigreur qui les anime.
Quand malgré l'emportement
Comme eux l'un l'autre on s'eſtime,
L'accord ſe fait aiſément,
Mon embarras eſt comment
On pourra finir la guerre,
De Pradon & du parterre.

encore de la médiſance, & lorsque tu ſembles ınner à un de tes ennemis, c'eſt pour mieux ou- r l'autre. Gardes donc pour toi tes vers théolo- s, ton épître Janſeniſte ſur l'amour de Dieu, & ennuyeuſe ſatire ſur l'équivoque. Je conſens très- ıtiers de te prendre pour mon guide dans l'art que, que tu poſſedes en grand maître: mais tu

ble dans ses Satires & dans ses Epîtres, c'est qu'il n'y a pas un mot qui puisse faire rougir, je ne dis pas un galant homme, mais la femme la plus scrupuleuse. Mr. Bayle n'a pas hésité à mettre Despréaux au-dessus d'Horace & de Juvenal. *Les satires*, dit-il, „ *qui avoient toujours été un égout de saleté, ont pris, par le moyen de Mr. Despréaux, un caractère de pudeur, qui est pour le moins, aussi admirable que l'esprit, le tour, le sel & les agrémens, que ce poëte y a fait glisser. - - - Juvenal & Horace sont bien éloignés de ce degré de perfection.* Voilà un des plus savans & des plus spirituels critiques, qui met Despréaux au-dessus d'Horace & de Juvenal. Pour moi, je n'oserois pas

„ne seras jamais le directeur de ma conscience, parce „que tu fus orgueilleux, vindicatif, & que tu manquas „souvent à la probité, critiquant un homme, non parce „qu'il méritoit de l'être, mais parce que tu en étois ja„loux. Tu débites souvent dans tes ouvrages de belles „maximes d'équité, de moderation, de douceur: mais tu „les pratiques fort mal. On voit par-là que tous tes „beaux discours de morale ne sont qu'une pure hipo„crisie, & lorsqu'en parlant des charmans operas de Qui„naut, tu dis:

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique;

ı dire, tout à fait, la même chose, quoi-
e je le pensasse assez volontiers: ainsi je
contenterai de placer le satirique fran-
s à côté d'Horace & au-dessus de Ju-
nal.

Ceux qui veulent rabaisser la gloire de
spréaux, disent qu'il a souvent imité Ho-
e & les autres bons poëtes anciens. Il
vrai qu'il s'est servi quelquefois de leurs
es: mais il les a rendues si noblement,
: loin de pouvoir passer pour traducteur,
est ordinairement au-dessus de ceux
il imite. D'ailleurs, on peut dire de lui
que disent les connoisseurs en peinture,
Mr. le Brun: ce peintre a imité, dans
Batailles, quelques figures des tableaux de
Ra-

veux nous faire accroire que tu condamnes par
catesse de conscience ce que tu ne blâmes que par-
qu'ayant tenté d'y réussir, tu as resté si au dessous
n homme que tu avois entrepris de tourner en ri-
ıle, que tu n'as pas osé achever ton pitoyable ou-
ge; temoin l'insipide prologue qu'on a mis dans
dernieres éditions. Adieu, mon cher, je t'estime
ucoup comme poëte, & je me moque de toi com-
théologien."

Bayle, nouvelles de la Rep. des Lett. mois de
1684. pag. 363.

Raphael: mais celles qu'il a placées auprès de celles qu'il s'approprioit ſont ſi belles, qu'on ſent bien que l'imitateur inventoit auſſi bien, que celui qu'il imitoit. Après tout, il y a peut-être, deux-cents vers tout au plus, des poëtes anciens, que Despréaux a enchâſſés, & presque toujours embellis, dans ſes ouvrages: il reſte cinq ou ſix-mille vers, qui lui appartiennent en propre, & ſur lesquels toute l'antiquité n'a rien à réclamer. En vérité, Despréaux avoit raiſon de ſe moquer de ceux, qui vouloient rabaiſſer ſon mérite par un endroit qui auroit dû le relever. Rien ne montre mieux l'égalité qu'il y a entre ſes ouvrages & ceux d'Horace, que de voir que les plus beaux endroits du poëte latin, rendus auſſi bien qu'ils puiſſent l'être, n'effacent point ceux du poëte françois. Rien n'eſt auſſi plus ingénieux, que la façon badine, dont Despréaux plaiſante ſur le reproche qu'on lui faiſoit d'être plagiaire.

> [100] Gardez-vous, dira l'un, de cet eſprit critique:
> On ne ſait bien ſouvent quelle mouche le pique.
> Mais c'eſt un jeune fou, qui ſe croit tout permis,
> Et qui, pour un bon mot, va perdre vingt amis.

Il

100 Despréaux, Sat. IX. v. 119. & ſuiv.

Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on si bien prêcher, qu'il ne dorme au Sermon?
Mais lui, qui fait ici le Régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvenal avoit dit en Latin
Qu'on est assis à l'aise aux Sermons de Cotin.

* * *

L'un & l'autre, avant lui, s'étoient plaints de la rime.
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime;
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lû ces auteurs: mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médisans l'engeance toute entiere
Iroit, la tête en bas, rimer dans la riviere.

En jettant les yeux sur les ouvrages de Despréaux, je trouve, dans le moment, une dixaine de vers, qui pourront servir d'exemple, pour montrer comment il imitoit les anciens: car il se trouve, par un cas assez singulier, que Virgile, Ovide & Horace, ont dit précisément la même chose. Les Cotins de l'antiquité auroient pu accuser ces trois grands hommes de s'être pillés mutuellement. Ce qu'il y a de certain, c'est que Despréaux ne reste point au dessous des trois poëtes anciens. Ceux qui entendront le latin, pourront en juger eux-mêmes. Je rapporterai d'abord

les vers de Despréaux, & je placerai :
de la page ceux des auteurs latins [1].

Hélas, avant ce jour qui perdit ses neveux,
Tous les plaisirs couroient au devant de ses
La faim aux animaux ne faisoit point la guer
Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant l
N'attendoit point qu'un bœuf pressé de l'aigu
Traçat à pas tardifs un pénible sillon.
La vigne offroit par-tout des grappes toujours
Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les

[1] *Molli paulatim flavescet campus arista,*
Incultisque rubens pendebit sentibus uva;
Et duræ quercus sudabunt roscida mella;

* * *

Non rastros patietur humus, non vinea falcem
Robustus quoque jam tauris juga solvet arator.
Virgil. Eclog. IV. ve

Virgile s'est copié lui même dans un autre de s
vrages.

- - - - - - - - - - ipsaque tellus
Omnia liberiùs, nullo poscente, ferebat.
Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædarique lupos jussit, pontumque moveri:
Mellaque decussit foliis, ignemque removit,
Et passim rivis currentia vina repressit:
Virgil. Georgic. Lib. I. v. 127. &

* * *

Mox & frumentis labor additus, ut mala culm
Esset rubigo, segnisque horreret in arvis
Carduus. Virg. ibidem v. 150. &

...s dès ce jour Adam, déchû de son état,
...un tribut de douleur paya son attentat.
...fallut qu'au travail son corps rendu docile
...rçat la terre avare à devenir fertile.
...e chardon importun hérissa les guérets.
...e serpent venimeux rampa dans les forêts.
...a canicule en feu désola les Campagnes.
L'Aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
Alors, pour se couvrir durant l'âpre saison,
Il fallut aux brébis dérober leur toison.

La

* * *

Mollia securæ peragebant otia mentes.
Ipsa quoque immunis rastroque intacta, nec ullis
Saucia vomeribus, per se dabat omnia tellus.

* * *

Mox etiam fruges tellus inarata ferebat:
Nec renovatus ager gravidis canebat aristis;
Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant:
Flavaque de viridi stillabant ilice mella.
Ovidii Metamorph. Lib. I. v. 100. & seq.

* * *

Petamus arva, divites & insulas,
Reddit ubi cererem tellus inarata quotannis,
Et imputata floret usque vinea:
Germinat & nunquam fallentis termes olivæ,
Suamque pulla ficus ornat arborem.
Mella cava manant ex ilice: montibus altis
Levis crepante lympha desilit pede.
Illic injussæ veniunt ad mulctra capellæ:
Refertque tenta grex amicus ubera:
Horat. Epod. Lib. Epod. XVI. v. 42. & seq.

La peste, en même temps, la guerre & la famin
Des malheureux mortels jurérent la ruine.
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs,
Que la mauvaise honte exerçe dans les cœurs.

Quand on imite de cette façon, je le répe on est aussi original que les auteurs qu'(imite. Les pensées que Despréaux a joi tes, dans ces vers, à celles des anciens, so pour le moins, aussi brillantes que les leu Je me suis fait même un plaisir de cit cinq ou six vers de plus, que l'imitatic que j'indique, pour que ceux qui ente dent les deux langues, jugent plus aisémer que Despréaux parlant lui seul, ne doit rie à Despréaux qui parle avec Horace.

Les satires de Despréaux sont si génér lement connues, que je n'en citerai poi ici quelques passages, pour en donner ur idée plus juste à ceux de mes Lecteu qui pourroient ne pas les connoître. Que que grande que puisse être la barbarie d'u homme, dès qu'il sait lire, & qu'il enten le François, on doit supposer qu'il a lû le œuvres de Boileau. J'ai connu un hon me, vivant depuis sa naissance dans les a freuses montagnes de la haute Provence qui ne connoissoit précisement de ce monde que nous habitons, que ce qu'il en avoi appris dans les vers de Boileau. Il savoi

qu'i

qu'il y avoit des Hollandois & des Anglois: mais il ignoroit qu'il y eût des Venitiens & des Danois. On croira peut-être, que je plaisante; la chose est vraie, au pié de la lettre; & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cet homme avoit trente ans passés, & qu'il étoit homme de condition. Le curé de sa paroisse lui avoit prêté les satires de Boileau. Ce curé, presqu'aussi barbare que son Seigneur, avoit acheté, dans un voyage de huit jours, qu'il fit à Marseille, une fois en sa vie, les ouvrages de Boileau, les fables de la Fontaine, & les comédies de Moliére: c'étoit les trois seuls livres, qui avec son Bréviaire, composoient sa Bibliothéque. Admirons comme le hasard peut supléer au défaut du goût: ne pouvant acheter que trois livres, qu'auroit pris le meilleur Académicien?

Je viens à l'art poëtique de Despréaux: c'est son chef-d'œvre; & j'ose dire que c'est celui de l'esprit humain en fait de critique. Il falloit un génie supérieur, pour vaincre les difficultés qu'il y avoit à surmonter dans la composition d'un pareil ouvrage. Ces difficultés sont si considérables, qu'un des plus grands hommes & des plus éloquens que la France ait eus, ami intime de Mr. Despréaux, quelque mérite qu'il lui

con-

son dessein, ne crut pas qu'il fût poss l'exécuter avec succès. Il convenoit qu'i voit bien expliquer les regles générale poësie, à l'exemple d'Horace: mais p regles particuliéres, ce détail ne lui pa pas propre à être mis en vers François. Patru se détrompa dans la suite: & lo eût vu une partie de l'ouvrage de Desp frappé, dit l'auteur que je viens de *de la noble audace avec laquelle l'aute troit en matiére, il changea de sentime l'exhorta bien sérieusement à continuer.*

Trois choses contribuent à l'estime doit faire de l'art poëtique: la diffic l'entreprise; la beauté des vers; & l de l'ouvrage. Nous venons de voir

gardent tous en ce point, que c'est à Despréaux que la France est, principalement redevable de la justesse & de la solidité qu'on trouve dans les écrivains qui ont suivi ses regles & ses conseils. Ses ennemis ne purent s'empêcher de convenir, qu'il avoit donné d'excellens préceptes: ils voulurent seulement lui ôter la gloire d'en être l'auteur; & ils prétendirent, qu'il n'avoit fait que traduire la poëtique d'Horace. Despréaux répondit fort sagement à cette accusation. *Bien loin*, dit-il, [3] *de rendre injures pour injures, ils trouveront bon que je les remercie ici du soin qu'ils prennent de publier que ma Poëtique est une traduction de la poëtique d'Horace: car puisque, dans mon ouvrage, qui est d'onze cents vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou soixante, tout au plus, imités d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reste, qu'en le supposant traduit de ce grand poëte.*

Ce qu'il y a de plus beau & de plus instructif dans l'Art poëtique de Despréaux, c'est qu'en donnant les regles des divers genres de poësie, il en donne l'exemple. Ainsi, en écrivant quel doit être le caractère simple & pastoral de l'Idylle, il fait adroitement

3 Pref. de l'art. poëtiq.

tement & comme imperceptiblement, une Idylle 4.

Lorsqu'il trace les regles de l'elégie il prend le stile élégiaque.

5 La plaintive Elégie en longs habits de deüil,
Sait, les cheveux épars, gemir sur un cercueil.
Elle peint des amans la joie & la tristesse,
Flatte, menace, irrite, appaise une maîtresse, &c.

C'est cette façon savante & spirituellé de donner des préceptes, qui a fait préférer l'art poëtique de Despréaux à celui de tous les autres auteurs, & qui même lui a fait obtenir, chez plusieurs gens de goût, la prééminence, quant à ce point, sur celui d'Horace, dont la poëtique, au jugement de bien des savans, n'a point assez d'ordre. 6 Si

4 Nous avons cité ces vers dans l'article de Theocrite.

5 Art. poëtique Chant second.

6 Ce roman a été fait par Michel de Cervantes, qui avoit été secretaire du Duc d'Albe. On prétend qu'il le composa pour désabuser ce Duc de l'inclination outrée qu'il avoit à la lecture des anciens romans. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il n'y a point de livre qui montre mieux les folies & les extravagances des anciens romans, que cet ouvrage de Michel de Cervantes, qui ira à la posterité la plus reculée sans rien perdre de son prix. Il est rempli de préceptes admirables. Le seul chapitre dans le quel Don Quichotte donne des instructions à trois écoliers qui alloient étudier à Sala-

Si le Lutrin n'est point aussi utile que 'Art poëtique, il est dans son espéce, aussi ›eau. Il falloit le génie de Despréaux pour aire un poëme de six chants sur un sujet ussi simple que celui de la dispute d'un ɔhantre & d'un Prélat, sur la place que :oit occuper un Lutrin. Les traits de sa. ire que Despréaux a répandus dans cet ou. rage, sont pleins de sel & d'enjouement. l n'y a rien de si charmant que la bataille es Chanoines, qui combattent avec les li- res qu'ils enlevent dans la boutique de arbin. La revue de la bibliotheque de ›on Quichotte [6] par la Servante & le Curé a u fournir cette idée à Despréaux: mais il a embellie, & lui a donné bien plus de for-
ce

anque, dont l'un vouloit prendre le parti de l'Eglise, uutre celui de la robe, & le troisieme celui de l'épée, ›ntient plus d'excellens préceptes sur ces trois états, ıe tout ce que l'on en a dit dans tant de gros & en- ıyeux ouvrages que l'on a faits à ce sujet. Michel de ervantes a mis plusieurs histoires épisodiques dans son uvrage, qui sont très intéressantes. La meilleure criti- ıe que l'on ait faite de tous les ouvrages qui avoient é composés avant & pendant la vie de Michel de Cer- untes, se trouve dans la revue que le Curé & la Servante ›nt de la bibliotheque de ce visionaire gentilhomme spagnol. On y lit une chose qui doit bien être remarquée ar ceux qui veulent connoitre le mérite des anciens

ce & de vivacité. Les décisions du Curé sentent un peu celles d'un critique de profession. Dans le Lutrin, les remarques & les critiques les plus judicieuses sont mêlées & assaisonnées d'une plaisanterie fine & légére. Le Curé de Michel de Cervantes instruit simplement: les combattans de Despréaux instruisent & divertissent.

7 L'eleve de Barbin commis à sa Boutique
Veut en vain s'opposer à leur fureur Gothique:
Les volumes sans choix à la tête jettés
Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
Là près d'un Guarini Terence tombe à terre;
La Xénophon en l'air heurte contre la Serre.
O que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés!
Vous en futes tirés Almerinde & Simandre,
Et toi, rebut du Peuple, inconnu Coloandre,
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la premiere fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure:

D'un

romans: c'est que le Curé non-seulement ne condamne point les premiers volumes des Amadis à être jettés par la Servante, de la fenêtre, mais il en fait l'éloge, comme d'un ouvrage original & plein d'imagination. Despréaux pensoit comme ce Curé, & l'on doit observer qu'ayant tant blâmé les romans, il n'a jamais rien dit contre les Amadis, sur tout contre les six premiers volumes, qu'il mettoit infiniment au dessus des autres. Don Quichotte

l'un le Vayer épais Giraud est renversé.
larineau d'un Brébeuf à l'épaule blessé,
n sent par tout le bras une douleur amere,
t maudit la Pharsale aux Provinces si chere.
l'un Pinchesne *in quarto* Dodillon étourdi
. longtemps le tein pâle & le cœur affadi;
.u plus fort du combat le Chapelain Caragne,
'ers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,
les vers de ce poëme effet prodigieux!
'out prêt à s'endormir bâille & ferme les yeux.

reste, ce qu'il y a de plus admirable dans
.utrin, c'est qu'il n'y a aucune badinerie
ne sente le galant homme. Despréaux
s'est jamais abaissé à dire des imperti-
ıces: & bien loin que son sujet l'ait
igé à de mauvaises & basses plainsante-
ı, il l'a élevé & lui a même souvent
ré les plus beaux ornemens des Poëmes
roïques. Il faut convenir que Despréaux
a raison de dire, en parlant de son Poë-
: [8] *C'est un burlesque nouveau, dont je*
me

é traduit en françois, sur l'original espagnol, par
de St. Martin. On y a fait deux differentes con-
ations qui ne valent pas les premiers volumes.
ır à la traduction, elle est très-pure, très-châtiée, &
ı servir de modele.

Lutrin poëme Héroï-Comiq. Chant cinquieme.

' Pref. du Lutrin.

ce & de vivacité. Les d … *car au lieu*
sentent un peu celle … *Didon & Enée*
fession. Dans le … *geres & des cro-*
les critiques les … *une horlogere & un*
&. assaisonnées … *Didon & Enée.*
gére. Le C … ront plus aisément du
struit simpl … par le parallele que
préaux ins … avec celui de la boucle de

7 L'elev …
Veut …
Les …
Su …
L' …

… que la traduction du Traité … de Longin est excellente : je me … de placer ici, pour appuyer … ion, ce qu'en a pensé le Pére … Il dit, *qu'elle est le chef-d'œuvre de … auteur, & qu'elle a plus l'air d'original … traduction.* Quant aux réflexions … ques sur quelques passages de Longin, … est certain qu'elles forment le meilleur ouvrage qu'on ait écrit pour la défense d'Homere, & pour celle des Anciens. Il auroit

9 Voici une note de l'éditeur & commentateur de Boileau.

L'amas toujours entier des écrits de Hainaut.

Dans les premieres Editions du Lutrin on avoit mis ici, *des écrits de Boursaut* : mais Boursaut s'étant réconcilié avec l'auteur, on effaça son nom, & on mit celui de Perraut dans l'édition de 1694. parce qu'alors Mr. Perraut étoit brouillé avec Mr. Despréaux, au sujet des anciens & des

roit été à souhaiter, que l'Auteur eût conservé plus de modération, & ne se fût point emporté à des excès très-blâmables. Il est étonnant que Despréaux, ayant la raison de son côté, ait disputé avec cette violence, qui est le partage de ceux qui soutiennent une mauvaise cause.

Je finirai ces réflexions par examiner si l'on peut regarder Despréaux comme un véritable honnête homme. Pour moi, j'avoue que j'ai de la peine à le considérer comme tel; malgré les éloges qu'il a reçus d'un grand nombre de gens illustres par leur naissance, par leur mérite & par leur esprit. Il paroît que Despreaux a beaucoup moins voulu critiquer les mauvais ouvrages, que nuire à certains Auteurs. Dès qu'il se raccommodoit avec quelques uns d'eux, il effaçoit son nom, & substituoit celui d'un autre [9] à sa place: c'est pourquoi on voit qu'il

modernes. Cette brouillerie étant finie, l'auteur mit *Hainaut.* Si Boileau se fut raccommodé avec Hesnaut, malheur au premier auteur dont le nom eût fini en *ant.* En verité peut-on donner le titre d'honnête-homme à quelqu'un qui se conduit avec aussi peu d'équité?

Boursaut que Despréaux avoit d'abord tourné en ridicule n'étoit point un auteur sans mérite. Il a fait les

me suis avisé dans notre langue : car au l
que dans l'autre burlesque Didon & E
parloient comme des harangeres & des c
cheteurs, dans celui-ci une horlogere &
horloger parlent comme Didon & Enée.

Les lecteurs jugeront plus aisément mérite de ce poëme par le parallele q nous en ferons avec celui de la boucle cheveux enlevée.

J'ai déjà dit que la traduction du Tr du Sublime de Longin est excellente : je contenterai de placer ici, pour appu mon opinion, ce qu'en a pensé le P Rapin. Il dit, *qu'elle est le chef-d'œuvr cet auteur, & qu'elle a plus l'air d'orig que de traduction.* Quant aux réflexi critiques sur quelques passages de Lon il est certain qu'elles forment le meill ouvrage qu'on ait écrit pour la défe d'Homere, & pour celle des Anciens. Il

9 Voici une note de l'éditeur & commentateu Boileau.

L'amas toujours entier des écrits de Hainaut.

Dans les premieres Editions du Lutrin on avoit mi *des écrits de Boursaut :* mais Boursaut s'étant réconcilié a l'auteur, on effaça son nom, & on mit celui de Per dans l'édition de 1694. parce qu'alors Mr. Perraut é brouillé avec Mr. Despréaux, au sujet des anciens &

„moins odieuſe & plus généralement ap-„prouvée, que ne l'eſt la ſatyre. Chape-„lain, Ménage & Cotin appuyérent la mê-„me théſe ; mais durement & avec l'aigreur „de gens que l'intérêt perſonel anime. „Despréaux en fut piqué, & jura dès-lors „*in petto* de ſe venger en temps & lieu. „Une autre ſource de ſa haine pour l'Abbé „Cotin, c'eſt que celui-ci étoit intime ami „de Gilles Boileau, & que, dans les brouil-„leries qui ſurvenoient entre les deux fre-„res, il prenoit toûjours le parti de l'Aîné, „& n'oublioit rien pour ſuſciter des chagrins „domeſtiques au cadet." On voit, dans es anecdotes, la ſource d'une partie des ritiques de Despréaux : auſſi ai-je beau-oup plus de foi en lui, lorsqu'il loue, que orsqu'il blâme. Il n'a jamais donné des ouanges à des Ecrivains ſans mérite : mais l lui eſt arrivé quelquefois, d'avoir con-lamné, & même durement, de très-bons Auteurs. Je dirai un mot ici en paſſant, le pluſieurs auxquels ils me paroît n'avoir as rendu juſtice.

§. XVII.

vons encore de lui quelques commédies, qui ſont bien crites, & qu'on joue quelquefois.

§. XVII.

Menage.

[10] Ménage n'étoit point bon Poëte François, quoiqu'il ait composé quelques Pieces assez jolies : mais il a fait de très-bons vers latins. Il étoit, au reste, savant, & beaucoup plus que Despréaux. Les remarques & les notes qu'il a faites sur Diogene Laerce sont d'un savoir profond & d'une érudition consommée. Il a fait une réfutation très-judicieuse de l'ouvrage de Baillet il a écrit encore plusieurs ouvrages de littérature estimés. Ainsi, je passe à Despréaux d'avoir lancé, dans ses satyres, quelques traits contre lui en qualité de poëte; mais point en qualité de Savant: c'est cependant ce qu'il a fait. Cela n'a pas empêché que tous les Savans de l'Europe ne se soient empre

[10] Gilles Menage naquit à Angers le vingt Août 161 où il se fit recevoir avocat: mais degouté de cette profession, il se fit pourvoir de quelques benefices, vint se fixer à Paris, où il entra chez le Cardinal Retz. Les deux meilleures pieces en vers françois q nous ayons de lui, sont *la Métamorphose du pedant Mamaur en perroquet*, & *la Requête des dictionnaires*. étoit de l'Academie de la Crusca, & mourut à Paris vingt-trois Août 1692. âgé de septante neuf ans. Reine Christine de Suede lui témoigna toujours bea

effés de donner, dans toutes les occasions, s marques de l'estime qu'ils avoient pour vaste érudition de Ménage.

§. XVIII.

BREBEUF & QUINAUT.

Despréaux a maltraité Brebeuf, dans deux trois endroits: si l'on veut l'en croire, il r a que des Provinciaux qui admirent traduction de Lucain.

Et maudit la Pharsale aux Provinces si chére.

Dans un autre endroit, il se plaint que, lgré ses critiques, il y a des gens, qui iment cet ouvrage.

En tous lieux cependant la Pharsale approuvée
Sans crainte de mes vers va la tête levée.

La traduction de Brébeuf [11] n'est point ouvrage méprisable, comme a voulu nous

de bonté. On peut voir sa vie & la liste de ses ages, dont le nombre est très-considérables, à la du *Menagiana* de Mr. de la Monnoie.

Nous en avons rapporté plusieurs grands mor- dans l'article de Lucain, nous n'en citerons au- ici.

uillaume Brebeuf, gentilhomme Normand, mourut 1661. âgé de quarante trois ans: sa Pharsale fut im- mée pour la premiere fois à Rouen en 1653.

nous le perſuader Despréaux. Le traduc teur a parfaitement pris l'eſprit & le gé nie de ſon original: & ſi l'on trouve cer tains défauts dans Lucain, ce n'eſt pas l faute de Brebeuf. Il y a de fort beau morceaux de vers dans cette traduction & le grand Corneille auroit voulu donne la meilleure de ſes tragédies pour avoir fa ces quatre vers ſur l'Ecriture.

C'e

[11] Philippe Quinaut naquit à Paris en 1685. il com poſa dès l'age de dix-huit ans ſa premiere piece d théâtre, elle eſt intitulée les *Rivales;* le ſuccès en f très-grand, & encouragea Quinaut à en compoſer pl ſieurs autres. On peut dire malgré toutes les critiqu que ſes talens lui ſuſciterent pendant qu'il vécut, qu ſes comédies ont le même mérite que les meilleures q furent faites de ſon temps par differens auteurs: ell ſont bien intriguées, bien verſifiées: mais elles ne peigne point aſſez les mœurs. Avant Moliere toutes les com dies péchoient par cet endroit. Il y a dans celles d Quinaut de très bonnes choſes qui avoient été juſteme applaudies, & qui méritent encore de l'être: mais l excellentes productions de Moliere, & celles de que ques auteurs qui l'ont imité ont effacé celles de Qu naut. La Mere coquette s'eſt pourtant ſoutenue au thé tre, on la joue encore avec l'applaudiſſement du publi qui la regarde toujours comme une excellente comédi L'on repreſente auſſi, mais plus rarement, les Coups d l'amour & de la fortune, piece très-intéreſſante pa l'intrigue.

C'eſt de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux;
Et par les traits divers des figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

Quinaut, contre lequel Despréaux s'eſt ſi fort acharné, & qu'il a voulu faire regarder comme auſſi mauvais, que Virgile eſt ſublime, a eu des parties dans les quelles il a excellé [12]. Despréaux a beau dire.

Si

Quant aux tragédies de Quinaut, il faut convenir que ses perſonnages en ſont trop galans & trop damerets. Les partiſans de ce poëte en conviennent eux-mêmes. „Dans les tragédies de Quinaut, *dit Mr. de St. Evremont*, on deſire ſouvent de la douleur où l'on ne „voit que de la tendreſſe." Ajoutons au ſentiment de Mr. de St. Evremont, que la verſification de ces pieces a quelque choſe qui eſt plus propre à l'Opera qu'à la tragédie: par exemple cet endroit de Cyrus paroît être extrait de quelque poëme lirique. C'eſt Cyrus qui parle.

Ha c'eſt toujours la voir que la voir en fureur:
Et voir ce que l'on aime eſt toujours un bonheur.
Thomiris eſt ſuperbe, inſenſible & cruelle:
Mais elle eſt moins barbare encor qu'elle n'eſt belle;
Et toute la douceur, qu'on peut avoir des Cieux,
En ſortant de ſon ame a paſſé dans ſes yeux.
Si je la vois ſortir, quoiqu'elle puiſſe faire,
Je verrai ſes beautés en voyant ſa colere,
Et ſi ſur moi ſes yeux s'abaiſſent à leur tour,
En me montrant ſa haine, ils verront mon amour.

de la maniere la plus galante, les choses les plus ſimples par elles-mêmes.

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se feroit vers ſa ſource une route nouvelle,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé:
Voyez couler ces eaux dans cette vaſte plaine;
C'eſt le même penchant qui toujours les entraîne;
Leur cours ne change point, & vous avez changé.

Voici

14 Eſt-il rien de plus noble, & de plus vrai en même temps, que cet endroit d'Armide.

Sidonie.

La haine eſt affreuſe & barbare:
L'amour contraint les cœurs dont il s'empare
A ſouffrir des maux rigoureux.
Si votre ſort eſt en votre puiſſance
Faites choix de l'indifference;
Elle aſſure un ſort plus heureux.

Armide.

Non il n'eſt pas poſſible
De paſſer de mon trouble en un état paiſible,
Mon cœur ne ſe peut plus calmer;
Renaud m'offenſe trop, il n'eſt que trop aimable;
C'eſt pour moi dêſormais un choix indiſpenſable,
De le haïr ou de l'aimer.

Peut-on trouver dans aucun poëte lirique des vers qui expriment mieux le délire enchanteur d'un cœur ſéduit par l'amour, que ceux que Renaud dit à Armide?

nedies très inférieures à celles de
: : mais ces pieces ne ſont pas ce-
t ſans mérite, quoi qu'en ait dit le
ıe Despréaux, toûjours injuſte pour
ceux

. . . . . . La pitié me ſurmonte.
ıchons ma foibleſſe & ma honte
ans les plus reculés deſerts.

en diſant que le ſtile de Quinaut eſt plus pro-
)pera, qu'à la tragédie, je ne prétends pas ſou-
il n'y ait pas pluſieurs endroits touchans dans
lies. Aſtrate même, ſi vilipendé par Boileau, a de
oſes. Mr. Salo, ce ſavant & judicieux critique,
us devons les premiers Journaux des ſavans, a
ʒe de cette piece; ſelon lui les applaudiſſemens
a donnés à l'Aſtrate, dans toutes les repréſen-
ue l'on en a faites, ne ſauroient paſſer que pour
: il prétend, que dans la ſimple lecture de cette
n découvre les mêmes graces qui la font admi-
e théatre. „Il n'eſt pas neceſſaire, *dit-il*, d'en
er le ſujet; il ſuffit que l'on ſache, qu'il s'y
ı combat de la nature & de l'amour, où l'au-
a rien oublié de tout ce qui pouvoit ſe dire de
ırt ſur cette matiere: de plus, *ajoute-t-il*, cette
ı de la tendreſſe, & de cette tendreſſe délicate
ſi propre à Quinaut. L'on y remarque plu-
maximes nouvelles de politique & d'amour, qui
ouſſées dans toute leur étendue. Les vers en
ıagnifiques & bien trouvés, & les incidens, tout
ınans qu'ils paroiſſent, ſe démêlent ſans peine
ı violence." *Journal des ſavans, fevrier 1665.*

ceux qu'il n'aimoit pas. Quinaut a fait operas charmans: il est certain que, pou vers Lyriques & propres à être mis en fique, jamais personne n'eut un mérite reil à celui de Quinaut. Lulli, qui de connoître les vers qui s'allioient aisén à la Musique, préfére ceux de Quina ceux de tous les autres poëtes. Mr. l'A d'Olivet [13] dit, *que la cause de cette p rence fut, que Lulli trouva dans Quinau verses qualités, dont chacune avoit son en particulier, & dont l'assemblage faisoi homme unique en son genre; une oreille cate, pour ne choisir que des paroles ha nieuses; un goût tourné à la tendresse, varier, en cent & cent manieres, les f mens consacrés à cette espece de trag* Despréaux fut obligé de convenir lui-m du mérite de Quinaut pour les vers L ques. Toute la France se souleva co lui, à cause du mépris qu'il affectoit

pag. 261. Ajoutons ici que l'Astrate s'est encore longtemps après la mort de Boileau, & que les c diens la mettent encore aujourd'hui dans le nombr pieces anciennes qu'ils représentent quelquefois. On mandera donc pourquoi Despréaux l'a critiquée de ference plutôt qu'une autre tragédie de Quinaut: qu'elle fut tellement suivie pendant près de trois

ns ſes ouvrages pour un Auteur auſſi ndre qu'ingénieux. *Je n'ai pas prétendu* r, dit-il, *qu'il n'y ait beaucoup d'eſprit* ns *les ouvrages de Mr. Quinaut, quoique éloigné de la perfection de Virgile. J'ajoûterai même, ſur ce dernier, que dans le temps j'écrivois contre lui, nous étions tous deux* re *jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors* aucoup *d'ouvrages qui lui ont acquis dans* ſuite, *une juſte réputation.* Cette réparaon ſi authentique n'a pas empêché, que espréaux n'ait, pluſieurs fois, lancé les aits le plus piquans contre les charmans peras de Quinaut. Mais ces traits ſe ſont us émouſſés, & n'ont fait aucune bleſſu- à la réputation de cet aimable poëte yrique. Il ſemble que l'amour ait pris in d'accorder ſa lyre ; il n'y a rien de lus charmant qu'Atis ; rien de plus tendre u'Armide. Un des talens particuliers de uinaut c'étoit de dire ſpirituellement & de

e les comédiens de l'hôtel de Bourgogne mirent les ces au double. Les plaiſanteries de Despréaux n'ont t qu'un tort paſſager aux tragédies de Quinaut : mais font les belles pieces de Corneille, & de Racine qui ur ont nui beaucoup, lorsque le public les a jugées en mparant les unes aux autres.

Hiſt. de l'Acad. Françoiſe. Tom. II. pag. 142.

de la maniere la plus galante, les choses les plus simples par elles-mêmes.

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se feroit vers sa source une route nouvelle,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé:
Voyez couler ces eaux dans cette vaste plaine;
C'est le même penchant qui toujours les entraîne:
Leur cours ne change point, & vous avez changé.

Voici

14 Est-il rien de plus noble, & de plus vrai en même temps, que cet endroit d'Armide.

Sidonie.

La haine est affreuse & barbare:
L'amour contraint les cœurs dont il s'empare
A souffrir des maux rigoureux.
Si votre sort est en votre puissance
Faites choix de l'indifference;
Elle assure un sort plus heureux.

Armide.

Non il n'est pas possible
De passer de mon trouble en un état paisible,
Mon cœur ne se peut plus calmer;
Renaud m'offense trop, il n'est que trop aimable;
C'est pour moi désormais un choix indispensable,
De le haïr ou de l'aimer.

Peut-on trouver dans aucun poëte lirique des vers qui expriment mieux le délire enchanteur d'un cœur séduit par l'amour, que ceux que Renaud dit à Armide?

ici encore un autre passage aussi natu- qu'il est spirituel & galant.

e Zéphir fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la Nymphe promit de ne changer jamais;
Mais le Zèphir léger & l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les sermens qu'elle a faits.

inaut a souvent allié, dans ses operas, le su- ne & le grand au naturel & au gracieux [14]: il

Que j'étois insensé de croire
Qu'un vain laurier donné par la victoire
De tous les biens fut le plus precieux!
Tout l'état dont brille la gloire,
Vaut-il un regard de vos yeux?
Vous aimer, belle Armide, est mon premier devoir,
Je fais ma gloire de vous plaire,
Et tout mon bonheur de vous voir.

nfin l'on peut dire qu'on trouve dans les Opera de naut des vers que Corneille & Racine auroient pu er à côté de leurs plus sublimes morceaux.

Les superbes géans armés contre les Dieux
Ne nous causent plus d'épouvante;
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassoient pour attaquer les Cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brulante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mourante.

ste Despréaux, pouviez vous affecter de mépriser teur de ces vers?

il ne faut pas croire qu'il n'y ait aucun en-droit d'élevé & de noble dans ses poëmes dictés par les graces & par l'amour : il y a des endroits que Racine & Corneille n'auroient point désavoués.

Les Dieux punissent la fierté.
Il n'est point de grandeur que le Ciel irrité
N'abaisse, quand il veut, & ne réduise en poudre.
Mais un prompt repentir
Peut-arrêter la foudre
Toute prête à partir.

Parallele du Lutrin & de la Boucle de Cheveux enlevée.

La Batrachomyomachie d'Homere, & la *Secchia Rapita* du Tassone semblent avoir fait naître à Despréaux l'idée du genre Héroï-Comique

O toi, qui sur les bords qu'une eau dormante mouille
Vis combattre autrefois le rat & la grenouille,
Qui par tes traits hardis, d'un bizarre pinceau
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un seau,
Muse! prete à ma bouche une voix plus sauvage, &c.
Lutrin Chant. V.

Pop

Plaçons encore ici quelques vers qui prouvent la partialité de Despréaux.

Je suis Roi des enfers, Neptune est Roi de l'onde
Nous regardons avec des yeux jaloux,
Jupiter plus heureux que nous;

Pope, a donné le même nom d'Héroï-Comique à ſon poëme, à l'imitation du Taſſone & de Boileau. Ce dernier diſoit que d'autres poëtes faiſoient des *Héroïques ridicules ;* mais que pour lui, il faiſoit un *Ridicule héroïque.*

Cependant ce titre n'a pas échappé à la Critique : on a prétendu qu'il ne convenoit, à proprement parler, qu'à la *Secchia Rapita*, parce que la guerre entre les villes de Boulogne & de Modene, ſuſcitée à cauſe d'un ſeau de bois de ſapin, que des Modenois avoient enlevé d'un puits public de Boulogne, eſt en effet *una impreſſa mezza héroïca, e mezza civile*, un ſujet moitié héroïque, moitié comique ; ce que l'on ne ſauroit dire du Lutrin. Mais ce n'eſt qu'une pure chicane. Pourquoi n'appelleroit-on pas héroï-comiques les poëmes où l'on chante une aventure riſible ſur le ton grave de l'Epopée ? Un poëme comique par ſon ſujet,

Son Sceptre eſt le premier des trois Sceptres du monde :
Mais ſi de votre cœur j'étois victorieux,
Je ferois plus content d'adorer vos beaux yeux,
Au milieu des enfers, dans une paix profonde,
Que Jupiter le plus heureux des Dieux
N'eſt content d'être Roi de la terre & de l'onde.

ſujet, héroïque par la maniere dont le ſujet eſt traité, n'eſt-il pas héroï-comique au pié de la lettre?

Perrault nomme ce genre le Burleſque retourné. Dans l'ancien Burleſque, dit-il, le Ridicule eſt en dehors, & le ſérieux en dedans; au lieu que dans le nouveau, ou dans le retourné, le Ridicule eſt en dedans, & le Sérieux en dehors. Après quoi il enfile un mauvais raiſonnement, qui le conduit à cette concluſion abſurde, que le Burleſque de Scarron eſt préférable à l'Héroï-Comique de Despréaux. (V. *les Paralleles des Anc. & des Mod.* Dial. 4.)

D'abord, cette concluſion eſt démentie par le goût univerſel. Le Burleſque en dehors ou à l'en-droit, comme Perrault le nomme auſſi, ne s'eſt point ſoutenu; il eſt ou entierement tombé, ou renvoyé au Pont-Neuf & dans les provinces.

On laiſſe la Province admirer le Typhon;

tandisque les poëmes de Boileau & de Pope ont fait & feront les délices des eſprits les plus polis de tous les temps.

Ce n'eſt pas aſſurément que Scarron ne fût un homme de beaucoup d'eſprit: mais ſon

·e ne vaut rien, & le choix qu'il en
ıuit à ſa réputation.

ult voudroit faire croire que l'Hé-
nique eſt le même genre, ſeulement
: or c'eſt ce que je nie. Il eſt vrai
s l'un & dans l'autre, il y a con-
ıtre le ſujet & le ſtile: mais dans
ſque ce contraſte devient choquant,
: l'on y rapproche des extrémités
ignées. On y donne aux Dieux &
os les mœurs & le langage du bas
& ſouvent ceux de la plus vile ca-
Si l'on vouloit retourner ce genre,
ıit choiſir un ſujet auſſi bas & auſſi
e ſont les mœurs & le langage dans
urleſque, & il faudroit prendre les
dans le plus bas étage de la Société.
ouveau Burleſque ſeroit, je l'avoue,
ieux que l'autre. Nous aurions ce
ıe retourné, en ſuppoſant que Po-
eſpréaux euſſent fait la matiere de
ıants d'une querelle de fiacres ou
ıgeres, & qu'ils y euſſent appliqué
ublime de l'Epopée. Mais c'eſt ce
avoient garde de faire. Leurs ſu-
plaiſans, ſans baſſeſſe & ſans bouf-
; ils ſont de ce plaiſant qui fait
honnêtes-gens. Il en eſt ainſi des

 acteurs

acteurs. Les Héros du Lutrin sont un Prélat & des Chanoines, & les personnages subalternes même ne sont pas de la lie du peuple. Dans la Boucle-enlevée tous les personnages sont pris dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, dans le beau monde, & même dans le grand monde. Voilà ce qui dans le genre Héroï-Comique rend si agréable un contraste qui est si révoltant dans le genre Burlesque ou Bouffon.

Mais laissons-là les bévues de Perrault pour comparer de plus près les deux chef-d'œuvres du genre Héroï-Comique.

Le Poëme de Boileau & celui de Pope sont fondés tous deux sur des aventures véritables, arrivées à Londres & à Paris.

Il y avoit autrefois dans le chœur de la Sainte Chapelle de Paris un gros pupitre qui couvroit presque tout entier le Chantre, & l'éclipsoit dans sa place aux yeux de l'Assemblée. Il le fit ôter: le Trésorier voulut le faire remettre; d'où naquit une dispute, qui fut enfin accommodée par le Premier-Président de Lamoignon. C'est le sujet du Lutrin.

Un Lord, nommé le Lord Petre coupe une boucle de cheveux à une Dame Angloise
de

a famille de Fermor. Cette plaisanterie trouvée fort mauvaise par la Dame & ses parens, & occasionne une division e les deux familles. C'est le fondement Poëme de la Boucle enlevée.

e sont deux événemens simples, qui ani- par le génie poëtique, & enrichis du me de la fiction, nous ont valu deux plus beaux ouvrages dont la France & gleterre puissent se glorifier.

tenui labor: at tenuis non gloria, si quem numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.

ons d'abord le canevas du Lutrin.

a Discorde, voulant troubler la paix régnoit dans la Sainte Chapelle, appa- en songe, & sous une figure emprun- au Trésorier de la Chapelle, & l'irrite re le Chantre, qui dans l'absence du sorier donnoit la bénédiction au peuple, ertu de sa place, qui étoit la seconde ité de cette église. Le Prélat s'éveille, elle son Conseil, raconte son songe, & se ses griefs. Pour humilier le Chan- il est résolu de replacer devant son banc ieux pupitre qui autrefois y avoit été. tire au sort les champions qui doivent harger de cette entreprise. Parmi eux

 il

il y a un perruquier, que sa femme veut détourner d'un projet aussi périlleux: ce qui produit, entre les deux époux, un dialogue parodié d'après celui de Didon & d'Enée au 4eme livre de l'Enéide. Le Perruquier part avec ses compagnons, malgré sa femme. La Mollesse ennemie de la Discorde, s'adresse à la Nuit, & la prie de troubler cette expédition. La nuit amene avec elle un hibou, & le loge dans le Lutrin qu'on doit enlever. Les trois champions nocturnes, arrivés dans la Sacristie, se mettent en devoir de se saisir du Lutrin: le hibou, qui en sort avec de grands cris, les effraye, & les met en fuite. Ils rentrent enfin, rassurés par la Discorde, emportent la machine, & l'enclavent sur le banc du Chantre. Ce désastre est annoncé à ce dernier par un mauvais rêve. Il se leve, s'habille, court à l'église, & devient furieux à la vue du Lutrin. D'abord il veut le renverser de ses mains; ensuite il prend le parti plus modéré de faire éveiller les Chanoines. On assemble le Chapitre, & après avoir discuté la matiere, on opine à abattre le Lutrin que le Prélat avoit fait relever. Cette résolution est aussi-tôt exécutée. Le Prélat, qui en apprend la nouvelle, veut plaider, & sort avec ses amis pour consulter

chicane. De leur côté, le Chantre Chanoines sortent aussi pour consul. Ils rencontrent le Trésorier avec sa e sur le grand escalier du Palais, près librairie de Barbin. De là s'ensuit mbat: on se jette des livres à la tête; toire flotte longtemps entre les deux , jusqu'à ce que le Prélat la décide nnant la bénédiction à ses ennemis. hanoines sont vaincus; le Prélat triom- La Piété fait ses plaintes à la Justice, presse de finir cette querelle scanda- La Justice la renvoye au Président moignon, qui procure un accommo- nt entre le Trésorier & le Chantre.

ici maintenant comme Pope a traité ijet.

linde dormoit encore à l'heure de Midi. voit en songe son Sylphe gardien sous ure d'un beau jeune homme. Ce Syl- commence par lui dévoiler le Systeme *Cabale*, qui fait le merveilleux de ce ie. Il lui explique les différens em- des esprits qui habitent les quatre élé- , connus sous les noms de Gnomes, ymphes, de Salamandres, & de Syl- Les Sylphes sont les surveillans des , & celles qui savent conserver leur

 pure-

pureté, jouissent de leurs embrassemens.
Sylphe de Belinde, chef des esprits aéri
qui la protegent, se nomme Ariel. Il
vertit que ce jour-là même elle est me
cée d'un accident sinistre. Il ne sauroit
dire de quel accident: mais il l'exhorte à
tenir sur ses gardes, & sur-tout à se g
der des hommes. Belinde, en s'éveill
trouve sous ses yeux un billet-doux dont
lecture efface le songe de son esprit. I
fait sa toilette, & sort toute brillante p
une partie de plaisir sur la Tamise. I
a dans la compagnie un Baron qui dep
longtemps convoitoit une boucle de c
veux de Belinde. Ce matin même, il a
fert un sacrifice à l'amour pour le ren
favorable au projet qu'il médite. Mais Ar
assis sur le grand-mât, convoque, pour
rer ce coup, tout le peuple des Sylph
& leur assigne leurs postes différens. L
veillera sur la montre de Belinde, l'au
sur ses pendants d'oreille, un troisieme
sa chevelure; cinquante Sylphes choisis s
placés en sentinelle autour de son pani
Ceux qui auront négligé leur poste ser
sévérement punis: on les clouera avec
épingles, on les resserrera dans un tr
d'aiguille, on leur collera les aîles avec
la pommade; attachés à un moulin à Ca

ſubiront la peine d'Ixion, ils ſeront brû-
dans la vapeur du Chocolat, &c. Ce-
dant la barque vogue vers Hampton-
rt: la compagnie deſcend dans ce lieu
plaiſance: on y fait la belle converſation,
joue à l'Hombre, on prend du Caffé.
Baron choiſit le moment que Belinde ſe
ıche ſur ſa taſſe, pour emporter d'un
ıp de cizeaux cette boucle qui fait l'objet
ſes déſirs. Le Sylphe qui la garde eſt
ıpé en deux: mais ces deux portions de
ſubſtance aérienne ſe rejoignent d'elles-
mes. Belinde pouſſe des cris lamenta-
s, & le Baron chante victoire. Ariel, qui
lécouvert dans le cœur de Belinde un
our terreſtre, eſt contraint de l'abandon-
. Le Gnome Ambriel prend ſa place:
va chercher dans la caverne où réſide la
ſſe de l'Hypocondrie, une outre & une
ıole où ſont renfermés les pleurs, les cris,
ſoupirs, les querelles, la triſteſſe & l'en-
. A ſon retour, il trouve Belinde entre
bras de ſon amie Thaleſtris. Il déchire
ıtre, & caſſe la phiole ſur leur tête. Ce-
produit des réflexions chagrines & des
putes qui redoublent les lamentations de
ınde. Une prude, nommée Clarice, fait
obſervations ameres, qui révoltent Tha-
tris, & font naître un combat. On ſe
bat

bat avec des épingles, à coups d'éve
& les beaux yeux de Thaleſtris portent
tout la terreur & la mort. Jupiter peſe
prit des petits-maîtres contre les che
de Belinde, & l'eſprit des petits-m
monte dans la balance. Alors Belinde
que le Baron; elle lui jette au nez une
de tabac, qui le fait éternuer; & te
ſuſpendue ſur lui une aiguille de tête;
redemande fierement la boucle de che
qu'il lui a volée. O merveille! Cette
cle ne ſe retrouve point; on la che
par-tout, mais en vain; on ne ſait ce e
le eſt devenue. Mais la Muſe l'a vu
ter au firmament, où changée en é
brillante, elle fera à jamais l'ornemen
la voûte céleſte.

Nous venons de mettre ſous les
de nos lecteurs le plan des deux poë
Nous allons y ajouter quelques remar
qui nous ſemblent réſulter naturellemen
leur comparaiſon.

Comme ni le poëte François, ni le p
Anglois n'ont choiſi leur ſujet, on ne
les rendre ni l'un ni l'autre reſponſable
ce choix. Le ſujet du Lutrin a été do
à Boileau par le Préſident de Lamoign
& Pope a été invité à travailler ſur l'a

e de Madame Fermor par Mr. Caryl, croyoit que ce badinage pourroit ser- à réconcilier les deux familles nobles e cette aventure avoit brouillées. Mais aut convenir que le hasard a mieux servi pe que Despréaux. Le sujet de la Bou- :- enlevée est infiniment plus gracieux & us riant, que la tracasserie entre des Cha- ines, qui fait le sujet du Lutrin. Cepen- nt ce dernier étoit peut-être mieux assorti l'humeur de Despréaux; & l'on peut rai- onablement douter qu'il eût aussi bien ussi dans un sujet galant. On connoît son ersion pour ces sortes de sujets; & le Tas- & Quinault n'ont ils pas été les victimes : cette aversion?

D'un autre côté, l'entreprise de Despréaux oit délicate, & même un peu scabreuse. on sujet est par tant d'endroits si voisin de e la religion, qu'il étoit très-difficile d'évi- r le scandale. La scéne principale se passe ans un lieu sacré, dans la plus ancienne es églises de Paris, fondée par St. Louis ême. Les personnes que l'on tourne en idicule sont des ministres de la religion, ui souvent n'inclinent que trop à confon- re leur cause particuliere avec la cause de Dieu. Je ne sais si le compliment qu'il leur

les adouciſſemens, & les raccour
dont il a eu beſoin, jettent ſur cei
droits de ſon poëme un ſombre
rieux qui tranche avec le reſte.
ſixieme Chant, par exemple, eſt
nature; on peut en dire à la lettr
le poëte diſoit par Ironie

Et garde toi de rire en ce grave ſujet

Au lieu que dans le poëme de l
regne, d'un bout à l'autre, une gai
mante.

Boileau s'eſt trouvé dans le mêm
cas par rapport aux machines ou
veilleux de ſa piece. Il n'y pou
employer les fictions du paganiſme

lée abſtraite parler, agir, ſe plaindre, ſe
ettre en courroux contre une autre idée
bſtraite. Il y a au théatre Hollandois des
rames entiers dont tous les acteurs ſont
s êtres moraux: les vertus cardinales &
s ſept péchés mortels y forment entr'eux
ne intrigue qui s'étend pendant cinq actes
une mortelle longueur. Cela eſt ridicule;
ais cela eſt encore plus ennuyant que ri-
cule. Je ſaiš qu'il n'en eſt pas tout à fait
même dans l'Epopée; cependant la dif-
rence n'eſt que du plus au moins. Et
espréaux l'a lui-même reconnu. Il fait de
n mieux pour animer ſes allégories: il en
ſi bien ſenti la néceſſité que contre les re-
es de l'art dont il étoit un ſi grand maî-
e, il donne à la Juſtice le nom de Thé-
is. Le nom de Déeſſe même lui échap-
e plus d'une fois, & peut être a-t-on
rt de l'en blâmer

> La Déeſſe, en entrant qui voit la nappe miſe,
> Admire un ſi bel ordre, & reconnoît l'égliſe.

n peut demander, à la vérité, ce qu'une
éeſſe a à faire avec l'égliſe, & d'où elle vient
être ſi bien inſtruite des mœurs eccléſiaſ-
ques. Mais il importe encore d'avantage
bannir la langueur du poëme, & de
don-

donner de la vie aux perſonnages & à l'ac-tion. Il y auroit pourtant une autre con-jecture à faire ſur ce paſſage: mais je ne ſais ſi on ne la trouveroit pas trop ſubtile. Ne ſeroit-ce point que le poëte eût voulu éloigner le mot de Diſcorde du mot d'Or-dre? Car en effet, eſt-ce à la Diſcorde à admirer l'Ordre?

Le merveilleux du Lutrin, généralement parlant, n'eſt pas d'une grande invention. Un poëte médiocre, incapable de faire un ſeul vers de ce beau poëme, en eût peut-être auſſi bien imaginé les machines. La Diſ-corde, la Molleſſe, la Nuit, le Hibou, la Chicane, &c. il n'y a rien là qui demande un effort de génie, & l'on n'eſt pas étonné que Despréaux ait fait le plan de tout, le même jour qu'on lui en avoit propoſé le ſujet. Quant aux perſonnages moraux du ſixieme Chant, la piété, la foi, l'eſpé-rance, la Charité, la Juſtice; ils ne convien-nent abſolument pas au genre du Lutrin, & ce ſont eux qui font ſi fort détonner le ſixieme Chant. Comment ces perſonnages conviendroient-ils au poëme Héroï-Comi-que, pendant que de l'aveu même de Des-préaux, ils ne ſont pas admiſſibles dans le poëme épique? Aſſurément, il a mieux ...

ſonne, prouvé ici, par ſon propre exem-
, que

De la Foi des Chrétiens les myſteres terribles
D'ornemens égayés ne ſont point ſuſceptibles.

Rien au contraire, n'eſt plus parfait, je
ois preſque plus merveilleux, que le mer-
leux de Pope; & l'on ne peut, à cet
rd, aſſez admirer ſon génie & ſon juge-
nt. Non-ſeulement ſes machines ſont
ꝫtement ajuſtées au genre qu'il traite: on
t dire qu'elles ſont propres à ce ſeul
re, & les ſeules qui lui ſoient propres.
ns un ſujet plaiſant le merveilleux doit
plaiſant; & ce merveilleux plaiſant
ne l'a rencontré dans la Philoſophie des
e-Croix, combinée avec la doctrine des
nons tutélaires. Y a-t-il rien de ſi gai,
ſi amuſant que ces farfadets empruntés
Comte de Gabalis? Voyez les Sylphes
igeans autour de la barque de Bélinde.
uns, cramponnés contre les cordages,
ent la voile de leurs douces haleines,
l'on prend pour le ſouffle des Zéphirs.
utres, ſemblables à des papillons, dé-
yent leurs ailes brillantes au Soleil.
ıx-ci ſe plongent dans un nuage d'or;
x-là planent dans les campagnes de l'air.
ırs corps fluides & diſſous dans la lu-

 miere

miere ſe dérobent aux yeux mortels :
vêtemens ſont filés de roſée, & tein
couleurs de l'Iris. Voyez encore les
rentes claſſes & les diverſes fonctions d
Hiérarchie de Lutins. Les plus diſt
d'entr'eux ſe promenent dans l'éth
baignent & ſe blanchiſſent dans les r
de l'aſtre du jour, ou conduiſent l
netes & les cometes à travers les
Ceux du ſecond rang forment les l
lards dans l'atmosphère, peignent l'a
ciel, élevent les tempêtes, & verſent la
bienfaiſante ſur la terre altérée. . Pl
ſont les Sylphes qui préſident aux a
humaines, au ſort des empires, & à la
née des belles. Ces derniers préſerv
poudre des injures de l'Aquilon ; les
ces, les parfums, le fard, la parur
commis à leurs ſoins ; & ils invente
modes. Tout eſt dans le même goû
cette fiction heureuſe donne un air
& riant à tout le poëme.

Nous n'entrerons pas dans de long
tails ſur l'action du Lutrin & de la B
enlevée. Le Lutrin, ſans contredit, eſt
coup plus chargé d'épiſodes, & l'
obſervé avant nous, que ces épiſodes
lient pas trop bien avec l'action princ

ı Molleſſe, par exemple, & la Nuit avec
n hibou, que l'on amene avec tant d'ap-
reil, & qui pris ſéparément font en effet
ı très-beau morceau, ne ſervent après tout
ı'à exciter une frayeur momentanée dans
ſprit des trois héros qui doivent enlever
Lutrin: après quoi ces êtres épiſodiques
ıparoiſſent ſans laiſſer aucune trace de
ır exiſtence. Le Lutrin eſt enlevé mal.
é la Molleſſe, la Nuit, & le Hibou, qui
ſemblent être là que pour arrêter la
ırche de l'action. La ſcene entre le per.
quier & ſa femme eſt un épiſode tout
ſi ſtérile; mais qui cependant ne s'écarte
ı ſi fort du ſujet, & qui ſeroit tolérable,
ne pechoit pas par d'autres endroits, de
oi nous parlerons plus bas. Enfin, au
eme Chant, la Piété quitte les Alpes, &
: le voyage de Paris ſans aucune néces-
: elle n'avoit pas paru dans les Chants
:cédens, & ne s'étoit mêlée de rien. On
voit pas trop non plus de quel droit
: vient donner ſes ordres à la Juſtice, qui
lui eſt point ſubordonnée, & qui fait
n ce qui eſt juſte, ſans avoir beſoin de
prendre de la Piété. Diſons la choſe
nme elle eſt: c'eſt plutôt le beſoin du
:te que celui du Poëme qui amene ici la
té. Il vouloit, par ce perſonnage édifiant,

 juſti-

justifier ses intentions, & réparer les choses trop libres qu'il craignoit qui ne lui fussent échappées.

Je ne crois pas que l'on trouve de ces remplissages dans la Boucle enlevée de Pope. Tout s'y tient: on n'introduit aucun acteur qui ne concourre à l'action. Tous les incidens sont préparés & annoncés; ils se développent avec aisance, & sans contrainte. Le plus long épisode c'est la description d'une partie d'Hombre au troisieme Chant: mais cette partie d'Hombre est si fort du ton de tout le reste, elle entre d'une maniere si naturelle dans les divertissemens au milieu desquels se passe l'action principale, qu'à peine s'apperçoit-on que c'est un épisode. En un mot, toutes les pieces du poëme Anglois sont infiniment mieux agencées, & dirigées vers le but, que dans le Lutrin.

Les meilleurs Critiques françois sont obligés de convenir que le dénouement du Lutrin est croqué. Ecoutons là-dessus Mr. de St. Marc. „Les réproches de Desmarêts, „dont Mr. Despréaux a mal profité, sont „cause vraissemblablement que nous avons „le Lutrin achevé. Sans cela nous pou„vons croire que l'auteur n'eût pas poussé „cette badinerie plus loin que les quatre „chants

hants qu'il en avoit d'abord donnés au ublic, & qu'il eût tranquillement laissé egretter à ses lecteurs de ce qu'il n'avoit as continué. Sans doute, il le devoit our sa gloire. Ce n'est pas que le cinuième & le sixième Chants n'ayent chaun leur mérite, & qu'ils ne renferment ans le détail bien des beautés de difféent genre. Mais si le cinquième se lie écessairement à ce qui précéde, on voit u premier coup d'oeuil que la seule néessité de conclurre a produit le sixième. ien ne doit donc empêcher de dire que Lutrin entier n'est qu'un tout mal asrti, qu'une ombre d'Epopée. On y iercheroit vainement ce qui devroit néssairement s'y trouver, je veux dire xacte observation des régles de cette sorte poëme, contre lesquelles notre auteur pouvoit pécher sans se faire tort, puisi'il s'étoit chargé du soin de les enseigner ix autres."

A' cette Critique on me permettra d'ater que le dénouement du Lutrin ne réid guéres à son commencement, ou à qu'on nomme la Proposition.

Je chante les combats, & ce Prélat terrible
Qui par ses longs travaux, & sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un Lutrin dans le chœur, &c.

 Mais

Mais qu'a donc obtenu ce terrible Prélat avec ſes longs travaux, & ſa force invincible ? La diſpute finit par un accommodement, en vertu duquel le Chantre remettra le pupître dans l'Egliſe, & que le Prélat l'en fera ôter dès le lendemain. Il me ſemble donc que c'eſt plutôt le Chantre qui remporte la victoire: auſſi Mr. de Lamoignon avoit-il décidé le procès en ſa faveur: & ce n'eſt que par déférence pour cet homme illuſtre, que le Chantre voulut bien conſentir à donner à ſon adverſaire une légere ſatisfaction, qui n'étant qu'une vaine formalité, ne préjudicioit point à ſes droits, & ne faiſoit que mettre dans un plus grand jour la juſtice de ſa cauſe. Depuis finalement le Lutrin fut & demeura ſupprimé.

Le dénouement de la Boucle-enlevée eſt bien mieux entendu. Il s'agit de conſoler Bélinde de la perte de ſes cheveux, & de réconcilier ſa famille avec celle du baron, en tournant toute cette aventure en plaiſanterie. Or les cheveux de Bélinde ſont transformés en un Aſtre. Se peut-il une conſolation plus badine ? Et la plaiſanterie ſi bien ſoutenue dans tout le poëme ſe pouvoit-elle terminer d'une maniere tout à la fois plus élégante & plus poëtique ?

Je ne garantirois pourtant pas que les femmes qui ont les nerfs délicats & sensibles, ne trouvassent à redire à la fin du poëme de Pope: „Belle Nymphe, ne régrettez plus cette boucle qui ajoûte une nou„velle splendeur à la sphère étoilée. Les „plus beaux cheveux qui ornent les têtes „les plus superbes, attireront moins d'envie „que les cheveux que vous avez perdus. „Hélas, un jour le brillant de vos yeux doit „se ternir, & leur vive lumiere doit s'étein„dre. Vous mourrez vous-même, après „avoir causé mille morts, & vos tresses „blondes seront réduites en poussiere; cette „boucle seule, consacrée à l'immortalité, „bravera les naufrages du temps, & ma „Muse écrira le nom de Bélinde dans le „ciel." Sont-ce là, dira-t-on, des images à présenter à une belle femme, que la perte de ses charmes, la vieillesse, la mort, la pourriture? Et l'apothéose imaginaire de la boucle de cheveux sera-t-elle fort propre à la consoler de ces malheurs trop surs & trop réels? Il est à supposer que Madame Fermor avoit plus de force d'esprit, & que c'étoit une héroïne en tout sens. Convenons cependant que le poëte a trop pesé sur ces idées, sur lesquelles il ne falloit tout au plus que glisser. A' cela près, on

ne

ne niera point qu'il n'ait bien mieux (
Boileau, obſervé ce précepte d'Horace:

Servetur ad imum
Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi conſtet.

Nous ne dirons que quelques mots
caractères, des moeurs, & des ſentimens

Dans le Lutrin, il y a, outre les ca
tères principaux, des caractères ſubalter
que l'on a eu tort de blâmer: ils répan
au contraire, une variété agréable ſu
Poëme. D'ailleurs ce ne ſont point des
ractères vils & abjects: ils ſont pris dan
milieu entre les gens de façon, & le
peuple; & la Muſe Héroï-comique le
fort plaiſamment ennoblis. Qui n'ai
roit, par exemple le portrait de Girot?

Valet ſouple au logis, fier huiſſier à l'Egliſe.

Mr. de Lamoignon ne pouvoit s'em
cher de répéter tout bas ces vers, tou
les fois qu'il voyoit cet huiſſier exercer
emploi dans la ſainte Chapelle, tant le p
trait étoit naturel & frappant. On a
pris avec plus de raiſon *Jean le Choriſte*
le Sonneur Girard, (Ch. IV.) qui vienn
ſans que l'on ſache pourquoi, donner l
avis au Chantre, & qui ſont des conſeil
peu dignes d'un homme de cet ordre.
caractères du perruquier & de ſa fem

pe

parodiés d'après Enée & Didon, femblent un peu grimacer & frifer le burlesque. Despréaux lui-même en a été convaincu: c'eft ce qui dans les dernieres éditions lui a fait retrancher la fin de cette parodie: en quoi il mérite d'autant plus de louanges qu'il doit lui avoir coûté de facrifier tant de beaux vers. Telle eft entre autres cette imitation fi originale du

Nec tibi Diva parens, generis nec Dardanus autor, &c.

Non, ton pere à Paris ne fut point boulanger,
Et tu n'es point du fang de Gervais l'horloger.
Ta mere ne fut point la maîtreffe d'un coche.
Caucafe, dans fes flancs, te forma d'une roche.
Une tigreffe affreufe, en quelque antre écarté,
Te fit avec fon lait fucer fa cruauté. &c.

Si dans la Boucle-enlevée je devois trouver un caractère qui dérogeât, en quelque façon, à la dignité du genre héroï-comique, (car ce genre a fa dignité;) j'indiquerois celui du Chevalier Plume au quatrième Chant.

Par rapport aux fentimens, le feul reproche que l'on ait fait à Boileau, mais qui étoit affez grave s'il eût été fondé, c'eft celui de profanation; & vu le fujet du Lutrin, il n'étoit guéres poffible qu'il ne donnât prife fur lui aux dévots outrés. On l'a

taxé d'avoir voulu ridiculiser la béné
ecclésiastique : on s'est recrié sur l'
où la Discorde reconnoît l'Eglise a
prêts du dîner : on s'est déchaîné
contre ces deux vers

> Pour soutenir tes droits, que le Ciel a
> Abîme tout plutôt : *c'est l'esprit de l'E*

& contre ces paroles du gros Ch
Evrard.

> Pour moi, je lis la Bible autant que l'A

Mais ces reproches ne partoient que
haine, du faux-zéle, & du cagotism

Pope est bien plus repréhensible
qui concerne les sentimens. Je trouv
son poëme deux ou trois passages q
sent également le bon goût & la p
& qui sont de véritables taches à c
poëme. On les a très-sagement om
les traductions Françoises, & il est ét
que ce grand homme n'ait pas senti c
ces traits indécens défiguroient son ou
ces jeunes filles, par exemple, au qua
Chant, que la Déesse de l'Hypocon
métamorphosées en bouteilles

> *And maids turn'd bottles call aloud for c*

& cette exclamation de Bélinde à la fin du même Chant

> *Oh hadst thou, cruel! been content to seize*
> *Hairs less in sight, or any hairs but these!*

Ne voilà-t-il pas des propos bien honnêtes dans la bouche de l'aimable & sage Bélinde! une servante de cabaret, ou une Vestale d'un monastere consacré à Vénus s'exprimeroit-elle autrement?

Quant aux descriptions, aux comparaisons, & aux autres embellissemens poétiques, il seroit difficile d'adjuger la palme entre Pope & Despréaux : *Et vitulâ tu dignus & hic:* ils sont tous deux également admirables dans cette partie, & chacun y excelle relativement à l'exigence de son sujet. On peut s'en convaincre en confrontant les endroits où ils peignent des objets qui ont quelque rapport entr'eux. Le songe du Prélat est aussi beau dans son espece que le songe de Bélinde dans la sienne: le combat du cinquième Chant de Pope ne le cede point à celui du cinquième Chant du Lutrin. Les imitations des Anciens sont, de part & d'autre, faites avec un goût supérieur, & produisent le plus bel effet.

Enfin le style, la poésie, l'harmonie des vers, tout cela, dis-je, est tel qu'on devoit l'atten-

l'attendre des deux plus grands poëtes, & des deux meilleurs verſificateurs de leur temps. Conçoit-on quelque choſe de plus parfait, de mieux verſifié que ces vers du Lutrin ?

Dans le réduit obſcur d'une alcove enfoncée
S'éleve un lit de plume à grands frais amaſſée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille ſilence,
Regne ſur le duvet une heureuſe indolence.
C'eſt là que le Prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger ſomme, attendoit le dîner.
La jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage;
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double étage;
Et ſon corps, ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gémir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.

Y a-t-il rien au de-la de cette peinture de la Molleſſe:

C'eſt là qu'en un dortoir elle fait ſon ſéjour.
Les plaiſirs nonchalans folâtrent à l'entour:
L'un paîtrit, dans un coin, l'embompoint des Chanoines;
L'autre broye, en riant, le vermillon des Moines.
La volupté la ſert avec des yeux dévots;
Et toujours le Sommeil lui verſe ſes pavots.

Bientôt après nous la voyons s'endormir:

La Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche, à ce mot, ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œuil, & s'endort.

Ce

tableau eſt de toute beauté, & le der-
r vers joûte avec les vers les plus pitto-
ques d'Homére & de Virgile.

Il n'eſt pas aiſé de donner une idée des
utés de la poëſie de Pope à ceux qui ne
avent pas le lire dans l'original anglois.
ſtyle & la verſification tiennent ſi fort à
langue, & ſe transmettent ſi difficilement
ne langue à l'autre, que les meilleures
ductions mêmes des ouvrages de génie
n ſont que de foibles ombres. J'ai ſous
s yeux deux traductions françoiſes de la
ucle-enlevée, l'une en proſe, l'autre en
rs. La premiere me paroît aſſez mal faite;
j'y remarque des fautes lourdes contre le
s. J'emprunterai de la ſeconde la des-
ption de la toilette de Bélinde: mais,
core une fois, que l'on ſe ſouvienne que
deux tiers des beautés de l'original y
t perdus.

Alors, quittant ſon lit, tranquille & raſſurée,
Elle approche à pas lents d'une table ſacrée.
Myſtiquement rangés des vaſes de vermeil
Des offrandes du luxe y forment l'appareil.
Belinde, dévoilant ſa longue chevelure,
Adore, en habit blanc, les Dieux de la parure.
Une image céleſte éclate en un miroir:
Sur ce divin objet, qu'elle ne peut trop voir,
Elle attache ſes yeux, l'admire, & ſe proſterne.

De

De cette Déité prêtresse subalterne
Silvie étoit au bas de l'autel enchanté
Erigé par le luxe & par la vanité.
L'autel est embelli: la timide prêtresse
Par les rits solennels honore la Déesse.
Pour orner ses attraits, déjà sont découverts
Les précieux tributs de la terre & des mers.
Mille flacons, remplis des parfums de l'Asie,
Exhalent dans les airs une odeur d'ambrosie.
On voit, dans des écrins, un tas éblouissant
Des trésors que Phébus fait éclorre en naissant.
Là l'écaille & l'ivoire en peignes sont changées,
Et l'épingle & l'aiguille en escadrons rangées.
Parmi les billets-doux sont placés au hasard
La poudre, les parfums, & la Bible, & le fard.
La céleste beauté prend ses puissantes armes.
Son front, à chaque instant, reçoit de nouveaux charmes.
Ses graces, ses attraits, semblent se réveiller.
Ses yeux d'un feu plus vif commencent à briller.
Son sourire est plus doux; & le teint de la Belle
Prend insensiblement une fraîcheur nouvelle.
Autour d'elle empressés, ses Sylphes amoureux
Embellissent sa tête, arrangent ses cheveux:
Ils donnent à sa manche une forme galante.
Ils étalent les plis de sa jupe flottante.
Et silvie, admirant un éclat si parfait,
De l'adresse d'autrui s'applaudit en secret.

Le Docteur Parnell a traduit fort plaisamment cette toilette en vers Léonins que voici.

Et nunc dilectum speculum pro more retectum
Emicat in mensâ, quæ splendet pyxide densâ.

Tum

Tum primum lymphâ se purgat candida nympha,
Jamque sine mendâ cœlestis imago videnda,
Nuda caput, bellos retinet, regit, implet ocellos.
Hæc stupet explorans, ceu cultûs numen adorans.
Inferior claram Pythonissa apparet ad aram.
Fertque tibi cautè, dicatque, superbia laute
Dona venusta, oris quæ cunctis plena laboris,
Excerpta explorat, dominamque deamque decorat.
Pyxide devotâ pandit se hic India tota;
Et tota ex istâ transpirat Arabia cistâ.
Testudo hic flectit, dum se mea Lesbia pectit,
Atque elephas lentè te pectit Lesbia dente;
Hunc maculis noris, nivei jacet ille coloris.
Hinc jacet & mundè mundus muliebris abundè,
Spinula resplendens æris longo ordine pendens,
Pulvis suavis odore, & epistola suavis amore.
Induit arma ergo Veneris pulcherrima virgo,
Pulchrior in præsens tempus de tempore crescens.
Jam reparat risus, jam surgit gratia visûs.
Jam promit cultu miracla latentia vultu.
Pigmina jam miscet, quo plus sua purpura gliscet,
Et geminans bellis splendet mage fulgor ocellis.
Stant lemures muti, nymphæ, intentique saluti:
Hic figit zonam, capiti locat ille coronam,
Hæc manicis formam, plicis dat & altera normam;
Et tibi vel Betty, *tibi vel nitidissima* Letty
Gloria factorum temere conceditur horum.

Voici encore un morceau traduit par Mr. Voltaire, qui fait regretter que nous ayons pas de lui la traduction du poëme tier. Il n'y a que les grands poëtes qui sussent traduire les grands poëtes. C'est par

par ce morceau que nous finirons n
parallele.

Umbriel, à l'instant, vieux Gnome rechigné,
Va d'une aile pesante, & d'un air renfrogné
Chercher, en murmurant, la caverne profonde
Où loin des doux rayons que répand l'œil du mo
La Déesse aux vapeurs à choisi son séjour:
Les tristes Aquilons y siflent à l'entour,
Et le soufle mal sain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fievre & la migraine.
Sur un riche Sofa, derriere un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs, & du v
La quinteuse Déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrins, sans en savoir la caus
N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypocondre enfl
La médisante Envie est assise auprès d'elle,
Vieux spectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens l'Evangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs négligemment panchée
Une jeune beauté non loin d'elle est couchée;
C'est l'affectation, qui grassaye en parlant,
Ecoute sans entendre, & lorgne en regardant;
Qui rougit sans pudeur, & rit de tout sans joie
De cent maux différens prétend qu'elle est la pr
Et pleine de santé, sous le rouge & le fard,
Se plaint avec mollesse, & se pâme avec art.

§. XI

§. XIX.

GILLES BOILEAU.

Je viens à Gilles Boileau, frére aîné de spréaux. Nous avons de lui deux tra- tions: celle d'Epictete, qui est encore t estimée; & celle de Diogéne Laërce, . est presque inconnue aujourd'hui. Ce st pas qu'elle soit mauvaise: mais les per- nes à qui la lecture de Diogene Laerce it plaire étant des gens de lettres, ils ient mieux lire ses ouvrages originaux. les Boileau avoit une-très grande facili- à écrire, dont peut être il ne se défioit int assez; & quoiqu'il eût beaucoup sprit, & même de l'érudition, il demeura ijours bien éloigné de ce point de per- tion où son frére avoit atteint. Il a duit en vers, le quatrième livre de l'Enéi- : il y a de fort beaux morceaux, & qui it regretter que le caractère trop vif de iteur ait empêché, que tout le reste de ivrage ne réponde à la perfection de ces rceaux.

Je ne sai si l'on doit aussi attribuer à la acité du tempérament, les mauvaises niéres que Gilles Boileau eut quelque s pour Despréaux son frére; ou s'il faut

les imputer à une jalousie d'auteurs, comme l'ont cru quelques Ecrivains.

Vous demandez pour quelle affaire,
Boileau le rentier, aujourd'hui,
En veut à Despréaux son frere:
C'est qu'il fait des vers mieux que lui.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Gilles Boileau faisoit sa cour à Chapelain, chargé de distribuer les pensions aux gens de lettres, & qu'il desservoit son frére dans le public, pour tâcher d'obtenir une pension. C'est à cette conduite blâmable que Despréaux a fait allusion, lorsqu'il a dit:

Cependant, pour flatter ce rimeur tutélaire,
Le frere, en un besoin, va renier son frere.

Dans

25 Jacques de Toureil, de l'Academie Françoise, né à Toulouse, avoit de grands talens pour l'éloquence: il remporta deux fois le prix de cette Académie; & son discours de réception, lorsqu'il y fut admis, est un des plus beaux qu'on ait faits. Il a traduit les harangues de Demosthene. Mr. l'Abbé d'Olivet n'en paroît guere content, quoique cette traduction ait eu, lorsqu'elle parut, l'approbation du public, & qu'elle continue encore de l'avoir aujourd'hui. Mais l'on sait bien, qu'il n'y a guere d'auteurs qu'on juge plus séverement que ceux avec lesquels on concourt pour le même ouvrage. Il faut pourtant convenir, que si Mr. l'Abbé d'Olivet avoit traduit toutes les harangues de Demosthene comme cel-

Dans la ſuite du temps, Gilles Boileau ſe réconcilia avec ſon frére ; & Mr. l'Abbé d'Olivet m'apprend, que Despréaux remit à Mr. de Toureil [15] les deux tiers de la traduction de la poëtique d'Ariſtote, que ſon frére ne put achever entiérement ; une mort prématurée l'ayant enlevé.

§. XX.

REGNIER.

Regnier eſt le ſeul Poëte ſatyrique françois, qui, avant Deſpréaux, méritât quelque eſtime [16] : il avoit beaucoup de feu, d'imagination, il écrivoit pour ſon temps aſſez correctement, il avoit même des penſées fines

...s qu'il a publiées en françois, ſon ouvrage ſeroit pré-[fér]able à celui de Mr. de Toureil, qui ne conſerve pas [tou]jours aſſez de naturel dans ſa traduction ; au lieu [que] Mr. l'Abbé d'Olivet ne s'écarte jamais de cette no-[ble] ſimplicité, de cette force de raiſonnement, & de [ce] ſtile nerveux qui ont toujours fait admirer Dé-[mo]ſthene.

16 Remarquons ici, que quoique Regnier fut ſatirique [de] profeſſion, il ne laiſſe pas que de condamner les [poëtes] qui, comme dit Boileau,

Pour un bon mot vont perdre vingt amis.

fines & délicates. Telle eſt celle où il plaint ſpirituellement, qu'il eſt la victi & la dupe du faux honneur, dans le m ment même qu'il écrit contre lui.

Mais mon Dieu, que ce traître eſt d'une étrange ſ
Tandis qu'à le blâmer la raiſon me transporte,
Que de lui je médis, il me flatte & me dit
Que je veux, par ces vers, acquérir ſon crédit.

Il n'avoit pas toujours des penſées auſſi d licates [17]: quelquefois il rendoit trop cr ment, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, cert nes idées, qui, mieux exprimées, auroi été plus nobles.

Si Virgile, le Taſſe & Ronſard ſont des ânes,
Sans perdre en ce diſcours le temps que n perdons,
Allons, comme eux, aux Champs, & mangeons chardons,

Ecoutons le conſeil de Regnier & profitons en.

Il parle librement, il a le mot pour rire:
Mais au reſte après tout c'eſt un homme à ſatir
Vous croiriez à le voir qu'il vous veut adorer,
Gardez, il ne faut rien pour vous deshonorer.
Ces hommes médiſants ont le feu ſous la levre
Ils ſont patelineurs, prompts à prendre la chevr
Et tournent leur humeur en bizarres façons;
Puis ils ne donnent rien ſi ce n'eſt des chanſon

fond de cette pensée est bon: mais il est l rendu. Regnier a souvent imité les Anns: mais il en a plutôt rendu la force : les graces & la légéreté. Sa treizieme re, qu'il a intitulée *Macette*, est, pres: toute, traduite de la huitieme Elégie premier livre des Amours d'Ovide; la ieme satyre est une copie de la quatrie- Elégie du second livre des mêmes ours.

Regnier me paroîtroit beaucoup plus mable, s'il n'avoit point écrit avec une nce qui fait rougir tous ceux qui ont lque pudeur. Sa onzieme satyre est une ription horrible & effrontée d'un lieu de uche. Despréaux, qui estimoit infinit Regnier, condamne sa maniere d'ée, contraire aux bonnes moeurs. Il le regar-

raillerie désobligeante est toujours mal placée dans uche d'un particulier: mais elle est encore bien condamnable dans celle d'un Prince. „Quand un , *dit un homme d'esprit*, raille cruellement son sujet, t comme s'il lui faisoit lier les pieds & les mains, u'il le poignardât ensuite. Un sujet ne peut que efendre au coup que son Prince lui porte."

Il avoit toujours de la vivacité dans ses pensées: la façon de les exprimer étoit quelque fois un peu

regardé ... un ...
ple d'Ho ... e Juvenal.

De ses ... savans disciple ...
Regnier ... parmi nous, formé sur ...
Dans son ... stile encore a des ...
Heureux, si ses ... cours craints du ...
Ne se sentoient ... lieux que fréque...
Et si du son hardi de ses rimes cyni...
Il n'allarmoit souvent les oreilles ...

§. XXI.

SUR MOLIERE, REGN...
& quelques autres Auteurs, ...

J'ai déja parlé de Moliére & ... vaise critique qu'a fait Baillet de ... dies : je ne puis m'empêcher de d... un mot de ce grand homme. ... connoisseurs conviennent qu'avan... la bonne comédie étoit presque

grossiere, c'étoit le défaut du siècle de ... que le sien. Autrefois un paisan

Homme fort entendu, & suffisant de ...
Comme on peut aisément juger par ...
S'en vint trouver le Pape, & le voulut ...
Que les prêtres du temps se pussent ...
Afin ce, disoit-il, que nous puissions ...
Leurs femmes caresser, ainsi qu'ils sont ...

Satir. de ...

chez les Modernes. Mr. l'Abbé d'Olivet; après avoir fait dans son Histoire de l'Académie Françoise, l'éloge de plusieurs comédies qui avoient paru avant celles de Moliére, finit cet éloge par ces paroles bien remarquables, & qui font le véritable portrait de Moliére. 20 *Mais enfin la plus grande beauté de la comédie étoit inconnue: on ne songeoit point aux moeurs & aux caractères; on alloit chercher bien loin le ridicule dans des évènemens imaginés avec beaucoup de peine; & on ne s'avisoit point de l'aller prendre dans le coeur humain, où est sa principale habitation. Moliere est le premier qui l'a été chercher-là, & celui qui l'a le mieux mis en oeuvre. Homme inimitable, & à qui la comédie doit autant que la tragédie à Corneille.* Lorsqu'on lit le Misantrope; l'Ecole des Femmes, l'Ecole des Maris, le Tar-

18 Despréaux Art. Poët. chant. second.

19 Jean Baptiste Poquelin, si celèbre sous le nom de Moliere, naquit à Paris en 1620. & y mourut le 17. de Fevrier 1673.

20 Hist. de l'Academie Franç. Tom. II. pag. 167.

Tartuffe, les Femmes ſavantes, n'eſt-on pas enchanté, ravi, de voir avec quelle vérité, avec quelle naïveté, avec quelle grace, avec quel enjouement, Moliére a développé les différents reſſorts qui agitent le coeur humain, & qui ſont les principales cauſes des ſottiſes des hommes?

Toutes les piéces de Moliére ne ſont pas de la même beauté: il y en a même qui paroiſſent indignes de lui. Despréaux n'a pas eu tort de dire:

> Dans ce ſac ridicule où Scapin l'envelope
> Je ne reconnois plus l'auteur du Miſantrope.

En effet les Fourberies de Scapin, le Médecin malgré lui, George Dandin, ſont des Farces. Mais il faut prendre garde que Moliére, en les compoſant, a eu deſſein de faire des piéces qui pluſſent à la populace, qui attiraſſent beaucoup de monde à la comédie, & qui fiſſent gagner de l'argent aux comédiens. Ainſi, il y a une injuſtice de vouloir faire un crime à Moliére d'une choſe abſolument néceſſaire: puiſqu'enfin il étoit véritablement néceſſaire, qu'il pourvût à la nourriture des comédiens, que trois piéces de ſuite comme le Miſantrope & les Femmes ſavantes auroient fait mourir de faim. Tout le monde ſait, que le

ntrope, le chef d'oeuvre du théatre e, tomba dans les premieres repré- ns. Moliére avoit beau dire, *Je ne urtant jamais mieux* : le Peuple ne t se résoudre à goûter une piéce niquement pour les gens d'esprit. mmes savantes eurent le sort du Mi- e. Cette Comédie, que les gens de nettent dans le rang des meilleures le Moliére, fut reçue très-froidement. t que Louïs XIV. dont le goût étoit r que celui de bien des Savans, lui par une louange, les suffrages de : & de la Ville. Aujourd'hui, les seurs placent cette piéce à côté du e & du Misantrope : je trouve mê- lle l'emporte sur ces deux, par son nent, qui a quelque chose de plus , que celui du Misantrope. Quant du Tartuffe, il m'a paru toujours édiocre, & indigne d'une aussi belle

Je reviens à ce que j'ai dit, qu'il point faire un crime à Moliére voulu nourrir ses comédiens, & d'a- availlé quelquefois pour leur faire de l'argent. Je ne puis souffrir spréaux, ne distinguant point assez rages inimitables de Moliére, qua- cinq farces qu'il a faites pour le

peuple, veuille lui ôter la primauté des Poëtes comiques.

[21] C'est par là que Moliere illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si moins ami du Peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures;
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et, sans honte, à Térence allié Tabarin.

Moliere n'a point *allié Térence à Tabarin* dans ses bonnes comédies; elles sont entiérement écrites dans le goût des gens d'esprit, & Moliere n'y a eu aucune complaisance pour le peuple; il n'a déféré à son goût que dans ses farces. D'ailleurs, comment Despréaux a-t-il pu écrire *que Moliere peut être de son Art eût remporté le prix?* Mr. de Voltaire a eu raison de dire, *qui aura donc ce prix, si Moliere ne l'a pas?* Pour les poëtes comiques modernes, Despréaux avoit trop de goût pour les comparer à Moliere: & quant aux anciens, il faudroit être aveugle pour oser mettre Aristophane à côté de Moliere. Plaute & Térence lui sont aussi inférieurs. Terence a écrit avec beaucoup de pureté; il a peint parfaitement; il a rendu fort bien les caractères qu'il a mis sur le théatre: mais ses

[21] Despréaux Art. Poëtiq. chant. iij.

r caractères soint presque toujours les êmes : on retrouve, dans toutes ses piés, des péres avares, des fils amoureux & odigues, des valets & des esclaves fours. Quelle différence n'y a-t-il pas dans s caractères de Moliere ? Tous les diers états de la vie y sont dépeints avec ne variété charmante. L'Avare, le Proigue, le Fourbe, l'Etourdi, le Petit-Maître, Savant, la Coquette, le Bigot, le Charla-n; le Bourgeois orgueilleux, enfin tout ce ue la vie humaine nous offre, se trouve eprésenté dans les piéces de Moliere, tel u'il est effectivement. Quant à Plaute, our comprendre la supériorité que Moiere a sur lui, il ne faut que comparer Avare & l'Amphitrion, qu'ont fait également ces deux poëtes. Les piéces du françois sont infiniment au dessus de celles du Latin, soit pour la politesse, soit pour la justesse des caractères, soit enfin par la beauté des portraits. Ce n'est pas que je veuille mépriser Plaute, qui eût de très-grandes parties pour le théatre comique.

Moliere avoit le coeur aussi bon qu'il voit l'esprit beau & naturel; il étoit charitable, généreux, bon, affable. Mr. de Voltaire rapporte un trait de lui, qui montre bien

bien quel étoit son caractère. [22] *Il venoit*, dit-il, *de donner l'aumône à un pauvre: un instant aprés, le pauvre court après lui, & lui dit*, Monsieur vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un Louis-d'or, je viens vous le rendre. Tiens, mon ami, dit Moliere, en voila un autre: *& il s'écria:* où la vertu va-t-elle se nicher! *Exclamation, qui peut faire voir qu'il réfléchissoit sur tout ce qui se présentoit à lui, & qu'il étudioit par-tout la nature, en homme qui la vouloit peindre.*

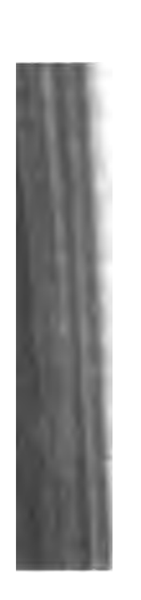
C'est à Moliere que le public est redevable, en partie, des tragédies de Racine; ce fut lui qui l'encouragea à travailler pour le théatre. Dans la suite du temps, ces deux grands hommes se brouillerent. Faut-il que

[22] Voltaire vie de Moliere pag. 14.

[23] Racine mourut dévot & Jansenilte, Corneille Molinilte, & ami des Jesuites. On attend comment finira Mr. de Voltaire, ses amis prétendent qu'il ne mourra ni Janseniste ni Molinilte. En parlant des differents sentimens des gens de lettres dans leurs derniers momens, je crois devoir réfuter les contes qu'on a debités & qu'on débite encore tous les jours sur la mort de Mr. l'Abbé Terrasson. Ces contes sont d'autant plus ridicules que tout Paris en connoît la fausseté. Quelques dévots disent, que dans un transport de frenesie il s'est

génies aussi supérieurs soient sujets
oblesses des plus simples mortels? Je
sserois volontiers les fautes que l'a-
eut faire commettre ; mais jamais
e la colére ou de la jalousie. Je ne
ne point à Racine d'avoir manqué à
i: mais je regarde avec indulgence,
n pour laquelle il cessa d'écrire pour
re. Il avoit aimé, & avoit été aimé,
t plus de quinze ans de la Chammé-
plus grande comédienne qu'ait eu le
françois: elle lui fit une infidelité,
eur du Comte de Clermont Tonner-
acine ne put supporter la perte d'un
qui lui avoit été si cher; il cessa
pour le théatre, & devint ensuite
3. Il répondit un jour à quelqu'un,
qui

ête contre une Colonne de son lit: quelques
surent que le diable lui a tordu le coup. Ayant
faire ces histoires à des gens qui avoient du
mais trop de zele & de credulité, je me suis
à des personnes qui avoient beaucoup connu
asson, s'il étoit vrai qu'il eût perdu la vie dans
s d'Astarot & de Belzebut. Voici mot à mot
m'ont dit: Mr. l'Abbé Terrasson n'a point été
par le diable, cela n'étoit pas possible, car il
un grand pot d'eau benite dans sa chambre
expira. Il vit un prêtre dans les derniers mo-



Quoique le mérite de Moli
& suffisamment pendant sa vie,
XIV ... d'une protecti
cependant une partie du Publ
lui rendre pleinement justice qu'ap

« Avant qu'un peu de terre obtenu
Pour jamais sous la tombe eût enfe
Mille de ces beaux traits aujourd'hu
Furent des sots esprits à nos yeux
L'ignorance & l'erreur à ses naissan
En habits de marquis, en robe de C
Venoient pour diffamer son chef-d'œ
Et secouoient la tête à l'endroit le
Le commandeur vouloit la scène plu
Le Vicomte indigné sortoit au secon
L'un, défenseur zélé des bigots mis
Pour prix de ses bons mots le cond

ıugueux Marquis, lui déclarant la guerre,
nger la Cour immolée au parterre.
que d'un trait de ses fatales mains
l'eut rayé du nombre des humains,
ıur le prix de sa Muse éclipsée.
comédie avec lui terrassée,
'un coup si rude espéra revenir:
brodequins ne put plus se tenir.

roit se figurer qu'on eût refusé, nort, à Moliere un peu de terre umer? Il fallut cependant un or- du Roi pour l'obtenir. Ce qu'on nieux, à ce sujet, a été dit par la emme de Moliere. Quoi, s'é- par tout, *on refusera la sepulture ne qui a mérité des Autels !*

ıux dit qu'après la mort de Mo- *médie fut terrassée.* Il avoit raison mps qu'il écrivoit. Mais s'il vi- ırd'hui, il l'auroit un peu moins. ırcourir, le plus succintement qu'il ossible, les principaux ouvrages ›ëtes Comiques.

Regnard

, *elle le sait, & vous le dira.* Cette Ma- ıt étoit une femme, qui l'avoit servi pen- te ans, & qu'on disoit avoir été fort jo- eunesse.

iaux Epit. VII. à Mr. de Racine.

Regnard a fait plusieurs comédies, qui ont été souvent représentées, & qui le sont encore aujourd'hui. Il y a, dans ces piéces, quelques bonnes scénes: telle est celle de Cléanthis & de son mari, dans Démocrite amoureux: mais, en général, ces comédies sont médiocres. Dans le joueur, qui passe pour la meilleure piéce de Regnard, à peine y a-t-il un ou deux caractères qui soient peints d'après Nature; celui du Joueur est bon; celui d'Angélique est vrai; celui de la Comtesse commence à se ressentir de la farce; quant à celui du Marquis, il n'a pas l'ombre du sens commun; celui d'Hector est faux & entiérement opposé à la verité: il ne conserve pas même les bienséances les plus simples. Par exemple, est-il naturel qu'Hector dise à son Maître des injures grossiéres dans le moment où il est dans sa plus grande colére, & qu'il le traite d'âne?

- - heureusement, vous n'avez pas le sou,
Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou.

Qu'on ne dise pas que les valets, dans une Comédie, prennent des familiarités que ne

25 Jean Palaprat Seigneur de Bigot, Ecuyer, Doyen des Capitouls de Toulouse, naquit en cette ville au mois

prendroient pas des valets réels: dès
on viole, jusqu'à ce point, la vraissem-
nce, on est impardonnable. De toutes
pièces de Regnard la meilleure est Dé-
crite. Les Folies amoureuses ne sont
une farce un peu déguisée. Le Distrait
médiocre. Le Legataire universel vaut
ucoup moins: j'excepte la scéne de Mr.
Jorel. Ce qu'il y a de bon dans les
nechmes est pris & traduit de Plaute.
petites piéces en un acte sont des ba-
elles divertissantes. Regnard a, plus ou
ins bien fait, selon que Moliere l'a plus
moins soûtenu: dès qu'il perdoit ce
nd homme de vûe, ce qui lui arrivoit
lquefois, il tomboit dans le bas, & don-
t dans le bouffon. Ses comédies cepen-
it se soutiendront toujours, parce qu'il y
e l'intérêt & beaucoup de jeu de théatre.

's Palaprat a fait plusieurs Comédies assez
diocres: mais il en a composé une bon-
& digne de Moliere. Le Grondeur est
excellente piece. On prétend que Pala-
t avoit fait cette comédie en un seul
acte;

Mai 1650. & mourut à Paris le 14. Octobre 1721.
de 71. ans.

acte; mais qu'un de ses amis à qui i voya, la mit en trois, pour la vendr cher aux comédiens. Lorsque P vit sa piece en trois actes, il s'écria: *nidious j'avois envoyé à ce coquin une pet lie montre d'Angleterre, il m'en a f tourne-broche.*

Le Philosophe marié & le glorie Destouches sont deux admirables con Les caractères sont vrais; l'intrigue e conduite; les portraits bien peints. du bon mêlé avec le médiocre dans tres pieces de cet auteur.

Les larmoyantes comédies de la Ch ne sont que des tragédies bourgeoi l'auteur a placé quelques scénes d'une froide plaisanterie. Ce goût bisarre manesque, qui n'a ni le sublime ni thétique du tragique, ni la vivacité & jouement du comique, est un mons du mauvais goût, & du manque de Les pieces de ce genre ne sont que d logues écrits d'un stile précieux, & maniere qui ne peut faire impressio sur des personnes que la lecture d mans a accoutumés à un langage qu ni celui du cœur, ni celui du véritab prit. Les comédies de la Chaussée peu estimées dans les pays étrangers

rs Souverains ont ordonné aux co-
s à leur gages de n'en jamais jouer.
ince rempli d'esprit & de connoissan-
'ant vu représenter une comédie lar-
te de la Chaussée, dit à un acteur,
a représentation, Mr. sont-ce là vos
es comédies en France? L'acteur ayant
u qu'elles y étoient fort goûtées, hé
ſr. dit le Prince, jouez donc la pre-
:ois que vous representerez une tra-
ıouvelle: apparemment vous nous y
ire, puisque vous vous efforcez de
.ire pleurer à la comédie.

: le nombre considérable de pieces
it Dancourt, plusieurs écrites d'un
sez plaisant sont encore jouées au-
ui. Ces comédies ne sont pour la
rt que de jolies bagatelles: non-seu-
elles n'approchent pas de celles de
:; mais elles sont au dessous de cel-
.egnard. Quelques unes révolteroient
'hui le public par leur trop grande
si elles étoient jouées pour la pre-
ois.

de Saint-foix, qui joint beaucoup
ɔité à un esprit très-éclairé, a fait
's bonnes comédies; celle de l'Oracle
ours revue avec un nouveau plaisir.

 Nous

Nous avons de cet auteur un excellent o vrage sur la ville de Paris.

Le comédien Baron a fait quelques pi ces médiocres; la plus passable c'est *l'hom me à bonne fortune*: Baron s'y est dépei lui-même, car il avoit été dans sa jeuness un très-grand fat.

§. XXII.

Digression sur le théatre Allemand.

Les Allemands ont depuis quelques temp de très-bonnes comédies, écrites dans l goût de celles de Moliere, pour le quel il ont avec raison une estime qui va jusqu'à l vénération. Ils dépeignent dans leurs pie ces, ainsi que ce grand homme l'a fait dan les siennes, les mœurs de leur temps, le ridicules des differents états, les vices con traires au bien de la societé; & leur théa tre, qui se ressentoit beaucoup autrefois d la licence du mauvais comique Italien, es devenu l'école de la sagesse & des mœurs.

Mr. le Baron de Bielefeld a donné plu sieurs comédies qui amusent & instruisen en même temps: ces pieces perdent lors qu'elles sont lues en françois, parce qu'il y a plusieurs choses qui regardant les coutu mes des Allemands, ne peuvent être bie

ser

ſenties que par ceux qui connoiſſent ces uſages. Cependant comme ces pieces ſont pleines d'eſprit, & que l'intrigue en eſt bien conduite, elles conſervent toujours un grand mérite, dans quelques langues qu'elles ſoient lues.

Le celebre Mr. Gellert, le rival de la Fontaine, l'homme le plus doux, le ſavant le plus aimable & le plus modeſte qu'il y ait en Europe, a compoſé une comédie intitulée *la Dévote*. C'eſt un chef-d'œuvre pour quiconque connoît les mœurs des Allemands, & une piece pleine d'eſprit pour ceux à qui elles ſont inconnues, parce qu'il y a des maximes admirables, & des préceptes donnés d'une maniere très-ingenieuſe à tous les hommes, de quelque nation qu'ils ſoient. On a une très-mauvaiſe traduction françoiſe de cette piece.

La ſpirituelle Madame Gotſched a enrichi le théatre Allemand de pluſieurs bonnes comédies. Cette Dame illuſtre, également reſpectable par ſes talens & ſa vertu, eſt morte depuis quelques années à Leipſig, où Mr. ſon époux, ſi celèbre dans la littérature allemande, étoit Profeſſeur: il eſt mort auſſi il y a peu de temps. Le ſeul défaut qu'on ait pu reprocher à Mad. Gotſched c'étoit une eſpece de haine contre les auteurs fran-

çois, qu'elle n'avoit jamais pu surmonter entierement. Je ne doute pas qu'elle ne sentît le tort qu'elle avoit: mais le prejugé & la coutume chez elle l'emportoient sur la réflexion. Tous les gens de lettres, de quelques pays qu'ils soient, ne sont-ils pas concitoyens, & membres de la même république? ne forment-ils pas entre eux un seul & unique état, dont un savant ne peut être exclus, qu'en manquant à ce qu'il doit à cet état lorsqu'il s'éloigne de la vertu, & qu'il viole par-là ce qui constitue essentiellement le caractère d'un homme de lettres?

Mr. Lessing, qui joint à beaucoup d'esprit une grande érudition, a enrichi le théatre allemand de plusieurs pieces très-ingénieuses & très-intéressantes. Nous avons de lui des comédies, qui ont été représentées avec un très-grand succès: ses tragédies méritent l'applaudissement qu'elles ont eu. Il vient de donner au public son *Laocoon*, ouvrage destiné à determiner les bornes qui separent la poësie de la sculpture: on ne peut gueres réunir dans un même ouvrage plus de mérites differents que l'a fait Mr. Lessing.

Mr. Schlegel a composé plusieurs tragédies qui sont écrites dans toutes les regles de l'art. Il y a de l'invention, de l'intérêt,

&

des ſituations très-touchantes dans les
ces de cet auteur. Celles qu'il a intitulées
nut, *Herman* & les *Troyennes*, ne ſont
int indignes d'être placées à côté des
illeures tragédies du grand Corneille.
Mr. Kruger ſeroit devenu le Moliere de
llemagne ſi une mort prématurée n'en
t pas privé ſa patrie. On a de lui quel-
es comédies écrites avec autant de goût
e de jugement. Le public ſemble avoir
nné la préference au *Mari aveugle* & aux
ndidats ſur les autres.
Mr. Weiſſe, qui vit à Leipſig a mis au
atre pluſieurs bonnes pieces, dont il a
s le ſujet dans les tragédies de Shakes-
ar, qu'il a corrigées & accommodées aux
gles du poëme dramatique. Le ſtile de
auteur eſt élegant: l'emploi qu'il occupe
eipſig n'a aucun rapport avec ceux de
niverſité, il a une charge dans la douane.
nſi on peut lui attribuer ces deux vers
Rouſſeau.

„J'ai vu l'éleve de Clio
„*Sedentem in telonio.*

L'on a une ſeule piece du Baron de Cro-
gk, intitulé *Codrus*, écrite avec beaucoup
goût, d'intérêt, & dans les plus exactes
gles de l'art. Cet auteur ingénieux eſt
rt à la fleur de ſon âge.

L'uſage du théatre eſt auſſi ancien ch
les Allemands que chez les autres natio
les Chroniques du onzieme & du douz
me ſiècle font mention des troupes de
médiens que differents Princes entretenoi
à leur cour. Sous le regne de l'Emper
Charles-quint on avoit déjà traduit & jo
les comédies de Terence dans les princi
les villes d'Allemagne; cependant le b
goût parut beaucoup plus tard dans les p
ces que les Allemands inventerent dans
ſuite, que dans celles des Anglois &
François.

Il n'y a qu'environ trente ans, que
Allemands ont commencé de s'appliq
avec ſuccès au théatre, & qu'ils ont comp
des pieces dignes de l'eſtime des conn
ſeurs. Avant ce temps les tragédies n'éto
qu'un tiſſu d'abſurdités romanesques; &
comédies conſiſtoient dans des farces in
centes, dont le peuple s'amuſoit. Les P
ces qui avoient du goût entretenoient à le
gages des troupes françoiſes; & les aut
l'imagination ſalie par les fades plaiſante
de leurs bouffons, & ſouvent la tête écl
ſée par le vin, alloient admirer avec le p
ple ces tragédies monſtrueuſes, & ces
ces ſans génie. Les pieces les plus p
bles étoient des comédies eſpagnoles &

mal traduites, & encore plus mal
au caractère des Arlequins allemands,
is le nom de *Jean Saucisse*, ou de
urst étoient les heros des pieces, &
ɛteurs des troupes.
Gotsched, dont nous avons déjà par-
le premier qui s'efforca de persua-
ɛ Allemands, que leur théatre pou-
juérir le degré de perfection qu'avoit
es autres nations, & il eut le cou-
e soutenir contre le préjugé public,
timent, qui fut verifié peu de temps
par le moyen d'un actrice de Pro-
qui jusqu'alors avoit été presqu'in-
. Cette anecdote mérite d'être pla-
is l'histoire de l'esprit humain. Cet-
ce se nommoit Mlle Heubert, elle
hasard les écrits de Mr. Gotsched,
ut le dessein de profiter de ses leçons,
econder ses vues. Mad. Gotsched
traduit parfaitement Alzire, & quel-
utres auteurs ayant mis au théatre
rs pieces de Racine, de Corneille,
liere, ces differentes traductions fu-
eprésentées à Leipsig avec beaucoup
ès. Enfin Mlle Heubert, qui avoit
lans la représentation de toutes ces
compofa elle-même une petite co-
sous le titre de *L'enterrement de Hans-*

 wurst:

wurst: elle en annonça la représentation, la quelle, après avoir fait le procès mauvais plaisant, qui déshonoroit le tre allemand, elle le fit condamner à enterré. Cette badinerie, qui plut à les connoisseurs, fit ouvrir les yeux au blic, dont le goût devint bientôt épuré les bonnes pieces que donnerent les aut dont je viens de parler.

Le théatre Allemand pourroit encore porté plus loin qu'il ne l'a été jusqu'à sent, malgré qu'il soit aujourd'hui si su rieur à ce qu'il étoit il y a trente ans. dirai ici naturellement & sans préjugé, qui selon moi en arrête le progrès. plus part des auteurs qui font des co dies & des tragédies, sont des Professe dans les Universités, ou des gens emplo dans des charges très-mediocres, qui peu d'occasions de fréquenter le grand m de, encore moins les Seigneurs & les P ces. La difference énorme qu'on met Allemagne entre la noblesse & la rot éloigne presque toujours les savans du co merce des grands; & tous les talens de l prit ne donnent point autant d'avanta pour être admis à leur table, qu'un vi parchemin, qui quelquefois ne sert q prouver que quinze imbecilles ont proc

ressivement le seizieme sot qui en est le [illegible]esseur. Cela fait que les auteurs dra-[illegible]tiques ne peuvent guere connoître par-[illegible]ement, que les mœurs & les ridicules [illegible] la classe des citoyens qui sont leurs égaux: ce défaut de connoissance des differents [illegible]actères de tous les états influe beaucoup [illegible] les comédies Allemandes, dans les quel-[illegible] ce qu'on appelle le ton de la bonne [illegible]mpagnie manque quelquefois.

A cette premiere observation j'en ajou-[illegible]ai une seconde: il est très-difficile de dé-[illegible]miner en général les mœurs des Alle-[illegible]ands; leurs caractères different beaucoup, [illegible] les differentes provinces. Les Au-[illegible]chiens ne ressemblent pas aux Saxons: les [illegible]bes aux Brandebourgeois, les Hessois aux [illegible]stphaliens. Cela fait que le poëte qui [illegible]eint avec succès le ridicule des Saxons, [illegible]téressera personne en Autriche, &c. Les [illegible]médies de Mr. Gellert regardent propre-[illegible]t les habitans de Leipsig, comme celles [illegible]ristophane attaquoient les défauts des [illegible] Atheniens. Le grand avantage que [illegible]liere a eu sur tous les autres auteurs co-[illegible]ques, c'est que non-seulement il a con-[illegible] parfaitement la cour & la ville, mais [illegible] a pris des caractères généraux qui in-

téres-

téressent également toutes les nations & [...] les differents états.

§. XXIII.

Sur le théatre Italien de Paris.

Le théatre Italien a eu des auteurs qui l'ont illustré. De Lille a fait plusieurs pieces d'un goût assez singulier: il y a dans Timon misantrope, dans Arlequin sauvage, dans le Faucon, de la morale: il y a des scénes amusantes; mais ces pieces manquent un peu d'intrigue, surtout Arlequin sauvage.

De tous les auteurs, qui ont écrit pour le théatre Italien, je n'en trouve point qui soit aussi estimable que Mr. de Marivaux. Ses pieces sont bien conduites, & pleines d'une certaine Metaphysique aimable & gracieuse. Ses caractères sont toûjours vrais, & puisés dans la nature. Sa morale est assaisonnée de tout l'esprit possible: mais il y a dans ses pieces, d'ailleurs très-jolies & très amusantes, un défaut; c'est qu'elles pourroient être presque toutes intitulées *la Surprise de l'amour.* Mr. de Marivaux a fait une piece de théatre qui porte ce titre; ce sont deux personnes, qui viennent à s'aimer tout à coup. La même chose arrive dans la double inconstance,

dans

le Portrait, &c. Il ſeroit à ſouhaiter e ſtile de ces comédies, d'ailleurs très-écrites, fût un peu plus naturel. On roché a Mr. de Marivaux d'écrire d'u-aniere un peu guindée. Quand on a t d'eſprit qu'il en avoit, on devroit ger de chercher à en faire trop paroître. ı m'a demandé quelquefois ce que nſois du vieux théatre Italien: j'ai ré-u qu'il faudroit compoſer un Volume ıelques ſcénes détachées très-ſpirituel-très-amuſantes; bruler enſuite les cinq s Volumes, qui ne ſont remplis que de s & de puérilités.

§. XXIV.

ROUSSEAU, MALHERBE, RACAN, MAME DESHOULIERES, LA COMTESSE DE LA SUZE ET FONTENELLE.

Rouſſeau doit être regardé comme un lus grands poëtes, qu'ait eu la France; 'Horace des modernes. Il eſt auſſi au s de tous les poëtes lyriques, que Cor-& Racine le ſont des poëtes tragi-Perſonne n'a mieux ſuivi ni mieux exé-

Jean Baptiſte Rouſſeau né à Paris en 1670. mort alles le dix-ſept Mars 1741. âgé de 72. ans.

exécuté que lui les differens préceptes les Maîtres de l'art prescrivent aux p[oëtes] lyriques.

> L'Ode avec plus d'éclat & non moins d'énergie,
> Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
> Entretient dans ses vers commerce avec les Di[eux]

Les Odes sacrées de Rousseau sont des [con]versations sublimes avec la divinité: il [est] impossible de n'être pas frappé des i[dées] grandes, majestueuses & en même tem[ps] naturelles, qu'il y a dans ces Odes.

> J'ai vu mes tristes journées
> Décliner vers leur penchant:
> Au midi de mes années
> Je touchois à mon couchant.
> La mort deployant ses aîles
> Couvroit d'ombres éternelles
> La clarté dont je jouis:
> Et dans cette nuit funeste
> Je cherchois en vain le reste
> De mes jours évanouis.

* * *

> Grand Dieu, votre main réclame
> Les dons que j'en ai reçus:
> Elle vient couper la trame
> Des jours qu'elle m'a tissus.
> Mon dernier Soleil se léve,
> Et votre souffle m'enleve
> De la terre des vivans;
> Comme la feuille séchée,

Qui de la tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Les charmes de la poësie, les idées les plus sublimes, les images les plus charmantes, se famillent dans ces vers.

Les Odes profanes de Rousseau ne sont point inférieures, dans leur genre, aux sacrées: elles sont écrites précisément, selon les regles & les préceptes des plus habiles Maîtres.

*7 Aux Athlétes dans Pise elle ouvre la barriére;
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carriére;
Méne Achille sanglant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.

L'Ode sur les conquérans est une des plus belles, quoiqu'elle ne réunisse pas, en sa faveur, tous les suffrages. On convient bien de sa beauté: mais quelques uns lui préférent l'Ode sur la raison, à Mr. de la Fare; quelques autres l'Ode à Mr. le Comte du Luc; il y a enfin des gens, mais le nombre n'est point aussi considérable, que celui des autres, qui regardent, comme la plus belle Ode de Rousseau, celle à l'ombre de Malherbe contre les détracteurs des anciens. Toutes ces Odes sont très belles, & doivent être

*7 Despréaux Art. Poëtiq. Chant second.

être considérées ainsi que des chefs-d'œuv Quant à moi, je me déclarerois assez lontiers pour celle sur les conquérans. y a plusieurs strophes d'une beauté m sante. Peut-on rien de plus parfait celle-ci, soit pour les images, soit p l'harmonie des vers?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables Conquérans?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des Rois vaincus par des Tyrans;
Des murs que la flamme ravage;
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple aux fers abandonné;
Des Meres pâles & tremblantes,
Arrachant leurs filles sanglantes
Des bras du Soldat effréné.

Il est impossible de pouvoir rien faire plus beau: & si les ennemis de Rouss vouloient dire ce qu'ils pensent au fond cœur, ils en conviendroient naturellemen

Ajoutons encore ici deux belles strop de la même Ode; qui montrent comb les vertus pacifiques sont au dessus des litaires. Les Princes véritablement sa ne doivent faire usage des dernieres, pour donner une stabilité durable aux p mieres.

Quoi Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerierre
Une vaillance meurtriere
Qui dans mon ſang trempe ſes mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un heros farouche
Né pour le malheur des humains?

* * *

Montrez nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout ſon jour;
Voyons comment vos cœurs ſublimes
Du ſort ſoutiendront le retour;
Tant que ſa faveur vous ſeconde
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit;
Mais au moindre revers funeſte
Le masque tombe, l'homme reſte,
Et le Héros s'évanouit.

Rouſſeau a compoſé quelques épîtres dans goût marotique, & quelques allégories. s premieres épîtres me paroiſſent les meil-ures. Quant aux deux ou trois dernie-, elles ſont très-foibles, ſur tout celle à r. Racine le fils: elle eſt abſolument in-gne de Rouſſeau; cependant le ſujet qu'il oit pris, auroit pu lui fournir les plus lles & les plus ſublimes idées.

[28] Les épigrammes de Rousseau sont or-dinairement ingénieuses & versifiées ave beau

28 La plus grande partie de ces épigrammes roule sur l'ignorance ou sur la débauche des Moines: en voici un sur la bêtise d'un Capucin.

En son lit une Demoiselle
Attendoit l'instant de sa mort:
Un Capucin brulant de zele
Lui depêchoit son passe-port.
Puis il lui dit pour réconfort
Consolez-vous, ame fidele,
C'est la vierge qui vous appelle
Dans la sainte Jérusalem.
Dites trois fois pour l'amour d'elle,
Domine salvum fac Regem.

Nous en choisirons deux des moins licencieuses sur le libertinage des Moines.

Un Barnabite exploitoit sœur Colette,
Mal à son aise au travers d'un parloir.
Ha; quel travail lui disoit la Nonette!
Bien mieux au lit ferions un tel devoir.
Ma chere sœur, répond le Moine noir,
Un tel penser vient de l'esprit immonde,
Dieu ne nous fit pour nos aises avoir
En ce bas lieu, comme les gens du monde.

En voici une qui ne le cede ni pour la naïveté ni pour la pointe, à cette premiere.

Pour confesser femelle de vingt ans
Par un matin arriva Pere Antoine;
Auprès du lit d'abord se mit le Moine,
Et tôt après le ribaud fut dedans.

ucoup de goût: mais les meilleures ont
défaut, qui doit les rendre méprisables,
& sur-

Frere Lubin avec des yeux ardens
Voyoit de loin le tout par la fenêtre.
Mon Dieu, dit-il alors entre ses dents,
N'aurai je point le bonheur d'être prêtre?

narquons que c'étoit dans le temps que Rousseau fai-
ses Odes sacrées, qu'il composoit ces épigrammes.
sque l'Aretin écrivoit des ouvrages de piété, il tra-
loit aux dialogues obscénes qu'il a publiés. Il faut
venir qu'on se tromperoit bien, si l'on jugeoit des
urs des auteurs par les ouvrages de dévotion qu'ils
nent au public.

Ir. d'Arnaud, fort aimable homme, dont les ouvra-
remplis de pensées ingénieuses, renferment quelque
des idées qui ne s'accordent pas avec la pieté, a
luit les lamentations de Jeremie: mais le public a
a gouter d'avantage Mr. d'Arnaud peignant d'après
ire, dans son excellente Epître sur les degouts du
atre, les défauts & la ridicule fierté des comédiens
des comédiennes, que pleurant avec un prophete.
n'est pas qu'il n'y ait de très-bonnes choses dans
raduction de Mr. d'Arnaud: mais c'est qu'on aime
ux rire que pleurer. Aujourd'hui si Jeremie & Hera-
revenoient au monde, ils y joueroient de tristes
onnages: je ne leur verrois guere d'autre ressource,
r avoir des sectateurs, que de se faire Convulsionai-
Ces gens aiment les choses funestes, ils prédisent
ours des malheurs dans leurs saintes convulsions, &
s leurs pieuses extravagances. Aujourd'hui que les
ites, leurs Antagonistes, sont exilés du royaume, ils

& ſur-tout aux femmes aimables; elles
remplies des plus indignes obſcénités. A
je leur applique tout ce que j'ai dit
Contes de la Fontaine.

Les derniers ouvruges de Rouſſeau
médiocres: il y en a même de mau
Mais il ne faut pas confondre, dans
derniers ouvrages, ceux qu'il a faits éta
V

devroient bien paſſer du tragique au comique.
doute ce qui les retient encore dans les douleurs &
les gémiſſemens, c'eſt la réſolution unanime des Ev
(à trois ou quatre près) de s'oppoſer aux progr
Janſeniſme.

Malgré ce zele du Clergé je ne voudrois pas
que dans dix ans d'ici les trois quarts des Evêqu
ſoient Janſeniſtes. Quand après la dépoſition de M
Senès, l'exil de Mrs. d'Auxerre & de Montpelier, je
aujourd'hui les Janſeniſtes revenus ſur l'eau, je
qu'on ne parviendra jamais à les noyer. Ils n'ont
eux que trois ou quatre Evêques, & cependant ils
nent tête à tout le Clergé de France, & à la Co
Rome. Ils ſont venus à bout de ſe défaire de
plus conſiderables ennemis: ils ont détruit les Jeſ
Après des avantages auſſi ineſperés & auſſi conſider
qui peut aſſurer qu'ils n'en auront pas de nouvea
d'auſſi grands? Quelqu'un me demandera peut-êt
que nous ferons ſi toute la France devient Janſeniſte:
répondrai dans le goût de Catherine de Medicis,

ne, parmi lesquels il y en a plusieurs, vont de pair avec ce qu'il a écrit de beau. J'entends, par ces derniers ou- :s, ceux qu'il a composés à Bruxelles, ou quatre ans avant sa mort. Je pla- ici quelques morceaux de ses derniers ıges, pour qu'on les compare avec ceux 'ai cités des premiers. Voici le commen-

d'une bataille considérable par les Protestans. :, dit-elle, *il nous faudra prier Dieu en françois.* ansenistes ont tout à fait le dessus, il nous fau- ser à St. Medard, au lieu de danser au bal de : les jolies femmes & les petits-maîtres auront vulsions à la place de vapeurs. Toutes ces dis- nt fort indifferentes à un sage philosophe, qui oint chez les Jesuites dans la Chambre des mé- , & chez les Jansenistes dans les greniers où le aris deploye sa puissance, & où les prétendus rs de Pascal & d'Arnaud se tordent habilement & les jambes. Molina, Jansenius, Luther, Cal- omet, Samonocodom n'empêchent pas la felicité ıme sage; toujours tranquille, toujours vertueux, des folies des foibles humains, & prie Dieu, de l'Univers, pour ses freres insensés qui cher- e persecuter. Il sait qu'il n'arrive rien que par e la providence, il en adore les décrets, sans ı pénétrer la cause. Si toute la France devient , Dieu l'a voulu; & si les Jesuites reviennent, ra voulu de même.

mencement de l'Ode, que Rousseau fit la paralisie qu'il avoit eue.

Celui qui des cœurs sensibles
Cherche à devenir vainqueur,
Doit, pour les rendre flexibles,
Consulter son propre cœur.
C'est nôtre plus sur arbitre:
Les Dieux ne sont qu'à ce titre
De nos offrandes jaloux.
Si Jupiter veut qu'on l'aime
C'est qu'il nous prévient lui même
Par l'amour qu'il a pour nous.

Voilà des vers, véritablement dignes d verve paralitique: en voici encore d même Ode, qui ne valent pas mieux. gibets, les rouës & les potences sont idées gracieuses qu'ils offrent.

Pour le juste & le coupable
Arrêtés dans ses filets,
Sa furie inévitable
N'a que rouës & chevalets.
Un supplice illégitime
De l'innocence & du crime
Confond la destruction.
C'est la même tyrannie:
Et la seule ignominie
En fait la distinction.

Il falloit la fermeté de l'Abbé Des-Fo nes pour louer un aussi triste galimati encore crois-je qu'il n'eût pu se résouc

comme il a fait, des derniers ou-
e Rousseau, si l'envie de chagriner
Voltaire n'eût affermi son courage,
ié à franchir, dans l'occasion, tou-
egles du bon sens & du goût. Au
ne voudrois point soûtenir, comme
Voltaire le prétend, que, dans les
ouvrages de Rousseau, il n'y a ab-
rien de bon: je suis très-persuadé
aire. Je regarde ces ouvrages com-
productions de la vieillesse d'un
omme, où, parmi bien des choses
: mauvaises, on en trouve encore
es. Dans l'Ode même, dont je
citer ces deux strophes, il y a
trois endroits fort beaux: en

de ma derniére aurore,
vain dit-on que les Cieux
quelques beaux jours encore
ront éclairer mes yeux.
romesse imaginaire !
l emploi pourrois-je faire,
il, céleste flambeau,
ta Lumiére suprême,
nd la moitié de moi-même
déja dans le tombeau?

monde a entendu parler du mau-
ctére de Rousseau. L'Europe en-

tiére connoît les couplets qu'il avoit faits contre de très-honnêtes gens, & qu'il imputa faussement à Saurin, habile Mathématicien. Il fut condamné au Pilori & à l'exil par le Parlement de Paris; & il n'évita cette peine que par sa fuite. Quelques ennemis de Mr. de Voltaire ont voulu faire un effort, & travaillent encore aujourd'huy, pour innocenter Rousseau dans l'esprit du public: mais je les avertis, qu'ils ne pourront jamais en venir à bout qu'ils n'ayent auparavant convaincu le premier Tribunal de la France, d'ignorance, & qu'ils n'ayent donné un démenti à trente personnes des plus distin-

[29] Malherbe étoit né en Normandie d'une famille noble, & estimée par ses vertus dans sa Province. Il vint en Provence, où il épousa la fille du Président de Coriolis; son fils ayant été tué par Mr. de Piles, il laissa son bien & sa bibliotheque en mourant, à Mr. vincent de Boyer d'Eguilles, Conseiller au Parlement d'Aix, qui avoit épousé la sœur de sa femme, seconde fille du Président de Coriolis, à condition qu'il joindroit le nom de Malherbe avec celui de Boyer, & que ses enfans feroient de même. Cela a eu lieu pendant trois générations, après quoi Messieurs de Boyer d'Eguilles ont cessé de joindre le nom de Malherbe au leur. Je place ici cette note, parce que c'est en vertu du testament & de la donation de Malherbe, que Mr. le Président d'Eguilles mon frere a dans sa bibliotheque quel-

de l'Allemagne, qui connoissent
e traits odieux de Rousseau.
qui desireront être instruits du dé-
'affaire des Couplets, doivent con-
Dictionaire de Chaufepié, à l'ar-
ousseau: ils y trouveront de quoi
vaincus, que Mr. Saurin & Mr. de
:, n'eurent jamais aucune part aux
couplets, & que Rousseau en étoit
, ainsi que les juges le déciderent.
: Rousseau, le meilleur Poëte Lyri-
it Malherbe [29], Gentil-homme or-
de la Chambre. C'est lui, qu'on
qu'on doit même, regarder comme
le

ges de cet auteur qui n'ont jamais paru, en-
plusieurs lettres traduites de Seneque, qui ne
vec celles qui ont été imprimées; il a encore
beaucoup de livres qui sont remplis dans les
e remarques écrites de la main de Malherbe;
ouvrages des poëtes qui avoient vécu avant
idant sa vie, sont chargés de réflexions ma-
toujours très-judicieuses. J'avois eu envie
e faire un recueuil de toutes ces remarques,
publier: mais le sort m'ayant éloigné depuis
s ans, de ma patrie, je n'ai pu exécuter ce
i eût pû être utile aux littérateurs.

de Malherbe naquit à Caen l'an 1554. &
Paris en 1628. à l'âge de 74. ans.

Fit ſentir dans ſes vers une juſte cadenc
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pc
Et réduiſit ſa Muſe aux regles du devoir
Par ce ſage Ecrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épu
Les Stances avec grace apprirent à tomb
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamb
Tout reconnut ſes loix; & ce guide fidé
Aux auteurs de ce temps ſert encor de
Marchez donc ſur ſes pas! aimez ſa pur
Et de ſon tour heureux imitez la clarté

Voilà un éloge magnifique & fai grand Maître. Je ſuis d'autant mé de le rapporter, qu'il m'évite un qui pourroit paroître ſuſpect, moi-même je me défierois, dans que le préjugé ne me fit donner d

me des pensées : mais il n'a point le naturel, l'aimable & brillante naïveté, & surtout l'inestimable briéveté du Poëte Latin. Lorsque Malherbe a voulu imiter Horace, il a toujours été obligé de le paraphraser, & il a employé vingt vers pour dire ce qu'Horace disoit en quatre. En voici un exemple.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
 On a beau la prier,
La cruelle, qu'elle est, se bouche les oreilles,
 Et nous laisse crier.
Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
 Est sujet à ses loix :
Et la garde qui veille aux barriéres du Louvre,
 N'en defend pas nos Rois.

Horace a dit tout cela dans deux vers, & peut-être plus poëtiquement.

Pallida mors æquo pede pulsat pauperum tabernas
Regumque turres.

En mettant Horace au dessus de Malherbe, je ne prétends point diminuer son mérite : il en avoit un tres-rare, & que le temps ne pourra point effacer. Il en étoit lui-même persuadé, & il avoit cette noble opinion qu'ont eu de leurs talens, tout les grands Poëtes. Horace disoit :

31 *Exegi*

[31] *Exegi monumentum ære perennius,*
Regalique situ pyramidum altius:
Quod nec imber edax, aut Aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, & fuga temporum.

Malherbe étoit, pour le moins, aussi p suadé de la durée de ses ouvrages: & disoit au Roi son maître.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour temo
Connoissez le, mon Roi, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les destinées.
Tous vous savent louer, mais non également:
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Je crois que la promesse de Malherbe a Roi aura son effet: du moins tant qu'o parlera la langue Françoise. Il y a de beautés, dans ses ouvrages, qui les garan tiront de la nuit des temps. Quelques une des expressions, dont-il s'est servi, vieill ront: mais elles n'empêcheront point qu'o n'admire les belles idées & les images noble qui sont dans ses vers. Voici une stanc où il y a le mot de *vergogne*, dont on fe roit difficulté de se servir aujourd'hui: ell n'en est pas moins belle cependant.

Quand un Roi fainéant, la vergogne des Princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses Provinces,

Et

[31] Horat. Od. Lib. III. Od. ult.

Entre les voluptés indignement s'endort;
Quoique l'on dissimule, on n'en fait point d'estime:
Et si la vérité peut se dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Ces vers sont aussi beaux qu'ils sont instructifs. En voici, qui ne le sont pas moins, & qui contiennent d'excellentes leçons pour les Princes. On ne sauroit trop donner d'avis à des hommes destinés à gouverner les autres.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiere,
Que cette Majesté si pompeuse & si fiere,
Dont l'eclat orgueilleux étonnoit l'Univers:
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont rongés des vers.

Là se perdent ces noms de Maîtres de la Terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre:
Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux d'une chûte commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs Serviteurs.

Parmi les disciples de Malherbe, Honorat de Beuil, Marquis de Racan, fut le plus illustre, & celui qui approcha le plus de son maître. Il écrivit avec beaucoup d'esprit & de netteté: mais il n'eut pas la force & l'énergie de Malherbe. Despréaux semble avoir pensé ainsi que moi, lorsqu'il a dit:

32 Malherbe d'un Héros peut vanter les ex
Racan chanter Philis, les bergers & les boi

Il paroît aussi que Despréaux trouv
herbe plus châtié que Racan 33.
qu'il écrivit de ces deux Poëtes à
Maucroix 34. *La vérité est pourt*
c'étoit le sentiment de nôtre ami Pat
la Nature n'avoit pas fait Malherb
Poëte: mais il corrigea ce défaut par s
& son travail: car personne n'a plus
ses ouvrages que lui, comme il paro
par le petit nombre de Pièces qu'il a
Notre Langue veut être extrememe

32 Despréaux Art. Poët. Chant. ij.

33 Honorat du Beuil Seigneur de Racan n
1589. à la Roche-Racan en Touraine, & m
mois de Fevrier 1670. âgé de quatre-vingt u

34 Oeuvres de Despréaux Tom. IV. pag. 1

35 Mainard composa plusieurs petits poëmes
génieux, en faveur du Cardinal de Richelieu:
Prélat, aussi médiocre poëte, qu'il étoit grand
ne fit jamais rien pour cet auteur, soit par cap
par jalousie, & répondit avec dureté à des vers
génieux que Mainard lui presenta. Les voici

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quite;
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte.

lée. Racan avoit plus de génie que Malhe: mais il est plus négligé, & songe trop à opier. Il excelle sur tout, à mon avis, à e de petites choses: & c'est en quoi il ressemmieux aux Anciens, que j'admire, principaent par cet endroit. Plus les choses sont ies & malaisées à dire en vers, plus elle frapt, quand elles sont dites noblement & avec te élégance qui fait proprement la Poësie.

Le jugement que Malherbe portoit sur can, étoit assez ressemblant à celui de spréaux: il disoit en parlant de Maid 35, qui étoit un autre de ses disciples

C'est où je serai des suivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le pere des savans
Dans un siècle plein d'ignorance.
Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.
Je contenterai son desir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fit maudire Pavie.
Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

ples 36, *qu'il étoit celui de ses éléves* *soit les meilleurs vers ; mais qu'ils* *point de force : que Racan avoit de la* *mais qu'il ne travailloit pas assez* *que le plus souvent, pour s'aider d'une* *pensée, il prenoit de grandes licences :* & *Mainard & de Racan on feroit un gran*

L'aimable Madame Deshouliéres 3 des Piéces charmantes : ses vers étoie tournés ; ses pensées ingénieuses, & s noble dans sa simplicité. Ses vers in souvent une tendresse vive, mais deli

Aimez un Amant fidelle,
Quoiqu'en dise la raison :
Jeune Iris, tant qu'on est belle,
Elle n'est pas de saison.

Le Cardinal mit au bas de cette ingenieuse pie cette réponse donna à Mainard tant de dégoût cour, qu'il se retira chez lui dans une maison pagne, & fit mettre au dessus de la porte de net, ces vers.

Las d'esperer & de me plaindre
Des grands, des Muses & du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

L'exemple de Mainard doit instruire ceux qui leur vie inutilement auprès des grands : je les re l'article de Lucien dans cet ouvrage, ils y tr des conseils salutaires.

Contre un amant qui sait plaire,
Elle perd toûjours son temps.
Croyez moi, faites la taire
Encore quinze ou vingt ans.

Madame Deshouliéres ne parloit pas seulement tendresse: elle raisonnoit quelquefois très-métaphysiquement. Il y a des pensées bien Philosophiques dans plusieurs de ses meilleures Piéces.

Que l'homme connoît peu la mort qu'il apprehende,
Quand il dit qu'elle le surprend!
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont, en vain, son orgueuil se défend.
Il commence à mourir longtemps avant qu'il meure;
Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de mort qu'on donne à notre heure derniére,
N'en est que l'accomplissement.

En

96 Vie de Malherbe. Pag. 36.

97 Antoinette du Liger de la Garde, naquit à Paris vers l'an 1630 elle fut mariée en 1651. à Guillaume de la Fond, Seigneur de Boisguerin & Deshoulieres, Lieutenant de Roi de la citadelle de Dourlens; & mourut le 17. Fevrier 1694. Elle eut une fille, qui eut beaucoup de talens pour la poësie, & dont on a imprimé les ouvrages, avec les siens. Cette ingénieuse fille s'appelloit Therese Deshoulieres, elle étoit de l'Academie des Ricovrati de Padoue, & mourut en 1718. âgée de cinquante six ans.

En général, tous les ouvrages de Ma Deshoulieres sont bons : il faut cepe en excepter un certain nombre de p médiocres, qu'on auroit du supprim qui forment une correspondance entre sette, chatte de Madame Deshouliéres Tata, chat de Madame la Marquis Monglas ; Cochon, chien de Mr. le M chal de Vivonne, entre aussi pour sa dans cette correspondance. Mad. Des liéres a fait une Tragédie intitulée Gens qu'on a imprimée à la fin du premier T de ses oeuvres, qui est très médiocre, ne pas dire mauvaise. Les deux mei res pieces qu'elle ait faites, sont à avis, son Idylle sur les moutons, & Idylle sur un ruisseau, qui commence ces vers charmans.

Ruisseau nous paroissons avoir un même sort;
D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre;
Vous à la mer, nous à la mort.
Mais hélas! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course & la nôtre!

38 Jean de Hainaut, poëte françois, auteur du meux sonnet sur l'avorton, natif de Paris, forma la poësie Madame Deshoulieres. Il étoit athée; & avoir composé trois differens sistèmes sur la mort de l'ame, il fit un voyage exprès en Hollande pour communiquer à Spinosa, qui n'en fit pas grand cas. A

Vous vous abandonnez ſans remords, ſans terreur,
A votre pente naturelle;
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle;
La vieilleſſe chez vous n'a rien qui faſſe horreur.

Il y a dans cette même piéce certains endroits qui ont fait ſoupçonner aux dévots, que Mad. Deshouliéres avoit pouſſé un peu trop loin la philoſophie 38.

Taiſez vous, Ruiſſeau: c'eſt à nous
A nous plaindre de la Nature.
De tant de paſſions que nourrit notre cœur
Apprenez qu'il n'en eſt pas une
Qui ne traine après ſoi le trouble & la douleur,
Le repentir ou l'infortune.
Elles déchirent nuit & jour
Les cœurs, dont elles ſont maîtreſſes:
Mais de ces fatales foibleſſes
La plus à craindre c'eſt l'amour.

* * *

Courez, ruiſſeau, courez, fuyez nous, reportez
Vos ondes dans le ſein des mers, dont vous ſortez,
Tandis que pour remplir la dure deſtinée
Où

pareil maître Madame Deshoulieres pouvoit bien ir pris les ſentimens irreligieux que quelques per-ues lui ont reprochés. Hainaut mourut à Paris en 2. Nous avons un recueuil de ſes poëſies imprimé aris en 1670. où ſon nom n'eſt marqué que par ces s lettres. J. D. H.

Où nous ſommes aſſujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le haſard nous a donnée,
Dans le ſein du néant, d'où nous ſommes ſortis.

Eſt-il permis, avec autant d'eſprit, qu
avoit Mad. Deshouliéres, d'avoir été en
v

» Voici ce que je trouve dans les notes du
mentateur de Despréaux. „La Phedre de Mr. R
„ayant été repréſentée par les comédiens de l'hôt
„Bourgogne, ceux de la troupe du Roi lui oppoſ
„deux jours après celle de Pradon. Ce poëte co
„toit ordinairement ſur ſes œuvres Mad. Deshouli
„ainſi l'intérêt qu'elle prenoit à la tragédie de Pr
„fit qu'elle voulut voir la premiere repréſentation de
„le de Racine. Elle revint ſouper chez elle avec
„ou ſix perſonnes, du nombre des quelles étoit Pra
„Pendant tout le repas on ne parla que de la trag
„nouvelle. Chacun en dit ſon ſentiment avec beau
„de liberté, & l'on ſe trouva plus diſpoſé à la cri
„qu'à la louange. Ce fut pendant ce même ſoupé,
„Madame Deshoulieres fit ce fameux ſonnet.

Dans un fauteuil doré, Phedre tremblante & b
Dit des vers, où d'abord perſonne n'entend rie
Sa nourice lui fait un ſermon fort Chretien,
Contre l'affreux deſſein d'attenter ſur ſoi même.
Hippolyte la hait presque autant qu'elle l'aime:
Rien ne change ſon cœur ni ſon chaſte maintie
La nourrice l'accuſe; elle s'en punit bien.
Theſée a pour ſon fils une rigueur extrème.

ur de Pradon 39, l'ennemie de Desprêaux & Racine? Pour moi, je ne puis attribuer la use d'une pareille bisarrerie qu'à une japsie, dont le cœur de Mad. Deshouliéres n'a se défendre. Elle sentoit la supériorité s ouvrages de Racine & de Desprêaux sur les

Une grosse Aricie au teint rouge, aux crins blonds,
N'est là que pour montrer deux énormes tetons,
Que malgré sa froideur, Hippolyte idolatre.
Il meurt enfin, trainé par ses coursiers ingrats;
Et Phedre, après avoir pris de la mort au[illegible]ts,
Vient en se confessant mourir sur le théatre.

e sonnet se répandit bientôt dans Paris; dès le lenmain matin l'Abbé Tallemant l'aîné en apporta une pie à Madame Deshoulieres, qui la reçut sans rien moigner de la part qu'elle avoit au sonnet; elle fut suite la premiere à le montrer, comme le tenant de bbé Tallemant. Les amis de Mr. Racine crurent e ce sonnet étoit l'ouvrage de Mr. le Duc de Nes, l'un des protecteurs de Pradon, car pour Pran lui-même ils ne lui firent pas l'honneur de le upçonner d'en être l'auteur. Dans cette pensée ils urnerent ce sonnet contre Mr. le Duc de Nevers sur mêmes rimes.

e commentateur de Despréaux auroit du ajouter: Ils lerent fort mal-à propos un Seigneur respectable sa naissance & par ses talens, & outragerent avec i peu de fondement Mme la Duchesse de Mazarin, r de Mr. le Duc de Nevers. Cette Dame mourut

les siens; elle ne pouvoit s'empêcher de haïr. Une personne qui a l'esprit de M... Deshouliéres, à qui je parlois un jour, travers que s'étoit donné cette aimable D... me dit: *Ne le lui reprochez point: elle en fait pénitence toute sa vie.* Et n'est-ce p...

en Angleterre regrettée de tous les gens de merite, q... l'avoient fréquentée à Londres. Voici la parodie du so... net de Mme Deshoulieres; ces vers ne sont ni p... équitables ni plus judicieux, que ceux dont ils ... soient les rimes.

Dans un palais doré Damon jaloux & blême
Fait des vers où jamais personne n'entend rien.
Il n'est ni courtisan, ni guerrier, ni Chrétien,
Et souvent pour rimer il s'enferme lui-même.
La muse par malheur le hait autant qu'il l'aime.
Il a d'un franc poëte & l'air & le maintien;
Il veut juger de tout, & n'en juge pas bien.
Il a pour le phebus une tendresse extrême;
Une sœur vagabonde aux crins plus noirs que bl...
Va par tout l'univers promener deux têtons
Dont malgré son pays Damon est idolatre.
Il se tue à rimer pour des lecteurs ingrats;
L'Enéide à son goût est de la mort aux rats,
Et selon lui Pradon est le Roi du théatre.

„On attribua cette reponse à Racine & à Despréau „mais ils la désavouerent. Ils ont assuré depuis, qu'e „avoit été faite par le Chevalier de Nantouillet, avec „Comte de Fiesque, le Marquis d'Effiat, Mr. de Gu„ilerargues, & Mr. de Manicamp.

pénitence cruelle, que de louer toûjours ce
n sent être blâmable, dans le fond du
, & de blâmer ce qu'on ne peut s'empê-
d'estimer?

La Comtesse de la Suze a écrit aussi
mment & peut-être plus tendrement,
que

peut dire en lisant ces deux sonnets, que Voilà
de l'esprit employé mal à propos. Le premier
re une piece qui est le chef-d'œuvre de l'esprit
n. Le second attaque un homme qui par sa naïs-
& par ses lumieres faisoit honneur aux lettres;
it cela pour soutenir une piece qu'on ne lit plus
d'hui, que pour avoir le plaisir d'en comparer les
is endroits, avec les morceaux sublimes de celle
cine.

Henriette de Coligni, connue par ses ouvrages
e nom de la Comtesse de la Suze, fille de Gaspard
ligni, Seigneur de Chatillon, Marechal de France,
el général de l'Infanterie, épousa en premieres
par contrait du 8. Août 1643. Thomas Hamilton
: de Hadington, & en secondes noces Gaspard de
pagne, Comte de la Suze. Elle mourut à Paris le
rs 1673. La jalousie que Mr. de la Suze, dit un
, conçut contre sa femme, lui fit prendre la réso-
de la mener dans une de ses terres. La Com-
pour éviter de l'y suivre, abjura la religion protes-
qu'elle professoit comme son mari; ce qui donna
on à ce bon mot de la Reine de Suede, que Ma-
de la Suze s'étoit fait Catholique pour ne voir
ari ni en ce monde ni en l'autre. La désunion

que Mad. Deshouliéres ; mais non aussi philosophiquement. La Comte

augmenta entre eux par le changement de relig par la jalousie continuelle du Comte; ce qui i la Comtesse le dessein de se démarier, en quoi elle fit, ayant offert à son mari vingt cinq mille écus p n'y pas mettre opposition; ce qu'il accepta. Le ma ge fut ainsi cassé par Arrest du Parlement. On di ce sujet que la Comtesse avoit perdu cinquante m écus, parce que si elle avoit encore attendu deux trois mois, au lieu de donner vingt cinq mille écus les auroit reçus de son mari pour se défaire d'elle

Il y a encore un Dame qu'on peut placer pa nos femmes illustres par leurs ouvrages, avec Mad Deshoulieres & la Comtesse de la Suze: c'est Mad de Ville-Dieu, qui étant encore fille portoit le nom Mademoiselle Desjardins. Nous avons plusieurs rom de cette Dame, très-bien écrits, entre autres celui Exilés de la Cour d'Auguste. Sa poësie avoit souv l'aimable naïveté de celle de la Fontaine; nous en d nerons ici un exemple dans l'explication de la f d'Actéon.

Au temps jadis, qu'on vit Dieux & Déesses
Se profaner aux œuvres des mortels,
Et mainte fois partager les foiblesses
De ceux qui leur dressoient de beaux autels,
Certain chasseur, doué d'une trop bonne vue,
Fut d'un beau fils fait animal cornu
Pour avoir vu Diane toute nuë,
Puis devoré par sa meute deçue:
Mais le sujet n'en fut pas lors connu.

iuze étoit une Femme d'eſprit ; Mad. ihouliéres à l'eſprit joignoit un beau génie.

Dans toute fable & dans toute chronique
A la ſeule pudeur on donne le trepas.
Il eſt trop vrai que pudeur tirannique
Pourroit cauſer encor plus piteux cas :
Mais le moyen que de cette injuſtice
On ſoupçonnât Dame du ſang des Dieux ?
Eſt-ce un forfait digne de tel ſupplice,
Que de paſſer chemin, & d'avoir de bons yeux,
Non, non : des immortels tâchons de juger mieux.
La belle étoit de trop tendre lignage,
Pour renfermer ſi barbare courage ;
Mais le chaſſeur encor adoleſcent,
Sut de l'occaſion faire ſi peu d'uſage,
Que Diane, prudente & ſage,
Crut devoir cet exemple à tout homme innocent.
Quoi voir au bain ſi charmante Déeſſe,
Qui d'un humain regard ſans doute l'acueillit ;
(Elle avoit tout l'éclat d'une aimable jeuneſſe,
Jamais Déeſſe ne vieillit)
Et de tenter le ſort ne montrer nulle envie !
Mais la voir ſeulement une heure s'amuſer ;
Hé de quoi ſerviroit la vie
A qui ſait ſi mal en uſer ?
Quand après ſi grande ſottiſe
La reflexion fut permiſe
A notre témoin trop diſcret,
Remords dans ſon cœur s'éleverent
Tant qu'il en mourut de regret.
Depuis en telle conjoncture

génie. C'eſt un honneur infini pou belles lettres & pour les Dames qui les tivent, qu'une perſonne de la naiſſanc Madame de la Suze n'ait point dédaign prendre la qualité d'écrivain. Elle Fille du Maréchal de Coligni, & deſcen de ce fameux Amiral auſſi illuſtre pa gloire & ſes vertus, que par ſes malheurs qui fut aſſaſſiné la nuit de la St. Bartelem

Mr. de Fontenelle s'eſt acquis, par Ouvrages, une réputation immortelle; sonne n'a poſſedé, auſſi bien que lui, de dire naturellement & ſpirituellement,

On tâche à profiter de l'exemple au beſoin,
Et craignant d'Actéon la funeſte aventure,
On pouſſe les choſes plus loin:
Plus de timidité, plus de flamme honteuſe;
Tous vont droit à leur but en gens bien entend
Que benite à jamais ſoit la belle chaſſeuſe,
Qui ſe montrant au ſort ſi rigoureuſe
Fit voir quels ſuplices ſont dus
Aux mauvais ménagers des doux momens perdu

4[1] Mr. du Perron de Caſtera, connu dans la ri blique des lettres par pluſieurs ouvrages d'eſprit, duiſit en françois *le Newtonianiſme des Dames.* Algaroti prétendit que Mr. de Caſtera avoit mal re ſon original: il y eut entre ces deux auteurs une vive diſpute à ce ſujet; enfin Mr. de Caſtera offrit à Algaroti de lui prouver l'épée à la main que ſa

ſes les plus abſtraites par elles-mêmes.
lui a obligation, d'avoir inſpiré aux gens
monde du goût & de l'amour pour les
:nces. Son livre ſur la pluralité des
·ıdes eſt un chef-d'oeuvre dans ſon
:ce. Il a été ſouvent imité, rarement
ıroché, & jamais égalé.

.orsqu'on compare le Neutonianisme
Dames de Mr. Algarotti, à la Pluralité
mondes de Mr. de Fontenelle, Dieu!
·lle difference ne trouve-t-on point entre
deux ouvrages 41! Celui de M. Alga-
ti eſt guindé, rempli de *concetti;* celui de
Mr.

ion étoit très-bonne, ce qui finit la dispute. Mr. Al-
ti, en homme ſage & prudent (comme doit l'être un
itien) convint qu'il s'étoit trompé. Jamais un écri-
n'a couru autant après ce qu'on appelle le *bel eſprit,*
Mr. Algaroti. On trouve très-ſouvent des idées
; ſes ouvrages qu'on n'auroit jamais cru pouvoir être
ırochées l'une de l'autre ; nous en donnerons ici
ques exemples, qui pourront ſervir d'inſtruction aux
es écrivains, pour ſe garantir d'un ſtile auſſi guindé
auſſi vicieux que l'étoit celui de Mr. Algaroti, qui
leurs avoit beaucoup d'eſprit. Il compare Fonte-
e, qui vécut près de cent ans, & qui penſa mourir
ıremier jour de ſa naiſſance, aux Anglois qui perdi-
: Port-Mahon au commencement de cette guerre, &
dans la ſuite de la même guerre triomphèrent des
nçois dans les quatre parties du monde. Peut-on

presente guerra dovevano trionfare in tutte qua

del mondo perdettero da principio Minorca, e

che temer fortemente per le loro proprie cose,

nelle che doveva viver presso à cento anni, &

rire di un deliquio di che venne al mondo. *Ope*

Algaroti, &c. Tom. VII. pag. 150. En parlan

cane Mr. Algaroti dit qu'elle est un diamant

pas une grande quantité de grains, mais qu

eau très-pure & d'un beau cristalin: *La T*

diamante, di non molti grani in verita, ma del

cristalina, & piu pura. Id. ib. pag. 96. En

présens que les Ambassadeurs des Princes

Constantinople, il dit que ces Envoyés voyage

draps, comme les princes dont parle Homere v

autrefois avec des voitures chargées de fer

Gli ambasciatori de piu gran Potentati di Eu

ora a Constantinopoli con delle mostre di drap

principi della Grecia à tempi di Omero viaggi

carichi di ferro & di vino. Id. ib. pag. 78.

tend pas comment Mr. Algaroti fait venir Eso

tote à propos de Casarelli, des bouffons &

auteur françois ne doit qu'à lui même ce qu'il

[illegible] *arie hanno convertito i francesi alla musica italiana, comme Esopo colle sue favolette fa venir gli uomini alla buona morale, pintosto che tutta l'etica di Aristotele. Id. ib. pag.* 54. Aristote, s'il vivoit, seroit bien étonné d'être mis en parallele avec Cafarelli. On sera surpris de voir la raison pourquoi Bacon, qui étoit un homme d'une grande érudition, avoit souvent des pensées très-élevées; c'est que les plus grosses perles se trouvent au dessous des eaux les plus profondes. *Lo stile di Bacone, pieno di altissima dottrina, abonda di vivissimi pensieri: nella magior profondita d'aqua si trovano le perle piu grosse. Id. ib. pag.* 38. Croiroit-on qu'un homme qui cherche avec tant d'ardeur à dire des choses fleuries & singulieres, taxa Mr. de Fontenelle, & en général tous les auteurs françois, de courir après le bel esprit. *Fontenelle può essere riguardato come il tipo del bello spiritoso francese . . . e s'egli e alcuna volta troppo ricercato, troppo fiorito, troppo sottile ne suoi pensieri,* dulcibus abundans vitiis; *che così si puo dire de vizi de francesi. Id. ib. p.* 114. C'est bien dans cette occasion que l'on peut appliquer la parabole de l'homme qui voit un petit brin de paille dans l'œuil de son compagnon, tandis qu'il ne s'apperçoit pas d'un gros morceau de bois qu'il a dans le sien. Mr. Algaroti étoit si accoutumé à dire des *concetti*, qu'ayant composé un Opera en françois, dont le sujet étoit *Iphigenie*, il avoit gâté par là tout ce qu'il avoit pris de la tragedie de Racine. C'est ce qu'on peut voir dès la premiere scéne de cet Opera.

Mr. Algaroti est mort, depuis trois ans, en Italie d'une maladie de poitrine, avec beaucoup de fermeté & de tranquilité d'ame. Il a terminé sa carriere en véritable

marque éternelle que les véritables heros
les talens, même après la mort de ceux q
doués. Mr. Algaroti n'aimoit pas les Fr
nation avoit eu le malheur de lui déplaire;
core moins de cas des Allemands: cela pa
ses ouvrages: les Anglois étoient le seul pe
Algaroti estimât. Selon lui tous les êtres
en Angleterre sont en proportion avec les
l'emportent sur tous les autres foibles m
cette raison les Dames angloises sont autant
celles de la terre ferme par leur génie, q
siers anglois l'emportent sur ceux du reste
Ogni causa in Inghilterra e in proporzione co
le donne inglese superano nello ingenio quell
ferma; i corsieri inglesi hanno la palma sop
restante di Europa. Oper. del Conte Algarot
pag. 71. Ainsi donc s'il en faut croire Mr.
Généraux Anglois sont au dessus des Turc

...oi briller chez tous les poëtes de sa nation,

...éteurs aux poëtes comiques Anglois; Mme Deshou... Mme Dacier sont autant au dessous des Dames ...loises, que les chevaux suisses sont au dessous des ...rsiers anglois. - - - Enfin les peintres & les ...lpteurs anglois (dont le nom d'aucun n'est connu en ...rope) l'emportent autant sur les le Brun, les le Sueur, ... Poussin, les Girardon, les Bouchardon & les Puget, ... les Anglois, qui se batent à coups de poings dans ...ues de Londres, l'emportent sur les François qui ...ent tranquillement dans celles de Paris; & la cause ... toutes ces differentes préferences c'est que tout ce ... respire en Angleterre est en proportion avec les ...mmes. Remarquons ici, que lorsque Mr. Algaroti ...ononçoit un arrêt définitif en faveur de l'Angle...rre contre tout le reste de l'Europe, Mr. Hume, Mr. ...obertson, & plusieurs savans qui illustrent aujourd'hui ...ur patrie, n'avoient point encore publié leurs ouvra...ges. Nous sommes bien éloignés de vouloir nous éle...ver contre le mérite de tant de grands personnages an...glois, qui ont honoré les lettres, par leurs talens, & ...qui les ont rendu respectables à tous ceux qui les cul...tivent. Nous condamnons seulement la partialité de Mr. Algaroti, qui ne loue les Anglois qu'aux dépens des ...tres nations, sur tout de la françoise; & cela parce ...que dans un voyage qu'il avoit fait à Paris, dans le ...dessein d'être aggregé à l'Academie des Sciences, il ne ...put exécuter son projet.

L'on demandera peut être ce que Mr. Algaroti, si ...prevenu en faveur des Italiens ses compatriotes, disoit pour les justifier d'être si fort au dessous des Anglois:

tion. Mr. de Fontenelle plaît par des agréables: M. Algaroti ne parle qı métaphore. Enfin il y a autant de diff entre ces deux ouvrages, qu'il y en ı ceux du 42 Guarini & ceux de Tere

il les a endormis sous le prétexte que s'étant le matin que les autres peuples, il est bien juste avoir conquis le monde par les armes, l'avoi par les sciences, & gouverné par le génie, ils sent, & se délassent un peu de leurs fatigues par temps de sommeil. *Gl' Italiani hanno conquistato do con le armi, lo hanno illuminato con le scienze, con le buone arti, & lo hanno governato con l'ingeg fanno al presente egli e vero, una gran figura: ben naturale che si riposi ancora colui che a fat molto, e che dorma alcun poco fra giorno chi si prima degli altri di gran mattino.* Id. ib. pag, 42 gré ce que dit Mr. Algaroti, nous sommes très dés qu'une nation qui a autant d'esprit que l'It n'est jamais assoupie dans un sommeil létargiqu peut bien dans un temps avoir moins d'activit dans un autre: mais elle veille toujours, & n voyons une preuve évidente par plusieurs géom lustres, plusieurs littérateurs très-instruits, & p poëtes ingénieux qui honorent les villes de Tu Florence, de Rome, de Naples, & plusieurs au l'on trouve encore aujourd'hui des savans d'un distingué.

Nous avons parlé au commencement de cet de Mr. du Perron de Castera: nous ajouterons i

Il y a peu de jours que je lisois, avec la personne de qui j'ai parlé dans l'article de Mad. Deshouliéres, la Pluralité des Mondes: *Je vous avoue*, me dit-elle, *que jamais Roman, quelque ingénieux qu'il soit, ne m'a autant*

... donné une traduction de l'ouvrage du Camoëns, poëte portugais, qui a fait un poëme épique que quelques critiques ont mis fort mal à propos à côté de la Jerusalem delivrée du Tasse, & du Paradis perdu de Milton. Quoi qu'il y ait plusieurs endroits très-beaux dans cet ouvrage, le mêlange que le Camoëns a fait des Dieux de la fable avec les verités chretiennes rend son poëme totalement défectueux. C'est envain que, pour excuser ce bisarre alliage, le Camoëns prétend que Mars représente Jesus-Christ; Venus la religion Chretienne, &c. Cette excuse est aussi mauvaise que la faute qu'on cherche à justifier. Mr. de Castera étant Ministre de la Cour de France à Varsovie, y mourut tout à coup d'une maladie violente & très-prompte, dont on prétend que deux personnes qui sont mortes savoient la cause. La République des lettres perdit dans Mr. de Castera un écrivain ingenieux, la Societé civile un homme aimable, & la France un bon citoyen.

4 Le Guarini est auteur d'une pastorale italienne remplie d'affectation, & de sentimens peu naturels. Despréaux, pour faire sentir la difference qu'il y a de cet auteur à Terence, fait heurter ces deux volumes l'un contre l'autre dans la bataille du Lutrin.

tant attaché & amusé que ce livre ; t jours je suis plus persuadée de ce qu m'avez dit quelquefois, que si bien de qu'on regarde dans les Colléges & d Universités, comme de grands homm sont considérés dans le monde que com Pédans, on n'en doit accuser que les S qui semblent affecter de chercher tout peut les rendre ennuyeux. N'imputon à l'ignorance des gens du monde un ju qui blesse les trois quarts des auteurs : buons le à la séverité & à la dureté sc que. Il semble, chez la plûpart des I phes, que le bel esprit soit une hérésie : roit qu'il leur est défendu, sous peine d' munication, de parler comme les autre mes. Cette ingénieuse personne rais fort bien. Il dépend des gens de Let rendre respectables leurs talens en l sentant au Public sous une face gra La nature a fait tous les hommes aimer ce qui est agréable : elle n'a a qu'à une petite partie d'entr'eux le ta

* Là près d'un Guarini, Terence tombe à ter
Là Xenophon dans l'air heurte contre la Sc

Il y a cependant quelques endroits assez beau pastorale du Guarini : tel est celui où se trou vers, qu'on a bien traduits en françois.

er le bon, enveloppé d'une écorce amé-
La même personne qui s'instruira
plaisir, de la vérité, sous les auspices
I. de Fontenelle, s'ennuiera bientôt de
chercher avec un maître qui fatiguera
attention, sans lui présenter de temps en
s, quelques images qui puissent la re-
r & l'amuser. Je suis persuadé qu'il en
l'un Philosophe, comme d'un autre écri-
, & qu'il doit mêler l'agréable à l'utile.
onne n'a mieux possédé ce talent que
le Fontenelle : il falloit un génie aussi
ond, & en même temps, aussi enjoué que
n, pour répandre une gaieté amusante
les questions de Physique les plus diffi-
, & sur les observations Astronomiques
plus relevées.

es Dialogues des Morts doivent être
rdés comme un ouvrage très-estimable,
me paroît cependant inférieur à celui de
'luralité des Mondes : ce dernier est un
-d'oeuvre ; l'autre n'est qu'un bon livre.
tile en est quelquefois trop guindé ; il-
y a

u la loi doit passer pour une loi trop dure
ui condamne un penchant que donne la nature ;
Ou la nature est imparfaite en soi
ui nous donne un penchant que condamne la loi.
astorale du Guarini est intitulée *Pastor fido*.

y a des pensées qui paroissent recherch avec trop de soin, il y a encore de fau critiques, des décisions hasardées. M quel est l'ouvrage où l'on ne trouve rie redire? Pour pouvoir regarder un li comme bon, ne suffit-il pas que l'excell l'emporte de beaucoup sur le médioc C'est-là précisément le cas dont il s'agit.

De tous les ouvrages de Mr. de Fon nelle, celui qui lui a fait le plus d'honn c'est son Histoire de l'Académie des Scienc qui contient les Eloges des Membres de c te Académie: nous en avons parlé dans lettres sur les philosophes.

L'Histoire des Oracles n'est pas un moindres ouvrages de Mr. de Fontenelle: bon sens y régne par tout; il développe bi

43 Le livre de Mr. van Dale & celui de Mr. de F tenelle furent réfutés par un Jesuite, nommé Jean Fr çois Baltus, dans une réponse à l'Histoire des Orac Comme il y avoit dans cet ouvrage plus d'érudition, de justesse de raisonnement, Mr. de Fontenelle ne c pas devoir y répondre: mais l'indifférence qu'il mar à ce sujet pensa le perdre auprès de Louis XIV. c'est que nous verrons dans la suite de cet article. Le p Baltus a aussi publié la défense des SS. Peres accusés platonisme. Le même défaut qui regne dans son pren ouvrage se trouve aussi dans celui-ci; & l'on y voit p de science que de véritable philosophie. Il est arrivé

bilement les ruſes & les fourberies des anciens Prêtres, & peint parfaitement la crédulité aveugle du vulgaire. Il y a de l'érudition dans ce Livre: mais elle ne paroît qu'autant qu'il convient qu'elle paroiſſe dans un ouvrage où l'eſprit domine, & qui eſt écrit pour les gens du monde 43. Il eſt vrai qne Mr. de Fontenelle a pris le fond de ſon ouvrage dans celui de van Dale.

Les Poeſies de Mr. de Fontenelle ont été fort goûtées. Son Opera de Thétis & de Pelée me paroît charmant: la Ville & la Cour le revoyent toujours avec un nouveau plaiſir. Ses Eglogues ont beaucoup de partiſans. J'avoue que je ſuis de ce nombre: & je ſouhaite d'en être longtemps 44, parceque je ſuis perſuadé que, tandis qu'on peut en-

Pere Baltus, ce qui arrive ſouvent aux grands littérateurs: c'eſt qu'ils regardent une autorité comme une raiſon, & une citation comme une démonſtration. Le ſentiment du plus grand auteur, quand il ne s'accorde pas avec l'exactitude du raiſonnement, n'eſt d'aucun poids dans un ſiècle où l'eſprit philoſophique qui y regne eſt accoutumé à ne ſe rendre qu'aux démonſtrations.

44 J'écrivois ceci pour la premiere fois il y a trente ans, & je dis aujourdhui au ſujet des Eglogues de Mr. de Fontenelle ce qu'il diſoit des anciens romans.

Je les liſois étant petit garçon;
Et je les lis encore ayant la barbe griſe.

encore aimer & efpérer de de l'être, il
impoffible de n'être pas touché des fen
mens délicats qui font dans ces Eglogu
Je conviens que ces mêmes Eglogues d
vent perdre beaucoup de leur prix aupr
des gens qui ne font ni tendres ni gala
& qui veulent des penfées qui les flatte
qui les amufent, & qui foient indépend
tes de l'amour. Tout refpire la tendre
dans cet ouvrage: mais c'eft une tendr
délicate, exprimée fpirituellement, & mê
trop quelquefois. Les bergers de Fon
nelle me paroîtroient encore plus aimabl
s'ils étoient plus naturels, dans certains
droits. M. de Voltaire a penfé ainfi c
moi: il donne, dans fon Temple du go
cet avis à Mr. de Fontenelle,

Votre Mufe fage & riante
Devroit aimer un peu moins l'art:
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur eft affez brillante.

Il y a pourtant des endroits, dans ces Eg
gues, d'une naïveté charmante.

ARCAS.

Dans le criftal des eaux fouvent Philis fe mire,
Et là contre mon cœur elle apprête des traits,

R

45 Je crois que la meilleure maniere de juger du mé
des anciens & des modernes c'eft de comparer les

Ruisseaux, peignez lui bien la beauté qui m'attire;
Philis en croira mieux les sermens que j'ay faits.

PALEMON.

Daphné ne cherche point le cristal des fontaines:
Ces soins trop affectés ne lui conviennent pas.
Soupirs que j'ay poussés, doux tourmens, tendres peines,
Vous seuls vous instruirez Daphné de ses appas.

oici un portrait aimable & galant, pris ns la cinquiéme Eglogue: il fourniroit à un n peintre le sujet d'un tableau fort gracieux. C'est le rendez-vous de deux amans, nt les Amours veulent être témoins.

Elle vient, mille amours arrivent avec elle,
Qui de ce rendez-vous apprenant la nouvelle,
D'un desir curieux avoient été touchés.
Les uns, prés des amans sous un buisson cachés,
Prétent à leurs discours une oreille attentive;
D'autres, à qui de loin la voix à peine arrive,
Sur des arbres touffus montés de toutes parts,
Pour savoir ce qu'on dit observent leurs regards.
Dans le bocage alors Eraste & la Bergére
Respirérent cet air qu'on respire à Cythére;
Et par les doux transports dont ils furent atteints,
Sentirent les amours dont ces lieux étoient pleins.
Combien, en se voyant, Dieux! combien ils s'aimerent!
Ils ne s'aimoient pas moins quand ils se séparérent.
Mais Iris, appliquée à déguiser son feu,
Croyoit avoir trop dit, & le Berger trop peu. 45

Mr.

ux endroits des ouvrages des uns & des autres, qui t écrit sur des sujets du même genre. Par exemple

Mr. de Fontenelle eſt parmi nos poëtes un e ceu[illegible] ont traité avec le plus de génie & de fineſſe toutes le[illegible] tieres qui ont rapport à l'amour & à la galanterie. [illegible] placerai ici une de ſes plus galantes idilles ; je mettrai [illegible] ſuite une des plus ſpirituelles de Moſchus : les lecteurs [illegible] geront ſi l'auteur françois fait paroître plus d'eſprit [illegible] le grec.

Silvanire vivoit ſans avoir de tendreſſe ;
Elle perdoit le temps d'une aimable jeuneſſe,
Et ce qui méritoit de plus grands châtimens
Elle le faiſoit perdre à deux ou trois amans.

. . . . . .

Elle quitta pourtant ſa fierté naturelle,
Non ſur de nouveaux ſoins qu'un amant eût pour elle ;
L'amour n'en fit pas tant, & la réduiſit bien.
Toute cette fierté ceſſa presque ſur rien.
Un jour elle épia Mirene avec Zelide.
Tandis que le ſoleil bruloit la terre aride,
Sous un ombrage épais ces amans retirés
Du reſte des mortels ſe croyoient délivrés :
Un buiſſon les trahit aux yeux de Silvanire.
D'un entretien d'amans elle eut deſſein de rire ;
Plaiſir qui lui devoit ſans doute être interdit.
Cieux ! quels diſcours charmans Silvanire entendit !
Devine les, Atis, toi qui ſais comme on aime :
C'étoient de ces diſcours dictés par l'amour même,
Que les indifférens ne peuvent imiter,
Qu'un amant hors de là ne ſauroit répéter ;
Ils étoient quelquefois ſuivis par un ſilence :
Au defaut de la voix les yeux d'intelligence
Confondoient des regards, vifs quoique languiſſans,
Et craintifs & flateurs, doux enſemble & perçans.
Zelide en rougiſſoit, & cette honte aimable

imoit mieux encor un amour véritable :
Mirene charmé lisoi: dans sa rougeur
secrets, qu'à demi cachoit encor son coeur.
:ôt de leurs amours l'histoire est retracée,
:encontre où d'abord leur ame fut blessée,
ieu, même l'habit que Zélide avoit pris,
n'est indifférent à des coeurs bien épris;
premieres rigueurs qu'eut à souffrir Mirene,
:r la bergere alors ne convenoit qu'à peine
: riens amoureux, pour eux seuls importans,
ls sujets d'entretiens à des amans contens!
'occupent tantôt d'un simple badinage,
des tendres amours est le charmant partage,
: le respect pourtant accompagne toujours,
ux respect qui lui-même aide aux tendres amours.
: pour les amuser ce qui pouvoit suffire,
quel art, cher Atis, se pourroit-il décrire?
lque débat entr'eux survenu pour un chant,
: chacun croyoit rendre encore plus touchant,
:lque fleur que Mirene arrachoit à la belle,
lans le mouvement que causoit la querelle
: main de zelide, ou bien un bras baisé,
vain courroux d'amante, aussi-tôt appaisé:
: sais-je? mille jeux que l'amour autorise.
: innocente offense, une feinte surprise,
ne liberté douce effets pleins d'agremens:
là ce qui changeoit leurs heures en momens.
anire concut qu'elle étoit moins heureuse;
ce lieu solitaire elle sortoit rêveuse:
plus beaux de ses jours quoiqu'exempts de souci
nquilles, fortunés, ne couloient point ainsi.
: croyoit toujours voir Zelide & Mirene,
rjours de leurs discours sa memoire étoit pleine;

Préfages d'une ardeur qui s'alloit allumer,
Elle fentit enfin qu'il lui manquoit d'aimer.
Bientôt de fes amans Lifis le plus aimable
Aux foupirs qu'il pouffoit la trouva favorable,
Bientôt - - - mais qu'ai-je encor, Athis, à te con
Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter;
Bientôt fur tous les foins que la tendreffe infpire
On ne diftingua plus Zelide & Silvanire.
De l'amour cependant admire les attraits:
Le mal fe prend à voir deux amans de trop près.

Voici actuellement l'Idille de Mofchus, peut-être n'ai je pas choifi la plus ingénieufe: mais cependant elle est très-capable de défendre la caufe des anciens.

Ἀ Κύπρις τὸν ἔρωτα υἱέα μακρὸν ἐβώστρει
Ἔις τις ἐνὶ τριόδοισι πλανώμενον εἶδεν Ἔρωτα;
Δραπετίδας ἐμός ἐστιν· ὁ μανυτὰς ἑξεῖ
Μισθός τοι τὸ φίλαμα τὸ Κύπριδος· ἢν δ' ἀγάγῃς ν
Ὀυ γυμνὸν τὸ φίλαμα, τὺ δ', ὦ ξένε, καὶ πλ
ἑξεῖς.
Ἔστι δ' ὁ παῖς περίσημος, ἐν εἴκοσι πᾶσι μάθοις ν
Χρῶτα μὲν οὐ λευκός, πυρὶ δ' εἴκελος, ὄμματα
αὐτῷ
Δριμύλα καὶ φλογόεντα, κακαὶ φρένες, ἁδὺ λάλη
Ὀυ γὰρ ἴσον νοέει καὶ φθέγγεται, ὡς μέλι, φω
Ἢν δὲ χολᾷ νόος ἐστὶν ἀνάμερος ἠπεροπευτάς.
Ὀυδὲν ἀλαθεύων, δόλιον βρέφος, ἄγρια παίσδει.
Ἐυπλόκαμον τὸ κάρανον, ἔχει δ' ἰταμὸν τὸ πρ
σωπον.
Μικκύλα μὲν τήνῳ τὰ χερύδρια, μακρὰ δὲ βάλλει,
Βάλλει κ' εἰς Ἀχέροντα, καὶ εἰς Ἀίδεω βασιλῆα.

Γυμνὸς μὲν τό γε σῶμα, νόος δέ οἱ ἐμπεπύκασται,
Καὶ πτερόεις ὅσον ὄρνις ἐφίπταται ἄλλοτ' ἐπ' ἄλλως,
Ἀνέρας ἠδὲ γυναῖκας, ἐπὶ σπλάγχνοις δὲ κάθηται.
Τόξον ἔχει μάλα βαιὸν, ὑπὲρ τόξω δὲ βέλεμνον.
Τυτθὸν ἐὸν τὸ βέλεμνον, ἐς αἰθέρα δ' ἄχρι φορεῖται,
Καὶ χρύσεον περὶ νῶτα φαρέτριον, ἔνδοθι δ' ἐστὶ
Τοὶ πικροὶ κάλαμοι, τοῖς πολλάκι κἀμὲ τιτρώσκει.
Πάντα μὲν ἄγρια, πάντα· πολὺ πλέον δὲ οἱ αὐτῷ
Βαιὰ λαμπὰς ἐοῖσα, τὸν ἅλιον αὐτὸν ἀναιθει.
Ἢν τύγ' ἕλῃς τῆνον, δήσας ἄγε μηδ' ἐλεήσῃς,
Κἢν ποτ' ἴδῃς κλαίοντα, φυλάσσεο μή σε πλανήσῃ·
Κἢν γελάῃ, τύ νιν ἕλκε· καὶ ἢν ἐθέλῃ σε φιλᾶσαι,
Φεῦγε· κακὸν τὸ φίλαμα, τὰ χείλεα φάρμακον ἐστί.
Ἢν δὲ λέγῃ, λαβὲ ταῦτα χαρίζομαι ὅσα μοι ὅπλα,
Μήτι θίγῃς· πλάνα δῶρα· τὰ γὰρ πυρὶ πάντα βέβαπται.

Venus amorem filium altum inclamabat si quis in triviis vagantem vidit amorem,
Fugitivus meus est: index munus habebit,
Merces tibi erit suavium veneris: si vero adduxeris ipsum
Non dum suavium, sed quiddam, ô hospes plus etiam habebis.
Insunt autem plurima signa puero: inter viginti alios cognoveris ipsum.
Corpore non albus, verum igni similis: oculi ipsius
Acres & flammei; mala mens, dulcia verba;
Non enim idem sentit quod loquitur, vox illi dulcis, ut mel.
Sed cum irascitur, mens est immitis, fraudulenta.
Nihil veri dicens: dolosus puer, crudeliter ludit.

Pulchè capillatum (est illi) caput, habet autem protervam faciem.
Exiguæ quidem illius sunt manus, sed procul jaculatur:
Jaculatur usque ad acherontem, & inferni regem.
Corpore quidem nudus, at mens illi tecta est;
Et volucris sicut avis circumvolat nunc ad hos, nunc ad illos,
Viros & mulieres, visceribusque insidet.
Arcum habet valde exiguum, super arcu vero sagittam:
Exigua illa sagitta, at in cœlum usque fertur.
Et aurea in humeris pharetra: in ea autem sunt
Amarulentæ arundines, quibus sæpe etiam me sauciat.
Omnia sunt crudelia; omnia, multo verò magis quæ ipsi est
Parva fax, solem ipsum perurit.
Si tu ceperis illum, vinctum duc, neque miserearis;
Et si tu quando flentem videris, cave ne te fallat.
Etiam si rideat, tu trahe illum: atque si voluerit te osculari,
Fuge: malum est osculum, ipsa labra sunt venenum.
Si vero dixerit, cape hæc, dono tibi, quæcumque mihi sunt arma;
Ne quicquam attigeris: fallacia dona; (sunt)
Igne enim omnia tincta sunt. Mosch. Idill. I.

Voilà pour ceux qui entendent le Grec ou le Latin; & & voici une traduction en prose très-littérale pour les personnes qui ne savent que le François. Je donne cette traduction pour tâcher de faire connoître, autant qu'il m'est possible, l'élégante simplicité, & l'aimable ingénuité de l'Original. La traduction qu'on en a faite en vers françois s'éloigne trop du texte, & le paraphrase plutôt qu'elle ne le rend fidelement.

„Venus appeloit son fils à grands cris: si quelqu'un, „disoit-elle, a vu l'Amour errant dans les chemins, &

'il m'enseigne où est ce fugitif qui m'appartient, sa ré-
npense sera un baiser de Venus: mais s'il le ramene
prix qu'il recevra sera encore plus considérable. Cet
:ant est aisé à connoître à plusieurs marques: on le
tingue d'abord entre vingt autres, il n'a pas la peau
nche, mais couleur de feu; ses yeux sont vifs & pleins
flame; son esprit est dangereux, son langage est fla-
r; il ne pense point comme il parle, le miel n'est pas
is doux que l'est le son de sa voix: lorsqu'il se fâche
est violent; son genie est enclin à la fourberie, au
nsonge. Cet enfant trompeur mêle toujours les cru-
tés aux jeux & aux plaisirs: ses mains sont petites, mais
es lancent loin les dards, & les font aller jusqu'aux
rds de l'Acheron, où le dieu des enfers n'en est pas
'abri. Il a le corps nud, mais l'esprit couvert; sem-
ible à un oiseau, il vole dans differens lieux, & se
pose tantôt sur les hommes, tantôt sur les femmes; il
netre même dans le fond des cœurs; il a un petit
: garni d'une fleche mince & légere, qu'il lance jus-
es da[illegible] cieux; il orne ses épaules d'un carquois
or rempli de traits garnis de plumes, dont il me blesse
avent moi-même. Toutes les choses qui lui appar-
nnent sont cruelles: mais il est encore plus cruel
'elles: il porte un petit flambeau dont il brule même
Soleil. Si vous le trouvez, conduisez-le, après l'avoir
, & ne vous laissez pas toucher par la pitié. S'il
eurt, défiez-vous de ses larmes trompeuses; s'il vous
te, & qu'il rie ne le délivrez pas: mais s'il veut vous
nner un baiser, fuyez-le, le venin le plus subtil réside
r ses levres. S'il vous dit, prenez mes armes, je vous
fais présent, gardez vous de les toucher; ses dons
nt trompeurs, & ses présens cachent un feu dan-
reux".

C'est avec bien de la raison que Mme Dacier
qu'on ne sauroit traduire un poëte, en vers, avec
il est impossible qu'à chaque instant, on ne rend
pensées d'une maniere ou trop diffuse ou trop breve
par conséquent qu'on ne s'éloigne de cette exactitu
nécessaire à un traducteur qui veut rendre exacte
son original. Ceux qui ont acquis le plus de réputa
dans les versions qu'ils ont données en vers des p
grecs ou latins, sont cependant tombés plusieurs
dans les défauts dont je parle. J'en donnerai ici
preuve, en rapportant la traduction en vers par M
Longe-pierre de l'Idille que l'on vient de lire; l'on
malgré les peines que s'est donné le poëte françois; c
bien il est plus diffus que le grec. Ceux qui n'enten
pas cette langue pourront confronter sa version av
mienne, qui rend mot à mot les paroles de l'origin

Cherchant l'amour perdu Venus crioit un jour:
Si dans les Carrefours quelqu'un a vu l'Amour,
Cet enfant vagabond est mon fils, disoit-elle,
C'est à moi qu'appartient ce fugitif rebelle.
Si quelqu'un me l'enseigne il recevra pour prix
Un baiser precieux de la tendre Cypris;
Et qui l'amenera, pour ses soins doit s'attendre
A quelque chose encor de plus doux, de plus ter
Que d'un simple baiser le plaisir imparfait.
Vous le distinguerez au reste à plus d'un trait.
A peine en quelque endroit le verrez-vous paroît
Qu'entre vingt aussi-tôt vous pourrez le connoîtr
Il n'a pas le teint blanc, mais rouge & vif: ses ye
Hardis, fins, & perçans brillent de mille feux.
Son esprit est malin, son langage agréable;
Ce qu'il pense n'est pas à ce qu'il dit semblable.

a voix trompeuse est douce autant qu'est doux le miel.
lais si-tôt qu'on l'irrite & qu'on aigrit son fiel,
Qu'il est cruel alors, qu'il est traître & farouche!
amais la verité n'habite dans sa bouche,
:t cet enfant trompeur plein de malignité
usques dans ses yeux même aime la cruauté.
l a les cheveux beaux & la mine hardie;
ur son visage est peinte une audace infinie;
l a de petits doigts & de petites mains,
l lance cependant fort loin ses traits certains;
l les lance fort loin, & penetrant la terre,
usques aux bords du stix il va porter la guerre
Dans le sein du Dieu même à qui cedent ces bords:
nutiles remparts contre des traits si forts.
l a le corps tout nud; mais couverte & cachée
Aux plus perçans regards son ame est retranchée.
Sans respect d'aucun sexe, ailé comme un oiseau,
De l'un à l'autre il vole; & cet hôte nouveau
Dans les entrailles même établit son empire;
Il porte un petit arc, & de cet arc il tire
Une petite fleche, armes foibles aux yeux,
Mais qui cependant perce & pénetre les cieux.
Un carquois d'or garnit ses épaules brillantes,
Un carquois plein de traits, aux atteintes cuisantes,
Dont sans respect moi-même il me blesse souvent.
Enfin tout est en lui cruel & décevant,
Mais d'un petit flambeau sur tout l'ardeur extrême
Qui brule, embrase tout, jusques au soleil même.
Si vous pouvez le prendre, amenez-le lié,
Sans croire imprudemment une aveugle pitié;
Et lui voyant verser des larmes dangereuses,
Gardez d'être surpris par ses ruses trompeuses.

Mr. de Fontenelle a été un des princip[aux] chefs de la Secte 46, que Perraut & Desm[a]re[ts]

> S'il rit, tirez toujours & ne le laissez pas;
> Et s'il veut vous baiser, fuyez un tel appas:
> C'est un baiser malin, dangereux, redoutable;
> Sa bouche est un poison, un poison incurable.
> Que s'il vous dit: Tennez, mes armes sont à vous,
> Ha ne les touchez pas, craignez des mots si doux;
> Et contre leurs appas endurcissez votre ame,
> Ce sont des dons trompeurs qui ne couvrent q[ue]
> flames.

Si l'on consulte le texte l'on verra combien cette tr[a]duction est diffuse. Le Tasse a imité plusieurs fois [&] dans differens ouvrages cette Idille de Moschus: il f[ait] ainsi parler Venus, dans un petit poëme qu'il a intitu[lé] *l'amour fugitif.*

> *Ditemi ovè il mio figlio;*
> *Chi di voi me l'insegna,*
> *Vo, che per guiderdone*
> *Da queste labbia prenda,*
> *Un basio quanto posso*
> *Condirlo piu soave:*
> *Ma chi me l' riconduce*
> *Dal volontario esiglio,*
> *Altro premio n'attenda,*
> *Di cui non puo maggiore*
> *Darli la mia potenza,*
> *Se ben in don le desse*
> *Tutto 'l regno d'amore.*

Et dans le prologue de l'Aminte la Tasse fait ainsi parler l'Amour, de sa mere.

ẻts fondérent, ſur la fin du ſiecle paſſé, con-
·e les anciens.

Mr.

- - - - - - - ella mi ſegue
Dar promettendo a chi men ſegna á lei,
O dolci baci, o coſa altra piu cara:
Quaſi io di dare in cambio non ſia buono
A chi mi tace, o mi naſconde a lei
O dolci baci, o coſa altra piu cara.
Queſto io ſò certo almen, che i baci miei
Saran ſempre più cari a le fancille,
Se io che ſon l'Amor, d'amor m'intendo.

ẻ Marini a fait un charmant madrigal ſur le modele
: l'Idille de Moſchus.

Udito ho, Citerea,
Che tel tuo grembo fore
Fuggitive il tuo figlio a te ſi cela,
E promeſſo hai baciar chi te 'l rivela.
Non languir, bella deh,
Se vai cercando amore
No 'l cercar, dammi il bacio, io l'ho nel core.

'on trouve encore les trois derniers vers de cette ma-
.ere.

Dammi il promeſſo bacio
O fa ch' ella me 'l dia
L'ha ne begli occhi ſuoi la donna mia.

oilà à quoi ſervent les anciens à ceux qui les connoiſ-
nt, & qui ſavent les imiter. Mr. de Fontenelle qui
; jugeoit avec tant de rigueur n'eût-il pas mieux fait
en emprunter le naturel.

46 Je copierai ici ce que j'ai lu il y a peu de jours
ns l'ouvrage d'un homme d'eſprit. „La préface de

Mr. de Fontenelle a fait un [illegible]era, qu'on peut comparer avec les plus beaux de Quinaut,

„l'analyse des infinimens petits par Mr. le Marquis de „l'Hopital est de Fontenelle. Les anciens géometres & „Pascal y sont fort loués. Mr. Rollin, qui en ignoroit „le véritable auteur, fut enchanté de ces louanges; & „dans la fameuse dispute sur les anciens & les moder- „nes il se plaisoit à opposer l'autorité de Mr. de l'Ho- „pital à celle de Mr. de Fontenelle, qu'il croyoit dans „des sentimens bien differens. Ils se trouverent ensem- „ble, Mr. de Fontenelle mit Mr. Rollin sur les anciens, „& sur la préface, il le laissa s'en prevaloir, & la lui „objecter; & il lui apprit enfin que c'étoit lui qui l'a- „voit faite. Mr. Rollin un peu honteux, il fit ré- „paration d'honneur à Mr. Fontenelle, & le remercia „de la maniere dont il avoit parlé de Pascal. Mr. de „Fontenelle disoit qu'il n'étoit pas aussi zelé partisan de „Perrault qu'on auroit voulu le persuader, & qu'il n'a- „voit jamais été aussi loin que lui. Mr. l'Abbé Bignon „disoit que Fontenelle étoit le patriarche d'un parti dont „il n'étoit pas.

Mr. de Fontenelle vécut & mourut en philosophe. „Devenu sourd dans ses dernieres années, continue le „même auteur, il laissoit ceux qui venoient le voir s'en- „tretenir ensemble; & toute la part qu'il prenoit à la „conversation étoit de temps en temps d'en demander „le sujet, ou, comme il disoit, le titre du chapitre. A sa „surdité succeda l'affoiblissement de sa vûe; il disoit alors „j'envoye devant moi mes gros équipages. Nulle ma-

naut, ſans qu'il ait rien à craindre de cette comparaiſon. Le genre de poëſie lirique n'eſt

„ladie ne précéda ſa mort: neuf jours avant, il ſentit „une diminution conſidérable de ſes forces, & prévint „ſon extinction par les devoirs de l'honnête homme, qui „ſe ſoumet aux loix & aux uſages de ſa patrie. Elle „fut neanmoins plus lente qu'il ne l'avoit prévu: ce „qui lui fit dire trois jours avant ſa mort, je ne croyois „pas faire tant de façon pour mourir. Toujours phi-„loſophe & en poſſeſſion de ſes ſens, il réfléchiſſoit ſur „ſon état comme il auroit fait ſur celui d'un autre, & „l'on eût dit qu'il obſervoit un phénomene. Voilà, dit-„il, étant très-près de ſa fin, la premiere mort que je „vois. Son medecin lui ayant demandé s'il ſouffroit, „& ce qu'il ſentoit, je ne ſens, dit-il, autre choſe qu'u-„ne difficulté d'être."

Fontenelle eſſuya le ſort de tous les grands hommes, &-quelque ſageſſe qu'il eût, quelque prudence qu'il mît dans toutes ſes actions, il fut ſur le point de perdre ſes penſions, ſa place, & peut-être ſa liberté, pour un ouvrage qu'il avoit publié vingt ans auparavant. Un Jeſuite s'aviſa de faire deux gros volumes in douze contre le traité des Oracles; Mr. de Fontenelle ne répondit à cet ouvrage que par le ſilence & le mépris. Le Jeſuite le Tellier voulut venger ſon Confrere; ce Religieux, fils d'un fauſſaire, procureur d'une petite ville, devenu Confeſſeur de Louis XIV. accuſa d'athéiſme Fontenelle, auprès de ce Roi. Mr. d'Argenſon le juſtifia, & le Jeſuite ne put venir à bout de le perdre.

n'est point aussi aisé que bien des gens semblent le croire; il demande d'être traité par un esprit délicat & noble en même temps, qui connoisse bien les sentimens du cœur, & qui les sache exprimer d'une maniere précise & naturelle, sans leur rien faire perdre de leur vérité. Parmi tant de poëtes qui ont fait des Operas dans ces derniers temps, entre lesquels on peut compter nos meilleurs, Mr.

Un auteur moderne a remarqué que Montagne est le seul philosophe qui pendant sa vie n'ait pas été persécuté. „Il y a eu des philosophes, *dit-il*, de Cabinet, „en France, & tous excepté Montagne, ont été persé„cutés. C'est ce me semble le dernier degré de la ma„lignité de notre nature, de vouloir opprimer ces mê„mes philosophes qui la veulent corriger. Je conçois „bien que les fanatiques d'une secte égorgent les en„tousiastes d'une autre secte; que les Franciscains haïs„sent les Dominicains, & qu'un mauvais artiste cabale „pour perdre celui qui le surpasse: mais que le sage „Charon ait été menacé de perdre la vie, que le savant „& généreux Ramus ait été assassiné, que Descartes ait „été obligé de fuir en Hollande pour se soustraire à „la rage des ignorans; que Gassendi ait été forcé plu„sieurs fois de se retirer à Digne, loin des calomnies „de Paris, c'est l'opprobre éternel d'une nation."

Mr. de Fontenelle, la Motte, & Danchet ſont les ſeuls qui ayent emporté unanimement l'eſtime des connoiſſeurs, & qui ayent fait des Operas dignes d'être comparés à ceux de Quinaut. Le poëte Roi, cet homme qui fit pendant ſa vie tant d'épigrammes contre les Academiciens & contre l'Academie françoiſe, à aſſez bien réuſſi dans les poëmes liriques qu'il a donnés au théatre. Cet

L'auteur du Dictionnaire philoſophique auroit pu ajouter encore pluſieurs autres philoſophes à ceux qu'il cite. Mr. le Préſident de Montesquieu, qui a ſouvent eſſuyé des perſecutions qui l'ont neceſſité de ſe retirer dans ſes terres, en Guienne: Mr. Helvetius qui a perdu ſa charge, dont il a été obligé de ſe demettre, Mr. Touſſaint qui a été chercher la tranquillité, auprès d'un Prince qui protege les talens, enfin presque tous les principaux auteurs du Dictionnaire Encyclopedique, qui ont été contraints pluſieurs fois de ſuſpendre leur ouvrage, dont on leur interdit le débit après l'avoir achevé.

Si l'on veut ſavoir ce que dit à cela l'Europe littéraire, on n'a qu'à lire les meilleurs ouvrages qui paroiſſent à Londres, en Hollande, & en Allemagne: on y verra l'horreur qu'on a pour les perſecuteurs, & l'eſtime qu'on fait de ceux qu'on perſecute,

Cet auteur a montré pendant tout le temps qu'il a vécu, par ses vers satiriques contre les gens de lettres, l'abus que l'on peut faire de l'esprit, le plus beau présent que la nature nous fasse.

Je n'ai pas renfermé dans cette lettre, faute d'espace, tous les auteurs, tant prosateurs que Poëtes, qui devoient y avoir place : j'y suppléerai dans la lettre suivante.

MONSIEUR,

Votre très-humble Serviteur, &c.

FIN DU TOME XI.









